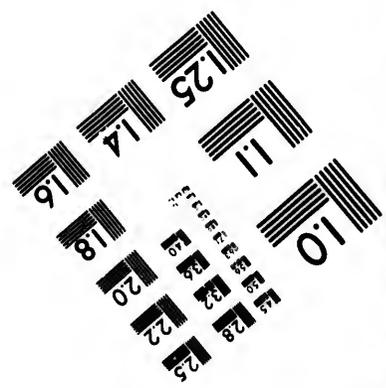
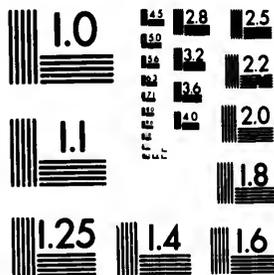


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



28
25
22
20

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**

10



Canadian Institute for Historical Microreproductions

Institut canadien de microreproductions historiques

1980

Technical Notes / Notes techniques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Physical features of this copy which may alter any of the images in the reproduction are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Certains défauts susceptibles de nuire à la qualité de la reproduction sont notés ci-dessous.

Coloured covers/
Couvertures de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured plates/
Planches en couleur

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Show through/
Transparence

Tight binding (may cause shadows or distortion along interior margin)/
Reliure serré (peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure)

Pages damaged/
Pages endommagées

Additional comments/
Commentaires supplémentaires

Copie originale restaurée et pelliculée.

Bibliographic Notes / Notes bibliographiques

Only edition available/
Seule édition disponible

Pagination incorrect/
Erreurs de pagination

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Pages missing/
Des pages manquent

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Maps missing/
Des cartes géographiques manquent

Plates missing/
Des planches manquent

Additional comments/
Commentaires supplémentaires

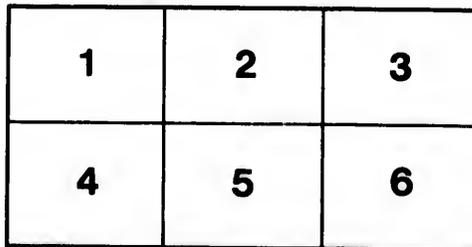
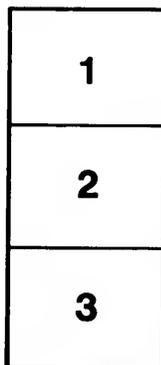
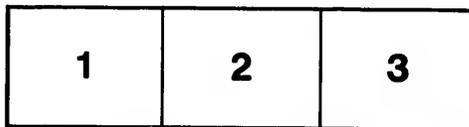
The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

The original copy was borrowed from, and filmed with, the kind consent of the following institution:

National Library of Canada

Maps or plates too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



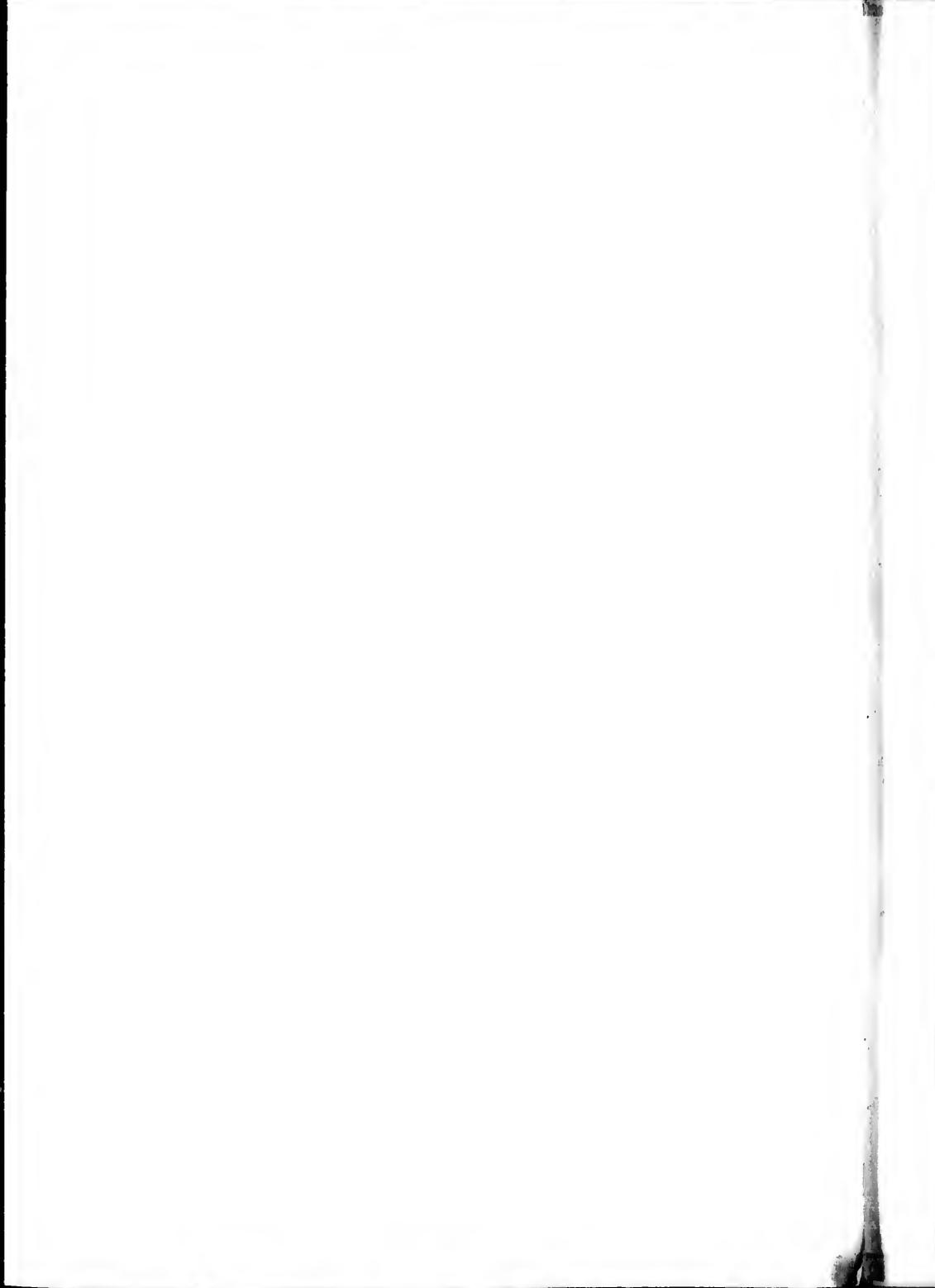
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de l'établissement prêteur suivant :

Bibliothèque nationale du Canada

Les cartes ou les planches trop grandes pour être reproduites en un seul cliché sont filmées à partir de l'angle supérieure gauche, de gauche à droite et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Le diagramme suivant illustre la méthode :



TON DE "L'ETENDARD"

33

DIABLES ROUGES.



MONTREAL.

IMPRIMERIE DE "L'ETENDARD," 37 RUE SAINT-JACQUES

1890

ONT 13 1950

PQ 2219

D4

D5

1890

LES DIABLES ROUGES

I

EN VUE DE LA COTE.

Un magnifique trois-mâts de la Compagnie des Indes louvoyait sur la côte chinoise, par une forte brise contraire, à l'entrée de la rivière des Perles, ou, si vous le préférez, rivière de Canton.

Parmi les passagers européens ou asiatiques qui se groupaient diversement à l'arrière du navire, deux jeunes filles, deux sœurs, au type anglais, se faisaient remarquer par leur pose gracieuse et par leur admirable beauté. On eût dit Minna et Brenda, ces deux immortelles créations de Walter Scott.

Effectivement, l'une d'elle, la plus jeune, était mignonne et souriante, avec un teint rosé, de grands yeux bleus, une admirable chevelure blonde, dans les boucles de laquelle se jouait le vent de la mer. Tout en elle était printemps et joie, tout en elle disait : j'ai seize ans !

L'autre, qui semblait de cinq ou six années plus âgée, peut-être même davantage, était grande, brune et pâle. Dans la tendresse un peu volée de ses superbes yeux noirs, dans la façon dont elle veillait sur sa jeune sœur et l'enveloppait à demi de son manteau, on devinait une affection, une protection, presque maternelles.

À quelques pas de là, vers la droite, se tenait une vieille négresse au service des deux passagères.

À leur gauche, il y avait deux jeunes hommes : le premier était facile à reconnaître pour un Français, pour un ex-soldat ;—il portait le ruban jaune de la médaille militaire ;—le second, qui paraissait être d'origine méridionale, avait toutes les allures d'un gentilhomme.

Sa taille haute et svelte, son teint mat et bistré, sa noire chevelure légèrement crépue, son profil d'une régularité antique, la blancheur éclatante de ses dents, la douce et vaillante expression de son regard, appelant cependant celui de l'aigle, tout en lui avait un cachet original, un charme étrange et puissant. Il semblait né pour commander aux

LES DIABLES ROUGES

autres, ce jeune homme ; il avait une beauté vraie.
à la boutonnière le ruban de la Légion d'honneur.

Le trois-mâts, cependant, entrait dans le fleuve.

—Sœur !—s'écria soudainement la blonde jeune fille,—
que !... là-bas... qui vient à nous !

—Eh bien ! Mary ?—fit la jeune fille aux yeux noirs.

—Diana,—répliqua Mary,—il y a des pressentiments qui ne
pas : c'est notre père qui vient au-devant de nous, c'est notre p

—En effet,—fit l'aînée,—cette barque arrive de Hong-Ko
vraiment, il me semble... Qu'en penses-tu, Mamoun ?

Cette question s'adressait à la négresse, qui, s'abritant le regard des
deux mains, répondit aussitôt :

—Le cœur de miss Mary avait bien vu, c'est le yacht du maître.

—Oui,—murmura la belle Diana avec une émotion profonde,—oui,
je le reconnais maintenant... c'est lui, c'est bien lui !

Quant à la plus jeune des deux sœurs, sa joie ne put s'exprimer par
des paroles ; elle se prit à battre des mains, elle se jeta au cou de Diana,
tout en riant et pleurant à la fois.

Il y eut un silence.

Le beau jeune homme aux yeux noirs le rompit :

—Miss Mary,—dit-il avec attendrissement,—je suis bien heureux de
vous voir si joyeuse !

—Merci !—répondit-elle en lui tendant la main. Merci don Fer-
nand ! Vous le savez, voilà plus de cinq ans que je suis séparée de mon
père. A son dernier voyage, il m'avait laissée en Angleterre pour y ter-
miner mon éducation. Puis il était reparti pour la Chine, où ses affaires
l'enchaînent. Durant ces cinq années, j'ai donc vécu seule là-bas, dans
un pensionnat, loin de ma famille. Il y a quatre mois, enfin, Diana est
venue me chercher, comme une courageuse sœur qu'elle est, comme une
bonne petite mère que j'aime !

A ces mots, pour la seconde fois, la blonde enfant embrassa sa brune
sœur qui lui souriait.

Il est certain,—observa celui qu'on venait d'appeler Fernand,—il est
certain qu'un tel voyage, pour une jeune fille, c'est presque de l'hé-
roïsme.

—Sans compter le retour,—ajouta le Français, compagnon de don
Fernand.

—Oh ! nous sommes Anglaises,—répartit gaiement Diana,—et nous
avons avec nous notre fidèle Mamoun. D'ailleurs, le capitaine est un
peu notre parent.

—En outre,—reprit Mary,—nous avons eu l'heureuse chance de vous
rencontrer ici, messieurs, et vos bons soins, vos délicates prévenances...

—Le yacht approche !—interrompit tout à coup la négresse,—et voici
le maître qui, là-bas, agite un mouchoir blanc...

—Mon père !—se mit à crier, la plus jeune des deux sœurs, en agi-
tant son écharpe,—c'est lui-même, c'est sir William Cambridge...

—Il vous complètera nos remerciements, messieurs,—conclut Diana, qui s'empressait de rejoindre et d'imiter sa sœur.

—Mesdemoiselles,—avait balbutié le Français,—nous n'avons fait que notre devoir.

Quant à don Fernand, il s'était incliné pour toute réponse, et maintenant, adossé au mât, les bras croisés sur la poitrine, il contemplait silencieusement les deux jeunes filles.

Quelques minutes plus tard, le yacht accostait.

C'était un élégant, mais robuste sloop, avec une vingtaine d'hommes d'équipage et quatre petits canons, qui tirèrent leur bordée en guise de salut.

Déjà sir William Cambridge mettait le pied sur le pont du trois-mâts.

Ses deux filles s'élançèrent à sa rencontre.

Mais, en passant auprès de don Fernand, Diana, que sa sœur distançait, s'arrêta tout à coup.

Le jeune homme était extrêmement pâle, et deux larmes, vainement contenues, brillaient entre ses longs cils noirs.

—Oh ! mon Dieu !—demanda la jeune fille,—don Fernand, qu'avez-vous ?

—Rien !—fit-il en s'efforçant de sourire,—rien... Votre bonheur de retrouver un père vient de me rappeler que j'étais orphelin.

—Pauvre jeune homme !—murmura-t-elle.

Et elle passa.

Don Fernand s'approcha du bastingage, et regarda descendre les ballots et les colis qu'on transbordait du trois-mâts sur le sloop.

Tout à coup, une petite main le frappa doucement à l'épaule.

Il se retourna vivement. C'était Mary ?

Un peu plus loin, s'appuyant au bras de son père, Diana s'avancait.

Sir William Cambridge était un homme d'une cinquantaine d'années environ, haut détaille et large d'encolure. Son visage, fortement coloré, respirait la franchise et la cordialité ; c'était un patriarcal et superbe gentleman.

—Messieurs,—dit-il à nos deux passagers,—mes filles viennent de m'apprendre tous les égards, toutes les bontés, que vous avez eus pour elles. Ne vous en défendez pas... je sais tout... votre dévouement lors des deux tempêtes, votre courage durant l'attaque des pirates, votre fraternelle protection de chaque jour... et je vous le dis loyalement, à la façon anglaise : si jamais vous avez, besoin d'un ami, d'un père, venez à Hong-Kong ou à Canton, chez William Cambridge !

Puis, après une chaleureuse poignée de main, il s'éloigna vers le sloop, en invitant ses deux filles à le suivre.

—Au revoir !—dirent-elles en se retournant tour à tour vers leurs deux compagnons de voyage,—au revoir, monsieur Pichard... don Fernand, au revoir !

—Adieu !—répliqua tristement celui-ci.

LES DIABLES ROUGES

—Non pas ! se récria vivement Mary, —souvenez-vous des paroles de mon père...et croyez-en mon pressentiment...au revoir !

Et, suivie de sa sœur, elle s'éloigna.

Pichard, —tel était le nom du Français au ruban jaune, —s'élança gaillamment sur leurs traces, dans l'espérance de leur être une dernière fois utile.

Quant à Fernand, il s'accouda sur le bastingage, et regarda vers Hong-Kong.

C'était de ce côté que s'en allait le yacht.

Déjà le trois-mâts reprenait sa course vers Macao.

Les deux navires, filant en sens inverse, ne tardèrent pas à se trouver à grande distance l'un de l'autre.

Tant que cette distance le permit encore, Fernand continua de regarder le sloop.

Le sloop s'effaça peu à peu dans les brumes lointaines, et bientôt enfin disparut.

—C'était un rêve ! —dit alors le jeune homme —allons, allons !...me voici de nouveau seul au monde ?

—En bien !...et moi ? —répondit tout à coup d'un ton de reproche la voix amie de Pichard.

C'était un brave et digne garçon que Saturnin Pichard. Education villageoise, à la vérité, sentant encore son troupier d'une lieue, pas beau du tout, mais bon comme du pain bis, franc comme de l'eau de source, alerte et malin comme un singe.

Il avait l'œil vif, les cheveux roux, le nez au vent, la physionomie naturellement joyeuse, une de ces vraies physionomies gauloises dont le seul aspect suffit pour déridier les fronts les plus moroses.

Aussi notre beau rêveur n'y résista pas.

—Pardon ! répondit-il à Pichard, —pardon, mon ami !

—Mon ami Saturnin ! à la bonne heure ! arrière la mélancolie !... Et cependant, moi qui vous prêche la gaité, je me sens aussi le cœur tout sens dessus dessous à propos du départ des deux petites miss. Oui...là, vrai, ça me chiffonne qu'elles ne soient plus là...Elles sont si gentilles et si bonnes !

—N'est-ce pas, Pichard ?...n'est-ce pas ?

—Parbleu...Oh ! ça ne m'étonne pas du tout que vous en teniez, mon lieutenant.

—Moi !

—Oui, vous...et solidement encore ! De laquelle des deux, par exemple ? j'en ignore ; mais pour ce qui est d'être amoureux...oh ! quant à cela, je n'y connais...vous l'êtes !

—Non, répartit d'un air sombre Fernand. —Non, non, jamais !

—Et pourquoi donc ; —riposta gaillardement l'ami Saturnin ; —si, c'était moi, je comprendrais encore...je ne suis qu'un paysan, un tour-louou, et pas joli...mais vous...vous vous refuseriez l'espérance d'é-

pousser un jour miss Diana ou miss Mary, la brune ou la blonde, au gré de vos sentiments respectifs ?

—Tais-toi !...cesse de plaisanter ainsi, tu me fais mal.

—Pourquoi donc ça ?...mais pourquoi ?...

—Parce qu'il me manque ce qu'ont les plus pauvres gens, un nom, une famille !...Parce que mon éducation, ma fortune apparentes, je ne suis pas d'où elles me viennent...parce que je suis emporté malgré moi vers l'inconnu, parce que je sens à mon horizon quelque chose de fatal !

En prononçant ces étranges paroles, la voix de Fernand avait repris un accent de plus en plus amer, de plus en plus désespéré. Une mystérieuse et profonde douleur se devinait dans le tremblement de son parler, dans les fauves éclairs de son regard.

—Mon lieutenant,—balbutia l'ami Saturnin tout interdit,—mon pauvre lieutenant..

—Tu me parles d'amour, de mariage, de bonheur ! poursuivit Fernand, qui étreignait avec force les deux mains que venait de lui tendre Pichard, qui le regardait face à face,—mais, malheureux, mon avenir est si plein de ténèbres que parfois même je me reproche de t'y avoir associé, toi...toi qui n'avais plus rien à perdre, toi qui ne crains rien, toi qui as voulu te donner à moi corps et âme, toi qui m'aimes.

—Ah ! pour ce qui est de ça, oui...mais si je me suis donné de tout cœur, vous m'avez accepté de même, monsieur Fernand, accepté à perpétuité, accepté, quoi qu'il vous arrive. S'il y a de la misère ou du danger, s'il faut affronter la mort ou vous suivre en enfer, ça m'est égal à moi...mais faut me tenir parole aussi et ne pas me planter là...dites donc pas de bêtises !

Il y avait eu dans cette tirade tellement d'intrépidité naïve et d'amitié vraie que Fernand fut attendri jusqu'aux larmes.

—Aie confiance en moi,—dit-il gravement,—je ne t'abandonnerai jamais, je partagerai fraternellement avec toi tout ce que l'avenir me réserve. Mais avant que tu ne t'engages définitivement à travers le mystérieux dédale qui va s'ouvrir pour moi, pour nous, je veux que tu saches de mon passé, de mon destin, tout ce que j'en connais moi-même...je le veux...écoute !

II

MYSTÈRE.

Quelques instants plus tard, les deux amis s'installaient vers l'avant du navire, au milieu d'un archipel de caisses et de ballots qui les rendait invisibles aux yeux de tous.

La nuit, du reste, arrivait, nuit tiède et splendide, nuit toute constellée d'étoiles.

Saturnin Pichard, nonchalamment assis en face de Fernand, les deux coudes sur les genoux, le menton dans les deux mains, lui dit :

—Plusieurs fois déjà, mon lieutenant, vous avez voulu m'honorer d'une entière confiance, et j'en ai toujours décliné l'honneur. Mais ce soir, puisque vous y tenez absolument, soit...je vous écoute.

Et, tout bas, il ajouta :

—Ca lui fera peut-être oublier le départ des petites miss !

Après avoir paru se recueillir, Fernand commença ainsi :

.....

" Ami, tu le sais déjà, je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère, ni même ma patrie.

" Cependant, lorsque ma pensée s'égaré dans les vagues souvenirs de de mon enfance, il me semble revoir en rêve une sauvage et montagneuse contrée, de grandes forêts, un beau ciel...et j'entends se mêler au fracas des torrents je ne sais quels cris aigus, quelles chansons bizarres qui jamais, dans aucun autre pays, n'ont frappé mon oreille.

" A l'époque où ma mémoire n'est plus en défaut, je me retrouve en Portugal, à Lisbonne.

" J'étais alors enfant ; j'étais élevé par un austère ecclésiastique, au visage blême, au grand front chauve, au regard profond.

" Ce vieux prêtre, tu l'as connu ; c'était le père Andréa.

" Il me traitait avec affection, mais surtout avec respect ; il m'appelaient don Fernand.

" Sous ce nom, le seul que je me sois jamais connu, je fis mes premières études au collège d'Alcantara, chez les Jésuites.

" Une sombre et froide maison que celle-là ! j'en ai toujours gardé dans l'esprit comme une ombre de mélancolie et de tristesse. Et cependant, les pères furent pour moi d'une bonté que je n'oublierai jamais.

" A deux ou trois reprises, le père Andréa fit de longues absences, mais sans jamais vouloir me dire où il allait ainsi.

" Seulement, à chaque retour, il paraissait enchanté de me revoir plus instruit, plus grand et plus fort.

" Il avait voulu que je fusse exercé de bonne heure à l'équitation, à tout ce qui concerne le métier des armes ; il tenait particulièrement à ce qu'on m'apprit l'anglais.

" Lorsque je parlai couramment cette langue, il en fut de même à l'égard du français ; et, pour me rendre cette étude plus facile, plus complète, il m'amena en France, dans un grand pensionnat de Paris.

" J'atteignis enfin mes vingt ans.

" Ce jour-là, le vieillard s'enferma solonellement avec moi, et me dit :

" — Mon fils, il faut que je parle encore, et cette fois pour un très long voyage. Ne m'interrogez pas, je dois être muet à cet égard, comme en tout ce qui concerne votre origine. Je serai peut-être absent deux ans, trois ans. Attendez mon retour ici, dans ce même logement. Il faut que je vous y retrouve, il le faut. Mais, en attendant, vivez librement, en fils de famille, en grand seigneur. C'est votre droit. Il y a cinquante

mille francs dans ce portefeuille, et voici l'adresse d'un banquier qui vous compterait au besoin trois fois la même somme. Songez que de grands intérêts reposent sur votre tête... Adieu, don Hernand, adieu !

" Et il partit.

" Jusqu'alors, j'avais été tenu très rigide ment ; cette soudaine liberté m'enivra. Je me jetai à corps perdu dans le tourbillon de la vie parisienne, et cela avec une telle frénésie de luxe et de plaisir, qu'en moins d'une année, les deux mille francs y passèrent.

" Le retour du père Andréa était encore éloigné ; mon banquier, ne savait rien, sinon qu'il n'avait plus d'argent pour moi.

" Que devenir ! Je ne voulus pas que ma ruine servit de risée à mes amis de la veille ; je voulus disparaître comme j'étais apparu, dans tout l'éclat de mon éphémère fortune.

" D'ailleurs, j'avais soif d'autres émotions, des émotions que donne le danger, que donne la gloire. Je m'engageai dans la légion étrangère, je partis pour l'Afrique.

" Au bout d'une année, j'étais sergent. La guerre d'Orient éclata ; je passai en Crimée.

" Là, je gagnai ma croix, mon épulette.

" Mais peu s'en fallut que ma carrière n'allât pas plus loin.

" Lors de la première attaque de Sébastopol, je tombai aux premiers rangs, gravement blessé.

" L'armée française commençait à reculer ; les Russes bondissaient hors de leurs remparts... j'étais perdu !

" Je tentai un dernier effort pour me relever, mais vainement ; je jetai un dernier cri.

" Grâce au ciel ! il fut entendu.

" Entendu par un brave et digne soldat, qui s'arrêta tout à coup devant moi, me chargea sur ses épaules, au risque de sa propre vie, et me porta à l'ambulance.

" Ce soldat, cet ami qui m'a sauvé, c'est toi, Pichard.

" Quelques jours plus tard, blessé à ton tour, tu occupais, sous la même tente, le lit voisin du mien.

" Il en fut de même à l'hôpital de Constantinople, où nous ne tardâmes pas à être transportés tous les deux.

" Durant la convalescence, une mutuelle amitié nous lia l'un à l'autre, en dépit de ta discrétion et de mon grade.

" Il est vrai cependant, ami Pichard, que vous veniez d'être promu caporal.

" Malgré cet avancement, malgré la médaille militaire qui l'avait précédé, tu regrettais ta liberté, ton village, ta promesse.

" Fort heureusement, je ne trouvais assez riche encore pour t'acheter un remplaçant.

" Nous revînmes ensemble en France, à Paris.

" Ce fut là que, pour la première fois, tu vis le père Andréa.

" Il m'attendait à mon ancien logement, que, par respect pour sa re-

commandation, j'avais toujours conservé ; il m'attendait, priant jour et nuit pour mon retour.

"Tu dois te rappeler sa joie, son exaltation, en me voyant officier dans l'armée française.

"—L'heure est venue !—s'écria-t-il avec le regard illuminé d'un prophète,—l'heure est venue...l'enfant prédestiné réalise mon espoir... il faut partir sans retard, il le faut.

"Puis, après ces énigmatiques paroles, et sans vouloir les expliquer davantage, il s'élança au dehors.

"Le soir au moment même où tu allais te mettre en route pour ton pays, il rentra tout à coup, m'annonçant que notre passage était retenu à bord de ce navire, qui, sous un délai de huit jours, appareillerait pour la Chine.

"Nous nous séparâmes sur ces derniers mots, n'espérant guère plus nous revoir.

"Vainement je cherchai à pénétrer les secrets du père Andréa, vainement je le suppliai de retarder au moins le départ.

"—Non, non,—s'obstinait-il à répéter avec l'accent et le regard d'un nouveau Pierre l'Ermite,—non... les temps sont accomplis, ton œuvre te réclame... Dieu le veut ! Dieu le veut !

"Je me résignai à obéir sans comprendre ; je le suivis à Marseille.

"Déjà nous étions à bord, déjà les matelots travaillaient à lever l'ancre, lorsque je te vis accourir sur le quai, mon pauvre Saturnia.

"Couvert de sueur et de poussière, haletant, pâle, effaré, désespéré, tu bondis jusqu'à moi, tu t'écrias avec des sanglots :

"—Jeanne m'avait trahi !... Jeanne venait d'en épouser un autre ! Emmenez-moi... je me donne à vous... emmenez-moi !

"Et le navire prit la mer avec un passager de plus.

"Durant la traversée, qui fut des plus périlleuses et des plus terribles, le père Andréa tomba subitement malade et mourut.

"A peine, au milieu de ses souffrances, avait-il eu le temps d'exiger de moi le serment de continuer ce voyage, le temps de me donner quelques explications nécessaires.

"—Vous irez jusqu'à Macao, me commanda-t-il,—vous descendrez à l'hôtel du *Dragon de Feu*... vous direz au maître de la maison que le père Andréa est mort, et que vous êtes celui qui vient faire *refleurir les nénuphars*.

"Cette nouvelle énigme, qui doit être quelque mot de ralliement mystérieux, ne m'apprenait rien de plus. Cependant, elle paraissait en rapport avec certain tatouage que je porte gravé à la place du cœur, et qui représente—je l'ai compris seulement ce jour-là—trois nénuphars d'un rouge ardent.

"Souvenez-vous,—ajouta le moribond,—souvenez-vous toujours que vous êtes chrétien, et qu'au nom du Christ, comme au nom de la civilisation, c'est une grande et sainte tâche que de régénérer tout un peuple !

“ Puis, après m'avoir remis une somme importante et quelques vieux parchemins, en hiéroglyphes chinois, il ajouta ;

“ — Vous ne les remettrez qu'à celui vers lequel on devra vous conduire, et qui vous dira : Je suis celui que Boudha laissa tomber et que le Christ relève. Adieu mon fils, adieu !

“ Il expira !

“ Tu comprends, ami, que le mystère qui m'enveloppa depuis ma naissance ne faisait que s'assombrir davantage encore. De plus, j'avais perdu le seul homme qui connût le secret de mon passé, qui pût me guider dans les ténèbres de l'avenir.

“ Aussi, lorsque l'Océan se fut refermé sur le cadavre du père Andréa, je me sentis l'âme plus triste encore, et je tombai dans une mélancolie profonde.

“ Mais les deux filles de sir William Cambridge étaient là ; elles avaient soigné le vieillard agonisant ; elles relevèrent, elles consolèrent l'orphelin abattu.

“ J'oubliai pour un instant le sombre côté de mon existence ; mes regards se tournèrent vers le riant avenir qu'elles semblaient ouvrir devant moi.

“ Elles viennent de disparaître, et je me sens comme de nouveau replongé dans la nuit..

“ Mes yeux se fixent vers cette côte inconnue, vers ce fantastique pays où je me sens attiré, guidé par l'austère et pâle fantôme du père Andréa !

“ Miss Mary croit aux pressentiments, moi de même, je pressens toute une série de sinistres aventures, de luttes sanglantes et de malheurs !

“ Et maintenant, Pichard tu sais tout. Veux-tu t'associer à mon destin ?.. Réponds.”

L'ami Saturnin ne prit pas même le temps de réfléchir et répliqua :

— Plutôt dix fois qu'une, mon lieutenant ! D'abord, le mystérieux me tente et, par tempérament, j'aime le danger, les aventures. On n'est pas Français pour rien, c'est dans le sang. D'autre part, vous avez omis dans votre confidence quelques petits incidents que je demande à rectifier, s'il vous plaît.

— Parle, Beaujolais, parle..

— Si j'ai eu le bonheur de vous sauver la vie, ce qui n'est après tout qu'une bagatelle entre frères d'armes, plus tard vous m'avez généreusement rendu la liberté ; plus tard encore vous m'avez gratifié de vingt bons mille francs pour aller épouser Jeanne. Lorsque je suis arrivé vers la place du village, elle sortait précisément de l'église, en toilette de mariée. J'arrivais trop tard. A cette vue, la colère s'est emparée de moi, je me suis élancé vers Jeanne, je lui ai arraché son voile, son bouquet et sa couronne. Celui qu'elle m'avait préféré, le marié, voulut se fâcher. Je l'ai frappé. Je l'ai tué, peut-être ! Le maire et les gendarmes se sont mis de la partie, j'ai battu les gendarmes et le maire : j'aurais battu, je crois, tout un régiment. Je me sentais furieux et fort comme un lion,

j'étais fou. Dans cet état, je me suis enfui au hasard, à travers la campagne. Le lendemain, à l'aube naissante, une gare de chemin de fer s'offrit à mes yeux. Je me souvins tout à coup que vous étiez à Marseille, que vous alliez vous embarquer pour la Chine. Je pris le chemin de Marseille, et voilà. Il devait y avoir un mandat d'arrestation contre moi, le baigne ou l'échafaud me menaçaient peut-être. En m'emmenant, vous m'avez sauvé. Et je vous quitterais maintenant ? Oh ! mais non, pas de ça, Lisette ! je suis à vous quand même et pour toujours, à la vie, à la mort !

— A la vie, à la mort ! répéta Fernand la main dans la main de son compagnon d'aventures.

En ce moment même, le trois-mâts jetait l'ancre dans le port de Macao.

III

LE DRAGON-DE-FEU.

Macao est moins une ville chinoise qu'une ville portugaise.

Ruelles étroites et tortueuses que pavent uniformément de grandes dalles de granit rougeâtre, habitations d'un aspect sévère, hautes et sombres murailles. Partout des couvents ou des églises ; partout des prêtres ou des moines. Un superbe port, par exemple, et de magnifiques quais, mais qui tombent en ruines et contribuent encore à l'air de déperissement général de cette colonie jadis si florissante et sur laquelle semble planer maintenant la grande ombre attristée d'Alpukérque.

Un splendide palais, bâti sans doute par l'un des conquérants aux beaux jours de la monarchie portugaise, s'appelle présentement l'hôtelierie du *Dragon-de-Feu*.

Cette hôtellerie est tenue par un Marseillais. (On trouve des Marseillais partout.)

Fernand se présenta à lui, annonçant la mort du père Andréa, répétant ses dernières paroles.

L'hôte s'inclina respectueusement, et, par de longs corridors silencieux, conduisit les voyageurs vers un appartement qui, malgré son délabrement actuel, conservait des vestiges de son ancienne splendeur.

— C'est ici que logeait ordinairement le père Andréa, dit le Marseillais ; c'est ici, mon jeune seigneur, qu'il vous faut attendre.

— Attendez ? demanda Fernand. Personne n'est donc là pour me recevoir ?

— Il y avait quelqu'un qui vous espérait ; mais permettez-moi de vous le répéter, vous êtes fort en retard.

— Cette personne est donc partie ?

— Depuis déjà plus d'un mois ; mais, chaque semaine, on envoie savoir si le père Andréa n'est pas arrivé.

— Quand est-on venu ?

— Avant-hier ; on reviendra dans quelques jours.

L'hôtelier s'apprêtait à la retraite.

Fernand le retint, voulant en obtenir quelques éclaircissements.

Mais dès les premiers mots, le Marseillais s'arrêta :

—Je ne sais rien,—déclara-t-il franchement.—Le père Andréa m'a rendu, jadis, un important service ; je lui dois ma fortune, et lui reste tout dévoué même après sa mort. Mais quant à ses desseins, ne m'interrogez pas, je dois les ignorer, je les ignore.

—Cependant . . .

—Je suis un aubergiste, messieurs, . . . rien qu'un aubergiste, . . . le *Dragon-de-Feu* ; . . . mais quant à ce qui concerne mon état, bagasse ! tout à vos ordres !

Et sur ces derniers mots il s'esquiva.

—Cet homme en sait peut-être plus qu'il ne veut en dire, —murmura Fernand, —il craint de se compromettre.

—On le fera parler malgré lui, —répliqua Pichard ; —je m'en charge !

En dépit de cette assurance, l'ami Saturnin eut beau circonvenir le Marseillais, vider plus d'une bouteille avec lui, l'attaquer de mille façons, celui-ci demeura invulnérable, impénétrable.

—Décidément, —finit par opiner Pichard, —le *Dragon-de-Feu* nous a dit la vérité, il n'est pas dans le secret, . . . il ne le soupçonne même pas. Il nous prend pour de simples gentilshommes en voyage ; laissons-lui son erreur !

En toute occasion, néanmoins, l'hôtelier montrait envers Fernand des égards exceptionnels, un empressement tout particulier, une sorte de vénération snigulière.

Parfois même, Fernand s'en étonnait quelque peu ; mais l'ami Saturnin, qui n'admettait pas que sa diplomatie eût été mise en défaut, s'obstinait maintenant à tout expliquer de la plus simple façon du monde.

—C'est en mémoire du père Andréa, —disait-il. — Et puis nous lui plaisons, à ce Marseillais ; . . . il nous aime, bagasse . . . Un bon enfant, voilà tout !

Deux jours s'éculèrent ainsi, durant lesquels nos deux voyageurs firent quelques excursions dans les magasins de chineries de Macao, dans ses faubourgs, et surtout aux abords de cette magnifique promenade qui s'appelle le jardin de Camoëns.

C'est là, un pittoresque coteau, au milieu des massifs d'arbres, au bord des vastes pelouses, au bruit des cascades jaillissantes, en vue de la mer, que le grand poète Portugais écrivit les *Lusiades*.

Fernand s'était épris à première vue de cet incomparable Eden ; il aimait à y passer de longues heures solitaire, et, presque toujours, lorsque l'ami Saturnin venait l'y retrouver, il disait, en lui montrant le merveilleux panorama sur lequel planaient leurs regards :

—C'est étrange comme ce pays captive mon imagination et me fait rêver !

Quant à Pichard, il se complaisait bien davantage à plaisanter avec dé-

pens des grotesques Chinois rencontrés en chemin, et à se promener toute la journée au milieu de la foule, s'étonnant et riant de tout.

Durant la soirée, dans le salon de l'hôtel, on se retrouvait avec quelques capitaines de navires appartenant aux diverses nations européennes. On parlait de la France, ou bien des nouveaux démêlés qui recommençaient entre les Anglais et les Chinois, ou bien encore des hardis pirates de la rivière de Canton.

Une fois la conversation sur ce chapitre, c'était à qui raconterait quelque nouvel et sinistre exploit de ces trop illustres forbans. les plus audacieux, les plus féroces qui, j'mais, aient écumé la mer.

Un soir, comme chacun frémissait encore à la suite d'un de ces sanglants récits, un grand bruit de tamtams et de gongs ébranla soudainement l'antique demeure seigneuriale.

Presque aussitôt, tandis que retentissait encore cette infernale musique, le Marseillais parut à la porte de la salle commune.

Il était très agité, très essouffé, très pâle.

—Messieurs,—dit-il,—c'est l'aide de camp du général tartare qui commande à Canton... c'est le chef de la police provinciale, ... c'est le mandarin Kiao-Sang qui nous arrive. Si quelques-uns de vous ne se soucient pas de se rencontrer avec ce terrible personnage, que ceux-là se hâtent de disparaître; Kiao-Sang se dirige vers ce salon... Le voici!

En même temps, l'hôtelier adressait particulièrement à Fernand des signes et des regards que celui-ci ni son compagnon ne comprenaient encore.

Enfin, le Marseillais s'élança vers eux, et leur dit à voix basse :

—Mais sortez donc... il y va de la vie!

Il venait d'ouvrir une porte cachée dans l'épaisseur de la muraille; il les y poussa tous les deux et s'empessa de disparaître à leur suite, mais non sans s'être retourné vers ceux qui restaient dans le salon pour leur jeter ce dernier mot :

—Silence!

Et la porte secrète se referma sur lui.

Il était temps; sur le seuil de la porte principale, apparaissait le terrible Kiao-Sang.

Déjà nos deux amis gagnaient le corridor qui conduisait à leur appartement.

—Mais,—demanda pour la dixième fois Fernand,—mais que se passait-il donc?... qu'ai-je à craindre?

—Ne m'interrogez pas! répondit encore le Marseillais,—sachez seulement que celui qui doit vous servir de guide est arrivé... qu'il vous attendra cette nuit à onze heures sonnantes, au jardin de Camoens sous l'arbre du Poète. D'ici là, renfermez-vous dans votre chambre et n'en bougez pas. Lorsque l'heure approchera, je viendrai vous chercher. N'emportez avec vous que vos papiers et votre argent... le reste vous rejoindra plus tard... Prudence!

Vainement, les deux voyageurs voulurent lui adresser quelques autres questions ; il était déjà loin.

Fernand et son compagnon se résignèrent à attendre.

Comme le dernier coup de dix heures sonnait aux monastères environnants, le Marseillais reparut, marchant à pas de loup.

—Etes-vous prêts ? demanda-t-il.

Pour toute réponse, Fernand se leva, tandis que Pichard montrait une valise dans laquelle il venait de renfermer tout ce dont son compagnon ne voulait pas se séparer.

—Très bien,—fit l'hôtelier ;—j'ai tellement prodigué l'opium à Kiao-Sang et à ses principaux acolytes, qu'ils dorment tous d'un profond sommeil. Vous connaissez le chemin qui conduit au jardin de Camoëns ? Oui, n'est-ce pas ?... Suivez-moi sans bruit... Venez !

Ils descendirent tous trois par une sorte d'escalier de service, et bientôt atteignirent une porte basse donnant sur une ruelle écartée.

—Tournez à droite, et vous rejoindrez le chemin du rendez-vous,—dit le Marseillais, qui, resté debout sur la dernière marche, se penchait au dehors pour indiquer la route aux deux fugitifs s'éloignant déjà.

Tout à coup une lourde main s'appuie sur l'épaule du digne hôtelier.

Il se retourne vivement.

C'est Kiao-Sang !

Il veut jeter un cri d'alarme.

Deux argousins chinois lui sautent à la gorge, le terrassent et le garrottent.

Puis Kiao-Sang descend à son tour dans la ruelle obscure, et fait un signe à l'un de ses gens, qui se lance sans bruit sur la piste des deux fugitifs, et disparaît presque aussitôt dans les ténèbres.

IV

DANS LA NUIT.

C'était par une orageuse nuit.

Tantôt le jardin de Camoëns restait plongé dans d'épaisses ténèbres ; tantôt la lune, reparaissant entre deux nuages chassés par le vent, inondait d'une furtive lumière les grandes roches fantastiques, les arbres échevelés, les buissons aux larges feuilles, et, dans le lointain, au bas des falaises, le superbe fleuve, qui resplendissait alors comme un immense lac argenté.

Puis, le ciel se voilant de nouveau, tout retombait dans l'ombre, et l'on n'entrevoyait plus que de vagues masses de verdure agitées par la rafale, on n'entendait plus que ces gémissements sans nom qui sont comme le sinistre prélude de la tempête.

Tout à coup, à la fauve clarté d'un premier éclair, Fernand surgit sur surgit sur le plateau.

Derrière lui trébuchait l'ami Saturnin.

—Casse-cou!—dit-il.—En voilà une nuit qui réclamerait pas mal de becs de gaz. On dirait que nous nous promenons dans une bouteille d'encre, parole d'honneur!

—Chut!—fit son compagnon,—c'est là-bas que se trouve l'arbre du Poète, si je ne me trompe?

—Oui, là-bas. . .

—Allons, pat de bruit?

Mais, s'arrêtant tout à coup!

—N'as-tu rien entendu? dit Fernand.

—Non. . . rien. . . rien que le vent qui hurle et la marée qui monte.

—C'est étrange. . . il m'avait semblé entendre là, sous ces gigantesques feuilles, comme le bruit d'un corps rampant. . .

—Peut-être quelque serpent chinois. . . Bigre! gagnons du terrain!

Ils continuèrent à s'avancer vers l'endroit fixé pour le rendez-vous.

Fernand ne s'était pas trompé cependant, ni Pichard non plus.

Un homme aux allures reptiliennes, un hideux Tartre, se glissait à leur suite parmi les broussailles, l'œil au guet, l'oreille attentive et le poignard aux dents.

L'arbre du Poète est un énorme cèdre qui projette au loin l'ombre de sa ramure.

Nos deux amis ne tardèrent pas à l'atteindre.

L'éclair une seconde fois brilla.

Ils n'aperçurent personne.

Mais, de l'autre côté du tronc de l'arbre, une voix murmura ces mots:

—J'attends celui qui doit faire refleurir les nénuphars!

—Je suis celui-là,—répliqua hardiment Fernand.

—Permettez-vous que je m'en assure?—demanda la voix.

—Faites!—autorisa le jeune homme.

Une grande ombre aussitôt se dégagea de l'arbre, dont elle parut sortir, et s'avança vers lui.

Il sentit une main s'appuyer sur sa poitrine, afin d'en écarter tout vêtement.

Ouis, une lanterne sourde étincela tout-à-coup contre son sein et laissa voir un instant les trois rouges nénuphars qui se trouvaient profondément tatoués à la place du cœur.

—Dieu soit loué!—fit la voix,—c'est lui. . . c'est bien lui!

Déjà la lumière s'était éteinte.

Fernand et son compagnon, éblouis par cette brusque lueur, n'avaient pu distinguer les traits de l'inconnu.

—Suivez-moi,—dit-il d'un ton respectueux,—j'ai mission d'être votre guide.

Fernand obéit en silence.

L'inconnu marcha précautionneusement jusqu'à l'extrémité de la terrasse.

Durant ce trajet, à la clarté des éclairs, les deux Européens purent remarquer que leur guide avait la taille et les allures d'un géant.

Parvenus au fin bord du plateau, ce géant dévoila de nouveau sa lanterne, et, montrant les premières marches d'un escalier taillé dans le roc ;

— C'est par cet étroit chemin qu'il nous faut descendre, — dit-il.

Fernand passa le premier.

Mais, lorsque Pichard voulut le suivre :

— Quel est cet homme ? — murmura le guide, en se plaçant en travers du chemin.

— C'est mon compagnon, — s'empressa de répondre Fernand, — c'est mon ami, c'est mon frère... et partout où l'homme fera passer, je veux qu'il passe,

— Soit ! — fit le géant, vous êtes celui qui doit commander ; je suis celui qui doit obéir.

Puis, reprenant son poste à l'avant-garde, il commença de descendre à reculons, afin d'éclairer chaque marche, où Fernand mettait après lui le pied.

Il devenait donc possible d'entrevoir maintenant son visage.

C'était un homme d'une quarantaine d'années environ, aux traits énergiques, à la physionomie calme et loyale.

Il était vêtu d'une courte tunique de cuir, et portait la coiffure chinoise, mais de couleur sombre.

Un long couteau malais, dans sa gaine de cuir, était suspendu à son large ceinturon, qui soutenait, en outre, deux revolvers et une sorte de giberne.

Derrière lui brillait parfois le canon d'un rifle américain.

Evidemment ce n'était pas un naturel du pays ; jusqu'alors il n'avait pas parlé français.

— Quel peut être cet homme ? — se demandaient Fernand et Pichard, tout en le suivant avec précaution sur ce chemin comme suspendu au-dessus d'un abîme.

Lorsqu'ils y furent disparus tous les deux, la terrasse du jardin de Camocns sembla pour un instant redevenir déserte.

Mais bientôt, du milieu du massif d'hortensias qui avoisinait l'arbre du poète, une créature humaine se redressa lentement.

C'était le hideux Tartare que nous avons vu tout à l'heure se glisser dans l'ombre, ainsi qu'un venimeux espion qu'il était.

Après s'être assuré, par un rapide regard, que ceux qu'il guettait n'étaient plus là, il bondit, avec l'agilité silencieuse d'un jaguar, jusqu'à l'endroit par laquelle ils venaient de disparaître, avança la tête en dehors du rocher, puis, se retournant vers la terrasse fit entendre à trois reprises différentes le cri du chat-huant d'Asie.

A ce signal, une dizaine de ses pareils se trouvèrent soudainement rassemblés autour de lui ; il leur jeta précipitamment quelques mots à voix basse, et, marchant à quatre pattes, se perdit, à son tour, dans l'escalier qui descendait vers le fleuve.

Dans toute l'étendue du vaste hémicycle qui forme le port de Macao, plus une lumière.

Quelques minutes plus tard, les deux Européens et leur guide avançaient sur le quai.

Le mystérieux guide tourna vers la droite et s'arrêta bientôt devant une sorte de débarcadère que battait déjà la marée montante.

A quelques toises au delà de ce débarcadère, une jonque solitaire était amarrée.

— Timao! — appela le géant d'une voix contenue, — à moi, Timao!

— Présent! — répondit-on en français, mais avec un accent bizarre,

Aussitôt un pont volant fut jeté.

— Embarquons, — fit l'inconnu, — et vivement au large.

Les trois hommes passèrent dans la jonque, qui, tout aussitôt, poussée par le vent et la marée, se mit à monter la rivière de Canton.

Il y eut quelques minutes d'un profond silence.

Puis, l'espion du jardin de Camoëns apparut de nouveau, et, cette fois, fit retentir le cormoran.

Un battement de rames répondit à cet appel, et l'on ne tarda pas à distinguer dix grandes jonques se mettant en mouvement.

L'une d'elles accosta au débarcadère, et reçut à son bord Kiao-Sang et ses satellites.

Le terrible mandarin jeta un cri aigu.

C'était le signal du départ.

Les dix grandes jonques s'élançèrent à la poursuite des fugitifs.

Dans le lendemain, le tonnerre commençait à gronder.

V

BOCCA TIGRIS

La rivière des Perles ou rivière de Canton s'appelle également le Tigre.

C'est, à son embouchure, une immense nappe d'eau, parsemée d'une multitude d'îles et de récifs aux formes bizarres et qui, par une nuit d'orage, peuvent se comparer à toute une légion de monstres chinois rassemblés en cet endroit pour défendre l'entrée du Céleste-Empire.

Au milieu de ce fantastique archipel se dressent deux gigantesques roches qui ne laissent entre elles qu'un étroit passage.

Cette formidable porte, créée par la nature dans quelques jours du cataclysme, a reçu le nom de Bouches du Tigre, *Bocca Tigris*.

La mystérieuse jonque que montaient les deux Européens s'en approchait avec une effrayante rapidité, sous la double impulsion d'une marée violente et d'une forte rafale soufflant du large.

La tempête était alors dans toute sa furie; le ciel semblait en feu, la foudre éclatait ou grondait de toutes parts.

Sur les deux rives du fleuve et plus loin, vers Macao comme vers

Macao comme vers Hong-Kong, on entrevoyait flamboyer par intervalles de grandes flammes et des feux d'artifice.

C'est ainsi que les superstitieux Chinois ont coutume de saluer, de conjurer l'orage.

Fernand ou Pichard étaient assis ou plutôt cramponnés sur un banc non loin du gouvernail, que manœuvrait leur mystérieux guide.

A la lueur des éclairs, on pouvait maintenant analyser ses traits.

Rien de noble et de vaillant, rien de calme et de fier comme ce mâle visage bruni par le soleil asiatique, et qui respirait une telle franchise, une telle bonté, que déjà ses deux nouveaux compagnons d'aventures se sentaient attirés vers lui par une sympathie instinctive.

De temps en temps, il prenait la parole pour les rassurer et toujours en bon français

— Ah ça ! — dit enfin Saturnin, — ah ça ! l'ami, vous n'êtes donc pas Chinois !

— Non, — répliqua le géant, — je suis natif du Canada.

— Le Canada !... mais c'est l'Amérique.

— L'Amérique française. Elle appartient maintenant à l'Angleterre, mais elle fut colonisée par la France, et par le langage comme par le cœur, elle est encore, elle sera toujours française.

— M'est il permis de vous demander votre nom ? — questionna à son tour Fernand.

— Tout vous est permis, — répondit le Canadien, — je me nomme Balthazar Cauchois. Ma famille est d'origine normande.

— Mais comment êtes vous venu en ce pays ?... quel rôle y jouez-vous ?

— Ceci demanderait de longues explications ; permettez-moi d'y répondre seulement par quelques mots.

— Nous vous écoutons.

— Ma jeunesse s'est écoulée auprès des grands lacs de l'Amérique du Nord, tantôt comme trappeur, tantôt comme batteur d'estrade. Un jour le hasard m'amena en Californie. Mais je ne suis pas de ceux que possède la fièvre de l'or, et j'allais repartir pour les grandes prairies habitées par les Apaches, lorsqu'un gentleman anglais, qui me connaissait et qui méditait de pénétrer dans l'intérieur dans l'intérieur de la Chine, me proposa de l'accompagner dans cette aventureuse excursion.

— Ah ! je comprends, — s'écria Pichard, il y avait là de nouveaux dangers, des dangers inconnus, ça vous alla,

— Oui, — répliqua franchement Balthazar Cauchois, — mais un autre motif encore me décida, un motif plus sacré, un motif.

— Pouvez-vous nous l'expliquer ? demanda Fernand.

— Pourquoi pas ? fit le Canadien. — J'avais deux jeunes neveux, ou plutôt deux fils, ... car ma pauvre sœur était morte en leur donnant le jour à tous deux ... Ils sont jumeaux, ... et je les avais élevés, je les chérissais comme un père. Le destin, qui les avait faits pareils et de

sentiments et de visage, voulut qu'ils aimassent tous deux la même jeune fille. Elle mourut à 17 ans. Ils se firent prêtres et partirent bientôt pour la Chine en qualité de missionnaires. Depuis cinq années je ne les avais pas revus, et j'avais une tristesse profonde de cette séparation. C'était une occasion inespérée de me rapprocher d'eux, de les retrouver, de les embrasser. J'acceptai donc et partis en me disant : Ils doivent avoir besoin là-bas de quelqu'un qui les aime, qui veille à leur sécurité, qui les défende au besoin, et qui, s'il le faut, sache mourir pour.

Tandis que le gigantesque Canadien parlait ainsi, une profonde émotion se lisait sur son mâle visage, où finit par couler une larme qu'il se hâta d'essuyer en sursaut.

Pichard et Fernand, tous deux attendris, se levèrent simultanément, et tendirent la main au Canadien.

—Balthazar Cauchois,—dirent-ils tour à tour,—oh ! nous serons ains, nous le sommes déjà, car vous êtes un digne homme !

Puis, après un silence :

—Achevez, maintenant, achevez !

—Oh !—reprit le géant,—le reste est bien simple. J'ai retrouvé mes enfants, je me suis établi auprès d'eux, car mon pressentiment ne me trompait pas... ils avaient besoin de moi. C'est là que je connus le père Andréa... et d'autres encore, vers les lesquels je vous conduis. Mais il m'est interdit de parler à ce sujet... Vous verrez... vous verrez !

—Soit !—dit Fernand,—ne nous parlez que de vous : qu'advint-il de votre voyage avec le gentleman anglais ?

—Il étudia la Chine au point de vue du commerce ; il fonda plus tard deux importants comptoirs, l'un à Canton, l'autre à Hong-Kong ; c'est aujourd'hui le premier des négociants anglais dans cette partie du monde. Nous sommes toujours en relations, et je lui sers d'intermédiaire avec l'intérieur. En outre j'ai repris mon ancien métier de chasseur, de trappeur et de guide. Quelques-uns connaissent mon vrai nom, ma véritable nationalité. Les autres me prennent, ou font semblant de me prendre pour un Chinois, ou tout au moins pour un montagnard des frontières du Thibet. Je parle à s'y tromper la langue du pays ; j'en ai pris à peu près le costume et les allures. D'autre part, je connais tant de secrets, je tiens tant de mandarins sous ma dépendance, que ceux-là qui ne traitaient pas me craignent. Enfin, je suis fort et mon rifle ne manque jamais son but. Aussi m'ont-ils surnommé Frappe-au-Cœur. Frappe-au-Cœur, soit... quand il s'agit de défendre mes amis, ou de les venger. Vous savez maintenant, messieurs, qui je suis, et ce que je puis.

Ce fut ainsi que conclut Balthazar Cauchois. Puis, changeant de ton tout à coup :

—Alerte, Timao ! s'écria-t-il,—alerte ! j'aperçois là-bas devant nous quelque chose comme un îlot que je ne connais pas !

Et, appuyant de toute sa force sur la barre du gouvernail, il fit brusquement obliquer la jonque.

Déjà celui que Balthazar appelait Timao s'empressait d'orienter dans la nouvelle direction les nattes qui tenaient lieu de voiles.

Un enfant d'une quinzaine d'années, un mousse, l'aidait alertement dans cette besogne.

Ce mousse et Timao complétaient, à eux seuls, tout l'équipage.

Pichard demanda au Canadien s'ils étaient ses compatriotes.

—Non,—repartit en souriant Balthazar,—oh ! non... ceux-là sont des Chinois, mais des Chinois chrétiens, de francs amis à moi. Vous pouvez également compter sur eux.

En ce moment, pour se consulter sans doute avec Balthazar, Timao s'approcha du gouvernail, et l'éclair illumina vivement son visage.

Ce visage était horrible.

Figurez-vous un masque étrangement boursoufflé, couturé, sillonné de mille cicatrices, percé de mille trous et conservant cette teinte sanglante qui succède, mais d'ordinaire pour quelques jours seulement, aux ravages de la petite vérole.

De plus, un œil éteint au fond de sa cavité béante, tandis que l'autre, à demi voilé par le sourcil turgescant, flamboyait comme une escarboucle.

À l'approche de ce monstre, les deux Européens ne purent se défendre d'un premier mouvement répulsif.

—N'ayez point de dégoût pour mon pauvre Timao !—dit Balthazar avec une suppliante douceur,—ce n'est pas la nature qui l'a fait ainsi, c'est la méchanceté des hommes !

—Des hommes...

—Oui... les Tartares, quelque jour Timao vous racontera lui-même son histoire. Mais dès à présent, plaignez-le, aimez le...

Le Canadien, de plus en plus ému, venait de prendre les deux mains de Timao ; il les ouvrit, il montra que toutes deux elles avaient été traversées par des clous.

Puis d'une voix triste et grave :

—C'est un crucifié ! expliqua-t-il, c'est un martyr !

À ce dernier mot, le pauvre Chinois leva ses deux mains mutilées vers le ciel, et lui cria ce nom avec une intraduisible expression de désespoir et de haine.

—Kiao-Sang !... Kiao-Sang !

—Oui,—répliqua le Canadien,—oui, puisque les missionnaires t'ont défendu de te venger toi-même, c'est le Ciel qui te vengera... la vengeance n'appartient qu'à Dieu.

À ces mots, le martyr inclina le front, et traça sur sa poitrine le signe de la croix.

Sur un tout autre ton, Balthazar reprit vivement :

—Alerte, Timao !... ne songeons plus qu'au salut de celui qui nous est confié... Voici là-bas cette roche inconnue dont l'aspect m'alarme ; il nous faut passer contre pour savoir ce que c'est... Alerte, alerte !

Timao s'empressa de retourner à la manœuvre, tandis que le mousse

courait à l'avant et se penchait en dehors du bastringage, afin de reconnaître l'obstacle qui se dressait de la sorte au milieu des eaux.

Aux fulgurantes clartés de l'orage, on commençait à distinguer comme une longue masse noire, assez semblable à un îlot escarpé et que paraissaient surmonter quelques arbres sans feuillage. . . chose étrange ! car on étoit alors au commencement de l'été.

De plus, avec quelques branches de ces arbres, lesquelles branches formaient en travers des lignes étrangement droites, il y avait quelque chose de suspendu . . . des masses inertes, indéfinissables, et que le vent balançait lourdement dans la tourmente.

La jonque continuait à s'approcher.

Tout à coup, le mousse jeta un cri d'effroi tellement rauque, tellement aigu, tellement étrange, que Pichard et Fernand se redressèrent subitement, épouvantés.

—Pauvre enfant !—expliqua le Canadien,—ils lui ont arraché la langue . . . il est muet.

Puis, se levant pour regarder à son tour :

—Mais,—ajouta-t-il,—voyons ce dont il s'agit.

Fernand et Pichard le suivirent.

La jonque frôlait en ce moment le mystérieux îlot.

En ce moment aussi, l'obscurité la plus profonde régnait sur le fleuve.

Tout à coup le ciel se déchira tout en feu, et la foudre non loin de là tomba.

Tous ceux qui montaient la jonque poussèrent un cri d'horreur.

Ils avaient vu.

Le prétendu rocher se composait de deux ou trois jonques réunies entre elles par des chaînes de fer, et fortement amarrées sur un banc de sable.

Ce qu'on avait pris pour des arbres décharnés, c'étaient les mâts de ces jonques ; ce qu'on avait pris pour les branches, c'étaient les vergues ; ce qui pendait à ces vergues, c'étaient des cadavres !

—Je sais ! je sais,—murmura Balthazar,—ce sont des pirades ainsi châtiés de leurs crimes !

—Des pirades chinois ?

—Oui. L'embouchure de cette rivière en est infestée. Rien n'égale leur férocité, leur audace. Tout dernièrement, ils s'étaient emparés d'une goëlette anglaise chargée d'opium, et, pour s'assurer l'impunité, pour donner le change, ils avaient massacré tout l'équipage. Mais, cette, les Anglais ont voulu se venger ; ils se sont unis aux Américains, ils ont à leur tour capturé ces trois jonques, après un sanglant combat, et, proclamant la loi du lynch, voilà comment ils ont puni les barbares ; voilà quelles ont été les représailles de ceux que les Chinois appellent les Diables-Rouges !

—Les Diables Rouges ! les Diables Rouges !—répéta fièvreusement Timao,—ils nous vengent !

Et la jonque laissa derrière elle les sinistres gibets.

—Mais,—demanda Fernand,—ces pirades sont donc bien terribles ?

—Oui, bien terribles... ici, surtout aux abords des Bocca Tigris.

Effectivement, en arrivait à la redoutable passe ; on s'engagea bientôt entre les deux gigantesques roches qui la forment.

—Silence !... avait commandé le Canadien,—oh ! silence !

Chacun avait obéi, chacun se taisait, et les avirons eux-mêmes, que venaient de saisir Balthazar et Timao, précipitaient sans bruit la marche, au milieu du fracas des eaux écumantes.

Le moussa se tenait maintenant au gouvernail.

Soudain, de vives flammes s'allumèrent au flanc des deux roches, et firent pleuvoir dans leur intervalle comme un déluge de feu.

C'étaient des torches agitées dans les ténèbres ; c'étaient des bombes et des fusées qui jaillissaient et retombaient de toutes parts.

Aux éclats de cette artillerie chinoise se mêlaient le bruit des gongs et des tamtams... de frénétiques clameurs sauvages, et, par-dessus tout la grande voix du tonnerre.

Un vacarme infernal, au milieu d'un infernal incendie !...

Déjà, à l'autre issue des Bocca Tigris, on voyait cinq grandes jonques qui barraient entièrement le passage ; déjà Timao s'était écrié d'une voix éperdue :

—Les pirates !... les pirates !...

Le Canadien voulut tenter un effort pour retourner en arrière.

De ce côté aussi cinq autres jonques.

La fuite devenait impossible.

VI

FRAPPE-AU-CŒUR.

La tactique des pirates chinois consiste à cerner non seulement leurs victimes dans des archipels infranchissables, mais encore à les épouvanter par toutes sortes de clameurs, de tintamarre, de détonations et de feux d'artifice.

Quelle que fût la bravoure de Fernand et de Saturnin, ces deux ex-soldats français, ils furent tout d'abord surpris par l'imprévu, par l'étrangeté de cette attaque, et, durant quelques secondes, une sorte d'effroi les paralysa tous les deux.

Il n'en était pas de même de Balthazar et de Timao, qui, de longue main sans doute, connaissaient les adversaires avec lesquels on allait se trouver aux prises.

Déjà le Canadien s'était précipité vers la cabine ; il en ressortit presque aussitôt avec quatre fusils et tout autant de cartouchières, qu'il distribua vivement à ses compagnons.

Fernand, Pichard, Timao, le mousse lui-même, se trouvaient donc maintenant armés.

—Défendons-nous !—dit le Canadien.—ils sont cinquante contre un, mais nous sommes de ceux qui ne comptent pas leurs ennemis...Bon courage !

Et lui-même, épaulant son rifle, il prit à peine le temps d'ajuster et tira sur la plus rapprochée des jonques agressives.

Celui d'entre les forbans qui paraissait commander tomba, comme frappé de la foudre.

Deux autres coups de feu retentirent presque en même temps, et, non loin de ce premier cadavre, il y en eut deux autres.

Les balles étaient sorties de la carabine de Timao et de la carabine du mousse.

—Bravo, Timao !—fit Balthazar,—hardi, Kion-Kion ! tu seras digne de ton père !

Le mousse s'appelait Kion-Kion ; le muet était le fils du crucifié.

Tous deux ils avaient pris leur poste de combat aux côtés du Canadien, à l'avant de la jonque.

À l'arrière se trouvaient Fernand et Saturnin ; ils s'empressèrent de suivre l'exemple qui venait de leur être donné.

Deux nouveaux cris d'agonie passèrent dans l'air.

—Hourrah !—s'écria le Canadien,—en voici déjà cinq dont le compte est réglé ; leur mort intimidera peut-être les autres !

Cette espérance ne se réalisa pas ; bien au contraire, les pirates répondirent par une décharge générale de mousqueterie, à laquelle se mêla le tonnerre de deux ou trois canons chargés à mitraille.

La coque de la petite jonque fut littéralement criblée de balles ; les bambous qui servaient de mâts volèrent en éclats, les nattes qui lui servaient de voiles tombèrent en lambeaux sur le pont.

Quant à nos cinq amis, aucun d'eux n'était atteint.

—Ils veulent nous prendre vivants,—dit Balthazar, qui venait de s'élançer auprès de Fernand, pour lui faire un rempart de son corps,—c'est une chance de salut... profitons-en et rechargeons nos rifles.

Cet ordre fut aussitôt exécuté.

Durant ce temps-là, la fumée se dissipait.

—Tirons ! —commanda le Canadien,—mais sans nous presser, à coup sûr.

Il y eut un temps d'arrêt, après lequel cinq nouveaux sillons de feu dans la nuit, qu'illuminaient toujours, aux deux issues du Bocca-Tigris, les torches ardentes, les feux de Bengale et les pièces d'artifice incessamment entretenus par les forbans.

À ces rougeâtres lueurs, on entrevit de nouveau cinq pirates bondir, frappés en pleine poitrine, et se tordre dans les dernières convulsions de la mort.

—Total : dix environs de moins ! —reprit Balthazar.—Tirons, tirons encore... mais de façon à leur prouver que pas une de nos balles ne manque le but.

En un clin d'œil les cinq rifles furent rechargés, et, pour la troisième fois, abattirent chacun un pirate.

Alors Balthazar s'élança, superbe de calme et d'audace, sur la dunette, et cria d'une voix tonnante aux ennemis :

— Place ! place ! ou tous vous y passerez, car mes compagnons me ressemblent, et je suis celui que vous avez surnommé Frappe-au-Cœur !

En guise de réponse à cette héroïque sommation, toute leur aussitôt s'éteignit, et tout à l'entour de la jonque investie, les ténèbres redevinrent profondes.

Puis une nouvelle mitraille eut lieu, mais au ras de l'eau cette fois, et dans l'intention évidente de couler bas l'embarcation.

— Notre coque est solidement chevillée en cuivre, dit froidement le Canadien, nous avons du temps devant nous.

— Mais, questionna Fernand, quelle peut être votre espérance ?

— Les pirates chinois sont des oiseaux de nuit, ils disparaîtront quand viendra le jour. Quelle heure est-il maintenant ?

— Deux heures du matin, répondit Fernand, après avoir consulté la montre à répétition qu'il avait sur lui.

— Le soleil se lèvera dans une heure et demie, dit Saturnin, il ne s'agit que de tenir bon jusque-là... et par la sambleu ! nous en sommes bien capables.

— Oui, répliqua le Canadien, oui... si toutefois ces damnés écumeurs n'imaginent pas contre nous quelques-unes de leurs infernales ruses.

— Bah ! bah ! conclut philosophiquement Saturnin, nous en avons vu bien d'autres à Sébastopol !

— N'importe !... soyons sur nos gardes !

Il était temps. Les pirates, profitant de l'obscurité, s'étaient rapprochés sans bruit.

Fort heureusement, un éclair les dévoila tout à coup, à quelques toises de la jonque, sur laquelle se levaient déjà les grappins d'abordage.

— Feu ! commanda Balthazar, feu du rifle et du revolver... feu !

Les revolvers, dont chacun des assiégés venait de se munir, firent leur œuvre non moins que les rifles, et l'on entendit, avec les gémissements et les cris des blessés, le bruit des jonques s'enfuyant en toute hâte.

Dès le commencement du combat, Balthazar avait fait mouiller une ancre ; Timao reçut l'ordre de lui en adjoindre une seconde.

La jonque, bien amarrée, flottait à peu près immobile, au milieu du courant.

On n'entendait plus aucun bruit.

— Est-ce que les corsaires se seraient éloignés ? murmura Saturnin.

— Non, répondit le Canadien, non... et tenez en voici la preuve.

Une nouvelle bordée venait d'être tirée par les pirates, en amont du fleuve.

Puis du côté de l'aval, commencèrent à pleuvoir également les biscaïens et les balles.

— Baisez la tête, don Fernand ! s'écria Balthazar, mais baissez donc la

tête !... Ce n'est pas seulement un homme qu'ils tueraient en vous, c'est le salut de tout un peuple.

Joignant l'action aux paroles, le Canadien venait de bondir jusqu'après de Fernand ; il l'avait contraint à s'abriter derrière le bastingage ; il l'abritait en outre de son gigantesque torse.

Dans un même but, Timao et son fils étaient venus se grouper auprès de leur compagnon.

—Merci, mes amis, murmura le jeune homme non moins surpris qu'ému par ce triple dévouement à sa personne, oh ! merci, mes amis... Mais songeons plutôt à prouver à ces misérables que nous sommes encore tous vivants et, Dieu merci ! bien vivants !

—C'est juste, approuva le géant ; montrons-leur qu'il ne ferait pas bon s'approcher encore... Tâchons, s'il se peut, de les tenir à distance jusqu'au lever du soleil !

—Lieutenant, questionna Saturnin, combien y a-t-il que vous n'avez consulté votre montre, s'il vous plait ?

—Pas encore un quart d'heure, fut-il répondu.

—Fichtre ! se récria l'ex-caporal, les minutes sont longues ici... Ça me rappelle nos nuits dans la tranchée de Moulakoff.

—Agiissons de même qu'alors, répliqua l'ex-lieutenant, ayons l'oreille ouverte et l'œil au guet !

Ils s'espacèrent alors, agenouillés contre le bastingage, à l'abri duquel ils se tenaient comme à l'affût, le rifle à l'épaule et le doigt sur la détente.

Chaque fois qu'une des embarcations ennemies s'illuminait en lâchant une bordée, ils profitaient de ce furtif instant de lumière pour répondre aussitôt par cinq coups de feu, qui ne manquaient jamais de faire de nouveaux vides dans les rangs des pirates,

En cas d'abordage, les assiégés avaient chacun leurs deux revolvers à portée de la main,

Evidemment, les bandit n'osaient plus approcher.

En revanche une sorte de rage semblait s'emparer de leur mousqueterie, de leur artillerie, qui maintenant tiraient sans relâche.

—Notre jongle coule bas ! s'écria soudainement Timao, notre jongle coule bas... nous sommes perdus !

Et, suivi de son fils, il se précipita vers la cale afin de chercher, afin de boucher la voie d'eau.

Balthazar, Fernand et Saturnin restèrent à leur poste de combat.

La pauvre petite jonque tremblait sous leurs pieds, et, lentement, commençait à s'enfoncer dans le fleuve.

N'importe ! aucun d'eux ne donnait signe de découragement, et tous trois ils tiraient encore.

Bientôt on entendit le bouillonnement de l'eau dans les flancs de la jonque, qui se mit à tournoyer comme un vaisseau qui sombre.

Aucun d'eux n'avait pâli ; tous trois ils tiraient toujours.

—Oh ! mon Dieu ! dit le Canadien en regardant Fernand, oh ! mon

Dieu ! sauvez-le ; si ce n'est pas pour lui-même, pour ceux-là du moins qui n'espèrent plus qu'en lui !

En ce moment, Timao reparut sur le pont tout ruisselant d'eau, tout palpitant d'effroi.

— Aux pompes ! s'écria-t-il, aux pompes, tous ! . . . il n'est que temps.

Sur les jonques chinoises, même les plus petites, il y a généralement deux machines à pomper ; ces machines sont d'une construction très ingénieuse et surtout d'un effet très rapide.

Pichard et Timao se mirent à celle qui se trouvait à l'avant, Fernand et Balthazar à celle de l'arrière.

Quant au mousse Kion-Kion, il était resté dans la cale nageant et plongeant à la recherche des voies d'eau.

Au bout de quelques minutes, il reparut à son tour suffoqué, livide, et répondant à son père, qui se penchait vers lui, par une pantomime désespérée.

— L'eau monte ! expliqua Timao en se retournant vers ses compagnons, l'eau monte encore !

Puis, s'adressant au jeune muet :

— Hardi, Kion-Kion ! lui cria-t-il, replonge, enfant . . . replonge et cherche toujours.

Le mousse s'empessa d'obéir, et de nouveau disparut.

Ses quatre compagnons se remirent aux pompes avec la fiévreuse énergie du désespoir.

Par un hasard qui leur sembla providentiel, les pirates avaient soudainement cessé leur feu.

Mais l'eau ne diminuait pas, bien au contraire.

D'autre part, une odeur nauséabonde, étrange, commençait à se répandre dans l'air.

Bientôt, d'épais tourbillons de fumée, qui semblaient comme vomis par les cavernes béantes de l'entrée des Boccas Tigris, s'amoncèlèrent tout à l'entour de la pauvre jonque déjà menacée de tant de périls.

Cette fumée, que chassait un vent fatal, était tellement noire, tellement compacte, tellement infecte, qu'elle aveuglait, qu'elle aphyxiait, qu'elle paralysait jusqu'au Canadien lui-même.

— Aïtchi ! éternua Saturnin ; est-ce que nous allons être enfumés comme des jambons ?

— Ça m'en a tout l'air, répliqua Fernand ; mais quel peut être le but de ce stratagème ?

— Hé ! parbleu ! s'écria le Canadien avec une impuissante rage, ils veulent nous énerver par quelque infernal poison . . . Cette fumée, c'est la mort !

— Peut-être ! murmura Timao. Peut-être aussi n'est-ce qu'un moyen de se rapprocher de nous sans être vus.

— Mais alors, opina Saturnin, ceux de leurs amis qui barrent l'autre extrémité de la passe vont se trouver, ainsi que nous, aveuglés par ce brouillard . . . Si nous tentions de passer, invisibles, au milieu d'eux ?

—C'est une idée ! fit Balthazar ; c'est une chance de salut, notre dernière chance ; Timao, coupe vivement les deux amarres, et filons... filons de l'avant.

—Vous oubliez, observa le Chinois, que notre jonque est prête à sombrer, qu'elle sombre !

—Hé ! je le vois bien... Mais Dieu permettra peut-être qu'elle puisse nous supporter jusqu'au delà de cette Gueule-de-Tigre, et, alors... alors... Savez-vous nager, messieurs ?

—Oui, répondirent d'une même voix Saturnin et Fernand.

—A l'œuvre donc, Timao ! conclut le Canadien ; nous avons encore pour nous le courant, et si Dieu nous protège pendant dix minutes, s'il nous permet de dépasser ces falaises à pic, nous pourrons gagner à la nage la rive gauche. J'y connais un endroit abordable... Hâtons-nous hâtons-nous !

Déjà l'un des deux câbles était coupé, déjà la jonque allait se remettre en mouvement, lorsqu'une grêle de bombes et de grenades, comme tombant du ciel, éclata tout à coup sur le pont.

Presque en même temps, elle fut violemment abordée par trois ou quatre jonques ennemies.

Jetés à terre par la secousse, Fernand et Saturnin se relevèrent aussitôt, un revolver dans chaque main.

Mais la charge contenue dans ses armes venait d'être mouillée ; les capsules seules éclatèrent.

Vainement ils voulurent courir à leurs rifles ; il était déjà trop tard.

Une vingtaine de forbans venaient de s'élançer sur eux ; ils ne purent résister à ce choc et disparurent, comme étouffés, comme écrasés sous cette avalanche humaine.

Balthazar seule était resté debout ; il avait eu le temps de saisir sa carabine, il s'en était fait une massue.

Quant à Timao, blessé par un éclat de bombe, il était tombé même avant le combat, mais en reconnaissant à la tête des assaillants son plus mortel ennemi, mais en criant à ses compagnons :

—Kiao-Sang !... Nous sommes perdus... Kiao-Sang !

Et il s'était évanoui.

Le Canadien avait entendu ce nom, ce terrible nom ; mais l'intrépide géant était de ceux que rien n'effraie, et seul maintenant contre les pirates, dont le nombre allait toujours croissant, il combattait toujours.

Déjà s'élevait tout à l'entour de lui comme un rempart de cadavres ; déjà les premiers assaillants reculaient, s'enfuyaient, éclopés et terrifiés.

Mais les autres jonques arrivaient, mais de nouveaux ennemis s'élançaient à l'abordage.

Tout à coup, le rifle de Balthazar se brisa dans sa main.

Un cri qui n'avait rien d'humain, le rugissement d'un lion blessé, s'échappa de ses lèvres.

Cent voix ironiques et sauvages lui répondirent, tandis qu'en avant, en arrière, de toutes parts, on se ruait sur lui.

Le géant enfin chancela, tomba, mais en entraînant dans sa chute toute la meute agglomérée sur lui.

A cette vue les pirates triomphants firent retentir de leurs clameurs les échos des Bocca Tigris.

Mais une voix dominant toutes les voix, les éteignit aussitôt.

— Silence ! avait commandé Kiao-Sang.

Les pirates s'écartèrent, hormis ceux qui tenait les prisonniers.

Kiao Sang s'en approcha, une torche à la main.

Ce fut avec une indifférente curiosité qu'il examina tour à tour Timao, Saturnin, voir même Balthazar.

Mais, à la vue de Fernand, le farouche Kiao-Sang ne put retenir un cri de joie.

Evidemment, c'était pour la capture de celui-là qu'on avait combattu, c'était celui-là qu'on cherchait.

— Garottez cet homme ! ordonna-t-il enfin, et qu'on le précipite dans le fleuve . . .

Mais un nouvel arrivant l'interrompit tout à coup.

C'était un homme jeune encore, un homme au noble maintien, à la physionomie loyale, au regard étincelant.

— Halte là, dit-il, halte là, seigneur Kiao-Sang ; moi seul ici j'ai le droit de commander . . . moi seul ici je suis le maître !

VII

WAMPOA

Celui qui venait ainsi de se poser en maître, c'était Wampoà, c'était le fils du chef des pirates, le fils du roi de la mer.

A sa vue Kiao-Sang ne put dissimuler un mouvement de dépit, de colère.

Mais, revenant aussitôt à l'astucieuse diplomatie tartare :

— Béni soit le bon vent qui t'amène ! dit-il. Honneur à toi Wampoà ! Ta présence me réjouit comme un rayon de soleil !

Et, suivant la coutume chinoise, il le salua par trois fois de ses deux poings fermés.

Wampoà lui rendit ce salut, mais avec une certaine hauteur dédaigneuse.

Kiao-Sang reprit :

— Tes regards se sont-ils arrêtés, à l'issue de l'ouest, sur les trois jonques capturées par les Diables-Rouges ?

— Oui, répliqua le jeune chef d'une voix sourde, oui, Wampoà les a vues . . . Wampoà les a longuement regardées.

— A-t-il compté les cadavres de ses frères ? . . . A-t-il entendu dans le lointain le cri matinal des corbeaux qui, depuis déjà huit jours, en font leur pâture ?

— L'oreille de Wampoà n'est pas moins fine que son regard n'est per-

chant. Son esprit est plus perspicace encore : il a tout compris, il a deviné la vengeance des Diables Rouges !

—Et quel est, à cet égard, le sentiment de Wampoà ?

—La vengeance appelle la vengeance ; le sang veut du sang ! répondit énergiquement le jeune chef.

—Bien ! fit avec satisfaction Kiao-Sang ; nous pensons de même . . . et, sachant le fils absent, je suis allé trouver celui dont il tient le jour.

—Je sais cela, j'ai vu mon père.

—Alors, tu ne peux ignorer que je lui ai promis mon concours, et que nous avons fait alliance.

—Oui . . . mon père a mis à ta disposition ces dix jonques, mais pour une première expédition qui t'était personnelle, à toi, Kiao-Sang . . . et je vois avec plaisir que cette expédition a réussi.

—Complètement, grâce à la protection de Boudha.

—Grâce aussi à la vaillance de nos hardis écumeurs, reprit le jeune corsaire avec une légère teinte d'ironie.

—Je me plais à le reconnaître, répliqua le mandarin, mais j'ai la promesse que les prisonniers faits cette nuit m'appartiendraient . . .

—Tous, non pas ; . . . tu n'en as demandé qu'un seul à mon père, et mon père ne t'en a promis qu'un seul.

—Tu crois ? balbutia Kiao-sang interdit.

—J'en suis certain, affirma résolument Wampoà. Or, je compte ici cinq captifs . . . Choisis le tien, les quatre autres sont à moi.

Le mandarin grommela quelques paroles inintelligibles, et désignant du doigt Fernand :

—C'est celui-là que je cherchais, dit-il. c'est celui-là que je veux.

—Soit ! répliqua Wampoà. Les pirates du Tigre tiennent toujours leur serment, et l'accomplissent à la lettre. Emmène donc librement celui que je te livre ; . . . je vais décider du sort de ses compagnons.

Et, saisissant une torche, il s'avança vers le groupe que formaient, à quelques pas de là, les quatre autres captifs étroitement garottés.

Déjà Kiao Sang avait fait mettre à part Fernand ; mais cette proie ne lui suffisait pas.

Il suivit Wampoà dans l'espoir d'irriter les sanguinaires instincts du jeune chef.

La torche éclaira d'abord Timao, et, près de lui, son fils.

—Ce sont des amis des barbares, dit Kiao-Sang en étendant au-dessus d'eux sa main crochue comme la serre d'un vautour ; ce sont des traîtres, des chrétiens.

—J'aime les chrétiens, répondit impassiblement le fils du roi de la mer, ils sont généreux et serviables. Que notre médecin pense le biessé, qu'on desserre les liens de l'enfant ; . . . je les interrogerai demain tous les deux, et, très probablement, je leur rendrai la liberté. Voyons les autres.

Il s'agissait cette fois de Balthazar et de Saturnin ; la torche éclaira soudainement leurs visages.

—Celui-là, dit Kiao-sang en designant le caporal Pichard, celui-là, c'est un de ceux dont tu as juré la mort ; c'est un Européen, c'est un Anglais. . . .

—Tu mens ! se récria vivement Saturnin dont cette dernière qualification venait de frapper désagréablement l'oreille, tu mens, vilain magot ! . . . Je suis Français . . . et bon Français, je m'en flatte,

—Nous n'avons pas à nous venger des Français, déclara Wampoa ; celui-là, peut-être aussi, sera libre demain. Quant au dernier . . .

—Oh ! interrompit Kiao-Lang plein de rage, oh ! celui-là . . . tu dois le connaître ; . . . c'est Frappe-au-Cœur, c'est un Américain, c'est un Diable Rouge !

—Mon ! s'écria noblement Wampoa, non . . . c'est un brave et loyal chasseur . . . il m'a rendu un de ces services qui ne s'oublient pas . . . et pour qu'il serre la main d'un ami, cette main le délivre.

En parlant ainsi, Wampoa avait tiré son couteau malais, et lui-même il coupait les cordes dont Balthazar était garotté

Kiao-sang, au comble de la colère, voulut hasarder quelques dernières observations.

—Silence ! interrompit impérieusement Wampoa, ceci ne regarde que moi, je ne me mêle pas de ton prisonnier. Emporte-le, tue-le ; mais quant aux autres, ils ne relèvent que de ma volonté . . . silence !

Il y avait tant d'autorité, tant de mépris, tant de royale impatience dans la physionomie et dans l'attitude de Wampoa, que l'impitoyable mandarin n'osa plus insister, et frémissant d'impuissante rage, recula vers ses propres satellites.

Ceux-ci entouraient Fernand.

—Qu'on resserre encore davantage ses liens, ordonna Kiao-Sang, et qu'on le transporte à bord de ma jonque . . . Hâtez-vous . . .

Debout, au milieu de ses bourreaux, mais déjà réduit à l'impuissance de leur résister, Fernand jeta à ses amis un dernier adieu.

—Et ne pouvoir rien pour lui ! rien ! gémit Pichard avec l'accent du désespoir. Ah ! mille millions de tonnerre !

—Grâce ! grâce et pitié pour lui ! suppliait éperdument Balthazar, qui de ses deux mains à demi délivrées, étreignait celles de Wampoa.

—Impossible ! répondait le pirate en tranchant les derniers liens, impossible . . . Mon père a promis . . . je dois tenir son serment.

Déjà Kiao-Sang entraînait sa proie.

Tout à coup le Canadien bondit vers Fernand, une torche à la main. Du revers de cette torche, il écarta tout d'abord les satellites éblouis . . . aveuglés par la flamme,

Puis approchant la torche de la poitrine du captif, et de l'autre mettant sa poitrine à nu.

—Défendez-le ! s'écria-t-il, sauvez-le ! C'est celui dont le cœur bat sous les trois nénuphars, c'est l'élu du ciel !

A cette révélation, à cette vue les pirates avaient d'abord jeté une longue clameur d'étonnement, Ils se précipitèrent tous à l'envi vers la

torche flamboyante, Ils avancèrent la tête vers le mystérieux tatouage ; ils se le montrèrent du doigt, et, finalement, s'agenouillèrent en murmurant avec toutes les marques d'un religieux respect :

— Les trois nénuphars !... les trois nénuphars !...

Wampoa seul était resté debout, les bras croisés sur la poitrine et le regard triste.

Quant à Kiao-Sang, que l'élan général avait d'abord refoulé au loin, ainsi que ses satellites, il reparut soudainement au centre du cercle lumineux ; posant la main sur l'épaule de Fernand :

— Le roi de la mer m'a donné cet homme, dit-il, il est à moi.

Cent cris d'indignation s'élevèrent aussitôt ; déjà la large main de Balthazar menaçait Kiao Sang

Mais Wampoa arrêta la main du Canadien ; mais du geste, comme du regard, imposant silence à tous :

— Jamais la parole de mon père n'aura été ni ne sera donnée en vain ! déclara-t-il superbement, jamais !

Il y eut encore quelques murmures ; il y eut une courte résistance de Balthazar.

— Que tous obéissent et se taisent ! reprit le fils du roi de la mer. Moi seul, ici, j'ai le droit de parler et d'agir... moi seul...

Tous à l'instant s'écartèrent, y compris même Balthazar, dont la torche éclairait cette étrange scène.

— Honneur à toi comme à ton père ! reprit Kiao-Sang, honneur à ceux qui n'ont jamais trahi un serment !

Et, déguisant à peine sa hideuse joie, il désigna de nouveau le captif à ses sbires, en leur donnant le signal de la retraite.

— Un instant ! fit Wampoa d'un ton singulier, un instant, Kiao-Sang ; entendons-nous bien, comme de francs et loyaux alliés que nous sommes.

Puis, comme le mandarin étonné gardait le silence, il poursuivit :

— Tu viens de le reconnaître toi-même... et pour rien au monde je ne voudrais qu'il en fût autrement... Les rois de la mer tiennent toujours leurs promesses, mais strictement, ponctuellement, à la lettre. Or, je ne sais pas précisément à quoi s'est engagé mon père, Il a dû te remettre son serment par écrit... Montre-le-moi... j'attends !

Kiao-Sang, non sans un certain déplaisir, tira de sa poitrine une épaisse feuille de papier de riz, qu'il présenta tout ouverte au jeune chef des pirates.

Wampoa, après une attentive lecture, reprit avec un fin sourire :

— Oh ! oh !... les conventions sont parfaitement définies et, sans le soupçonner probablement, tu les transgressais toi-même...

— Comment cela ? voulut se récrier le mandarin, comment ?

Le pirate, à son tour, interrompit le mandarin.

— On ne t'a pas promis que tu amènerais d'ici le captif, et tu n'en as pas le droit. Ecoute plutôt ce qui est écrit là ; écoute ;... ami Kiao-Sang, écoute !

Alors, au milieu du silence général et tout en faisant ressortir la valeur de chacun de mots, Wampoa donna lecture du serment écrit par son père.

Ce serment était ainsi conçu :

“ En échange de l'impunité, de l'appui que me promet le vice-roi de Canton, je m'engage à prêter pour cette nuit, au mandarin Kiao-Sang, dix de mes jonques.”

Wampoa s'arrêta en cet endroit, et promenant autour de lui ses regards :

— Cette première partie de l'engagement a reçu son exécution, n'est-il pas vrai, illustre mandarin Kiao-Sang ?

— Assurément ! . . . Mais ensuite . . .

— Ensuite, il en a été de même, . . . vois plutôt.

Et Wampoa, reprenant sa lecture, :

“ Ces dix jonques remonteront la rivière jusqu'aux Bocca Tigris, Elles y cerneront, elles y captureront une jonque désignée par le susdit Kiao-Sang ! . . . ”

— C'est bien celle ci, n'est-ce pas ?

— Sans doute. Mais . . .

— Attends donc ! attends . . . voici ce qui est encore écrit :

“ Parmi les prisonniers qu'on fera sur cette jonque, le mandarin Kiao-Sang en choisira un qui lui appartiendra sans conteste, et lui sera immédiatement livré . . . ”

— Eh bien ?

— Eh bien je ne te le conteste pas, je te le livre. Mais voici ce que je lis encore . . . et ce dernier paragraphe mérite toute ton attention. Ecoute-le donc bien attentivement mon cher Kiao-Sang !

“ ce prisonnier, pieds et poings liés, — c'est écrit, — sera précipité dans l'endroit le plus profond des Bocca-Tigris. — Précisément nous y sommes. — J'enjoins à tous mes pirates voire même à mon fils s'il réclamaient cet honneur, de seconder le mandarin Kiao-Sang dans toutes les choses qui viennent d'être dites . . . Mais, suivant la coutume, rien de moins, rien de plus ! ”

Ainsi se terminait l'écrit.

Wampoa le replia, le rendit très courtoisement au mandarin, tout en lui disant :

— Tu as bien entendu les derniers mots ; Rien de moins, rien de plus ! Rien de moins n'a été fait ; et lorsque le fleuve se sera refermé sur le captif je ne te redevrai rien de plus.

— C'est justement raisonné, reconnut le mandarin, mais si cependant je préfère . . .

— Non ! conclut nettement Wampoa, non, je tiens aux termes stricts du traité, . . . je réclame même l'honneur d'en remplir moi-même le dernier article. C'est écrit, c'est mon droit . . . Silence ! voici l'endroit le plus impétueux et le plus profond des Bocca Tigris . . . Sois donc satisfait Kiao Sang !

A ces mots, sans que personne eut encore deviné l'intention de Wampoa, sans que personne pût le prévenir, il bondit vers Fernand, l'enleva dans ses bras et courut le précipiter dans le fleuve.

Mais aussitôt, déjà debout sur le bastingage :

—J'ai tenu le serment fait par mon père... rien de plus, rien de moins... Je suis libre maintenant ;... je sauverai l'élu du ciel !

Et plongeant dans le flot qui tourbillonnait encore à la place où Fernand venait de disparaître, il y disparut à son tour.

En même temps que lui, avant peut-être, un second sauveur s'était déjà élancé au secours de Fernand.

Est-il besoin de le nommer ?... C'était Balthazar.

Quant à Saturnin, il se débattait, il rugissait dans ses liens.

Quant à Kiao-Sang, il était maintenant sur sa jonque, entouré de ses sbires, auxquels ils criait :

—Armez vos mousquets, mes fidèles Tigres, ... et feu... feu sur tous ceux qui reparaitront à la surface du fleuve.

Il n'en put dire davantage : Pichard se trouvait enfin délivré ; il venait de bondir vers Kao-Sang, et d'un vigoureux coup de la crosse de son rifle, il l'abattit tout sanglant à ses pieds.

Mais les sbires n'en avaient pas moins entendus l'ordre de leur maître, et tandis que quelques-uns d'entre eux luttèrent contre Saturnin, les autres, adroit guetteurs, tenaient leurs fusils braqués vers le fleuve qui parfois s'agitait convulsivement, aux premiers rayons de l'aurore.

Effectivement le jour commençait à venir.

Les pirates, cependant, tournaient leurs jonques contre celle des sbires et se mettaient à leur poursuite.

Mais ce mouvement même ne pouvait-il pas être fatal au deux intrépides nageurs, luttant contre les eaux écumantes, et surtout au malheureux qu'ils voulaient sauver ?

Une première fois la tête de Wampoa reparut... puis celle de Balthazar.

Ni l'un ni l'autre ils n'avaient encore retrouvé Fernand.

Ils replongèrent tous les deux sous une grêle de balles.

Les pirates, en représailles, tirèrent sur les sbires.

—Mais, en ce moment, tout à coup, vers l'issue antérieure des Bocca Tigris, s'éleva la voix du canon.

Tout le monde, aussitôt, s'arrêta, regarda.

Un paquebot s'avancait à toute vapeur... un paquebot portant les couleurs anglaises.

—Les Diables Rouges ! répétèrent les pirates terrifiés, les Diables Rouges !

A la surface du fleuve, on ne voyait plus rien... rien !

VIII

CONVALESCENCE

Le paquebot qui intervenait ainsi appartenait à sir William Cambridge.

Le digne gentleman se trouvait à bord.

C'était lui qui, tout récemment, s'était réunit aux Américains pour le châtiement des pirates ; c'était par son ordre exprès qu'une vingtaine d'entre eux avaient été pendus aux vergues des trois jonques échouées parmi les récifs, à l'entrée des Boccas Tigris

Sir William Cambridge avait donc, à l'égard des forbans de la rivière des Perles, une implacable et vigoureuse haine... une haine anglaise.

Il les avait devinés de loin, il les recongut dès le premier regard, et bien que ses deux filles se trouvassent au nombre des passagers, il donna tout aussitôt le signal de l'attaque.

Une formidable bordée fit retentir tous les échos d'alentour.

Les pirates n'étaient pas de forces à résister ; ils prirent immédiatement la fuite, et comme une bande d'oiseaux de nuit disparurent.

Une seule jonque resta immobile : la jonque à bord de laquelle il ne restait plus que Timao et son fils.

Timao était blessé, Kion Kion était muet.

Néanmoins ils s'élançèrent tous les deux vers le bastingage.

—Au secours !... cessez le feu... au secours ! criait en anglais Timao.

Quant à l'enfant, il poussait des clameurs inarticulées, mais toutes palpitantes d'angoisses et de prières, en indiquant avec des gestes éperdus la surface agitée du fleuve.

Sir William entendit et regarda.

Aux premières clartés de l'aube, on entrevoyait dans le remous des flots les efforts désespérés de plusieurs nageurs.

—France ! France ! cria l'un d'eux.

—Stop ! commanda sir Cambridge.

En ce moment ses deux filles, que le bruit avait réveillées, arrivaient auprès de lui.

—Grâce !... grâce !... pitié, mon père ! dirent-elles en même temps l'une et l'autre.

—Mary !... Mary ! murmura dans le fleuve une voix mourante.

—Mon non !... Entends-tu ? père, on invoque mon nom ! s'écria la jeune fille étonnée.

—C'est étrange ! fit l'Anglais qui donna l'ordre de descendre les canots.

Au bout de quelques minutes, les canots avaient recueilli quatre hommes, qui, presque aussitôt, furent amenés en présence du commandant,

Deux de ces hommes semblaient blessés, les deux autres étaient parfaitement valides.

C'était Saturnin, soutenant Wampoï ; c'était Balthazar, portant Fernand dans ses robustes bras.

Les deux jeunes filles, dès le premier regard, reconnurent leur compagnon, leur ami de voyage, et se penchèrent vivement vers lui.

—Mury ! miss Mary ! répéta Fernand.

Et il s'évanouit.

Quelqu'un qui se fût trouvé à côté de Diana l'aurait vu sourire et entendu murmurer :

—Je ne m'étais pas trompée... il l'aime !

Puis elle prodigua des soins empressés à Fernand, en véritable sœur de charité.

Durant ce temps-là, Saturnin Pichard expliquait à sir Cambridge tout ce qui venait de se passer ; il le sollicitait à recueillir également Timao et son fils.

Il était temps la petite jonque allait couler bas.

Bientôt six passagers de plus se trouvèrent à bord du paquebot.

Le commandant interrogea au sujet de chacun d'eux, Balthazar Cauchois, qu'il connaissait de longue main. Puis, faisant mettre à part Wampoï :

—Celui-là, c'est un forban, dit-il, c'est un prisonnier.

—Mais voulut observer Saturnin.

—Chut ! interrompit Balthazar à voix basse, il ne faut jamais heurter de front la colère britannique.

Puis s'adressant à sir William :

—Tout ce que je vous demande pour Wampoï, dit-il, ce sont des juges....

—Des juges pour un pirate ! se récriait déjà l'inflexible gentleman.

—Oui, des juges, ajouta froidement le Canadien, et, comme il est blessé, tout d'abord les mêmes soins que pour les deux autres.

Il montrait Fernand et Timao.

—Mon père ! supplièrent d'une même voix les deux jeunes filles, qui, au bruit de cette discussion, avaient pour un instant relevé la tête.

—Soit ! grommela l'Anglais en haussant les épaules, soit... mais il eût bien plutôt mérité, comme ceux que j'ai pris l'autre jour, un collier de chanvre en compagnie de leur cadavres !

Et, sous prétexte de donner l'ordre qu'on se remit en marche, il s'éloigna.

Fernand, porté par Balthazar et par Saturnin, fut descendu dans la cabine de sir William.

Timao demanda à rester sur le pont.

Il en fut de même de Wampoï, qui comme ça à reprendre ses sens et promenait, tout à l'entour de lui, le sauvage regard d'un lion qui se trouve captif à son réveil.

—J'ai soif ! murmura-t-il enfin d'un voix rauque.

Kion-Kion lui passa le vase dans lequel venait de boire son père.

Puis, Saturnin et Balthazar reparurent. Ils avaient laissé Fernand sous la garde des deux jeunes filles ; ils venaient se mettre au service des deux autres blessés.

L'ex-caporal s'agenouilla près du pirate, et le regardant avec une certaine sympathie, il lui tendit les deux mains.

Wampoia n'eut tout d'abord qu'un méprisant sourire, et remua la tête en signe de refus.

Saturnin ne s'en offensa nullement, et, par une pantomime des plus expressives, rappela au jeune forban que c'était lui, Pichard, qui l'avait repêché, sauvé.

Wampoia parut enfin se souvenir, et mit franchement ses deux mains dans celles du Français.

—A la bonne heure ?—fit joyeusement celui-ci.—Je n'oublie pas, moi, ce que tu as voulu faire pour Fernand. . . Tu m'as l'air d'un bon zig chinois. . . et, je t'en réponds. . . foi de Pichard !. . . tu ne seras pas perdu.

Et, sur un tout autre ton :

—Que je suis bête !—ajouta-t-il,—il ne me comprend pas.

—Si fait,—lui répondit à son grand étonnement Wampoia,—si fait, je te comprends. . . merci !

—Ah bah !. . . tu parles français. . .

—Oui.

—En voilà une sévère ! Ah ça ! mais. . . tu es donc un Chinois de chez la mère Moreaux ?

Cette fois, les grands yeux expressifs du pirate répondirent clairement qu'il ne comprenait plus. . . ce qui, du reste, n'étonna nullement Pichard.

Balthazar en ce moment le rejoignit.

Tous deux, ils examinèrent les blessures de Wampoia.

Elles ne semblaient pas inquiétantes, et rappelaient celles de Fernand.

—C'est tout simple,—expliqua le Canadien.—ils ont été tous les deux traînés, heurtés parmi les mêmes récifs. Ça et là, de fortes contusions. . . les chairs tuméfiées. . . quelques déchirures. C'est l'affaire d'une semaine de repos. . . peut-être moins. Quant à celui-là, . . . voilà tout.

—Et Timao ?

—Oh ! quant à mon pauvre Timao, j'ai grand peur que ce ne soit plus grave.

—Mais il n'y a donc pas de chirurgien à bord ?

—Non. . . c'est un paquebot qui ne va que de Hong-Kong à Canton. La distance n'est pas grande, et le voyage, du train où nous marchons, s'achèvera promptement.

Et effet, le navire, secondé d'ailleurs par la marée, remontait à toute vapeur les grandes nappes d'eau azurées du Chon-Kiang, ou rivière des Perles.

Rien de beau, rien de majestueux comme ce long fleuve, accidenté de

grandes roches pittoresques et de gracieuses îles toutes luxuriantes de verdure.

Déjà le soleil, surgissant au lointain derrière des pitons bleuâtres, rayonnait splendidement sur une fertile campagne, éincelante comme une émeraude avec ses cultures de riz, ses forêts de bambou, ses riantes villas, ses fantastiques pagodes.

—Sapristi!—ne pouvait se défendre d'admirer Pichard, en promenant tour à tour ses regards éblouis sur les deux rives,—sapristi, . . . c'est un crâne pays que la Chine!

—Patience!—lui répondit le Canadien,—patience, camarade, . . . vous en verrez bien d'autres.

—Comme chez Nicolet donc . . . de plus fort en plus fort?

—Oui . . . les Chinois appellent leur patrie *la terre des fleurs*, et c'est justice; car c'est la plus merveilleuse contrée, le plus beau pays du monde!

—Ma foi! conclut Saturnin,—ma foi . . . franchement, ça m'en a l'air.

Puis, une heure environ plus tard:

—Que vois-je donc là-bas, devant nous?—s'écria-t-il; comme ça remue! comme ça brille!

—C'est Canton, répondit Balthazar.

Les deux blessés étaient endormis; Saturnin s'accouda sur le bastingage afin de mieux voir.

Un magnifique spectacle commençait à se dérouler à l'horizon.

C'était d'abord une forêt de mâts, une fourmilière d'embarcations de toutes sortes . . . la ville flottante.

Un peu plus loin, mais encore comme en miniature, la grande cité chinoise, avec ses originales maisons toutes peintes, toutes vernies, toutes dorées . . . et d'une si resplendissante façon, que dans l'éloignement, aux vifs rayons du soleil matinal, on eut dit un immense écran de pierreries.

Bientôt on put distinguer les légers profils des maisons et leurs gracieuses toitures à clochettes . . . Bientôt le regard plongea dans les longues rues toutes pleines de mâts pavoisés et de flottantes banderoles.

En même temps, dans les eaux que fendait le navire, se montraient déjà des jonques de guerre aux fantastiques décorations, des bateaux mandarins comparables à des scarabées, des omnibus flottants, des cafés aquatiques, des canots entièrement abrités sous des fleurs.

De chacune de ces embarcations s'élevait un cri particulier, une fanfare bruyante, une hétéroclite musique.

Assurément, Saturnin Pichard était partisan du tapage et du charivari; mais jamais encore il n'avait rien entendu de semblable; aussi se bouchait-il les oreilles,

La ville approchait . . . approchait toujours.

—Ah! quelle fête de se promener là-dedans! se disait l'ex-caporal, impatient de voir de plus près encore la fantastique cité. Ah! je m'en fais d'avance une joie . . . ma parole . . . je crois que je rêve!

Un coup de canon tiré du paquebot le réveilla tout à coup.

—Hein ! fit-il en se retournant vivement, hein... qu'est-ce que c'est que ça ?

—Rassurez-vous, lui répondit Balthazar, c'est une simple gargousse à poudre.

—Et pourquoi donc ce signal ?

—Ne remarquez-vous donc pas que nous stoppons ?

—Après ?

—Ne voyez-vous pas cette péniche qui se détache de la rive... à droite... en face de cette charmante villa !... C'est l'habitation de sir Cambridge.

—Eh bien ?

—Eh bien !... le paquebot va jusqu'au port de Canton, mais, nous autres, nous débarquons ici chez notre hôte,

—Ah ! c'est dommage...

—Bah ! vous irez plus tard en ville. Allons, allons... suivez-moi.

Ils redescendirent dans la cabine, et transportèrent Fernand sur la péniche, qui venait d'accoster.

Quatre matelots rendirent le même service à Timao et à Wampoa.

Déjà sir William Cambridge et ses deux filles étaient à bord de la péniche, qui, laissant le paquebot continuer sa course, ne tarda pas à aborder dans la petite baie de la villa.

Après avoir traversé un vaste et merveilleux jardin, dans lequel s'élevait tout le luxe de la flore asiatique, on atteignit l'habitation, moitié anglaise et moitié chinoise.

.....
C'est là que, huit jours plus tard, nous retrouverons tous nos personnages,

A l'exception toutefois de Balthazar, qui, dès le premier soir, s'était éloigné pour une destination inconnue.

A la vérité, Fernand et Saturnin lui avaient adressé quelques questions à ce sujet ; mais il s'était contenté de leur répondre :

—Je dois avertir de votre retard ceux qui vous attendaient ;... je dois prendre de nouvelles dispositions pour que notre voyage s'effectue sans péril. Restez donc ici ; dès le lendemain de mon retour, nous nous remettrons en chemin.

Relativement à sir William Cambridge, qui n'avait pas été exempt non plus d'une certaine curiosité, le Canadien s'était permis de l'interrompre dès les premiers mots.

—Je ne puis rien vous apprendre, milord, avait-il dit, ce secret n'est pas le mien.

Et, le rifle sur l'épaule, il avait disparu.

Quant à Fernand, non seulement le gentleman s'était fait scrupule de l'interroger, mais encore il avait dit à ses filles :

—Discretion... telle est la loi de la vieille hospitalité anglaise.

Fidèle à ce devoir, Diano et Mary s'étaient bornées à ce rôle plein de réserve que remplissent les sœurs de de charité.

Fernand avait été placé dans un élégant salon, et tout d'abord seul.

Mais il se rappela que Timao et Wampoa avaient été blessés pour lui, il demanda qu'ils eussent place à ses côtés.

Pour le premier, sir William trouva la chose toute naturelle ; pour le second, il fit la grimace.

—Ce n'est pas tout, reprit Fernand, j'ai ouï dire que vous considérez Wampoa comme un prisonnier de guerre, et vouliez le livrer à la justice anglaise ?

—Mais sans doute . . . un pirate !

—Ce pirate n'était pas de ceux qui nous ont attaqués, bien au contraire. Il n'est intervenu dans le combat que pour me sauver ; c'est pour me sauver qu'il s'est précipité dans le fleuve . . .

—Je sais cela.

—Vous comprendrez alors que je ne saurais souffrir qu'il restât en votre pouvoir, et que je le réclame comme un compagnon, comme un ami.

—Y songez-vous ?

—Je vous en supplie . . . je l'exigerais au besoin . . . Laissez-moi l'arbitre de son sort . . .

Cette fois encore, les deux jeunes filles intervinrent auprès de leur père.

—Soit ! consentit-il enfin, allons, soit . . . puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Mais vous réfléchirez, vous changerez d'avis . . .

—Je ne le pense pas, sir Cambridge.

Une heure plus tard, comme il ne restait plus auprès des blessés que Saturnin et Kion-Kion, Wampoa, parvenant à se lever, se traîna, s'agenouilla près du lit de Fernand, et lui baisa la main en signe de reconnaissance.

—Je le disais bien que c'était un digne cœur ! s'écria l'ex-caporal Pichard ; il y en a partout, même en Chine.

Et comme le pirate, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, semblait perdre connaissance, son ami Saturnin s'empressa de le remettre au lit.

La guérison, cependant, marchait avec une merveilleuse rapidité, non seulement pour Wampoa, mais aussi pour Fernand.

Le premier, le meilleur de tous les médecins, n'est-ce pas la jeunesse.

Hélas ! . . . le pauvre Timao n'était plus jeune, et sa blessure, en outre, était grave.

Telle fut néanmoins l'habileté du chirurgien anglais, telle fut surtout l'efficacité de certains pansements chinois auxquels il eut recours, que, vers les derniers jours de la semaine, Timao put se tenir debout, essayer quelques pas dans la chambre.

Quant aux deux autres blessés, ils étaient en pleine convalescence et pouvaient déjà se promener dans le magnifique jardin qui s'étendait en avant de la maison, dans le parc touffu qui leur prodiguait de l'autre côté ses parfums et ses ombrages.

Il y eut alors quelques-unes de ces charmantes journées qui se rencon-

trent dans la vie comme des oasis au milieu du désert, et qui, pour les poétiques âmes, sont comme des souvenirs ou des pressentiments du paradis.

Jamais anges plus purs, jamais plus ravissantes filles ne firent les honneurs d'un plus délicieux séjour. C'était vraiment plaisir de les voir toutes les deux, Mary comme Diana, la brune comme la blonde, encourager, guider, égayer les convalescents. Dès le matin, gracieusement enlacées l'une à l'autre, elles se promenaient sous les bananiers, en cherchant, en imaginant quelques nouvelles distractions pour leurs hôtes. Au premier repas, c'étaient les blanches mains des deux sœurs qui versaient le thé dans les légères tasses japonaises ; puis il y avait conversation ou musique, tantôt dans l'une des élégantes et fraîches salles de la villa, tantôt dans l'un des pittoresques kiosques du parc ou du bord de l'eau. Le soir, la péniche était là, toute enguirlandée de fleurs et de lanternes ; on s'aventurait en rêvant sur la rivière des Perles. Au retour un patriarcal souper, une intime causerie, durant laquelle chacune des deux sœurs se mettait tour à tour au piano. Là comme ailleurs, comme partout, elles avaient un indicible charme.

Aussi l'heureux père les contemplait-il avec orgueil, et ses hôtes avec admiration.

Jamais Fernand ne s'était senti aussi complètement heureux ; il se surprenait parfois à désirer que Balthazar ne revint pas, que cette douce existence pût se prolonger toujours.

Il traitait les deux jeunes filles comme des sœurs, et leur montrait une égale reconnaissance à toutes deux.

Néanmoins, un observateur attentif eût peut-être remarqué certaines préférences en faveur de Mary.

Bien que ce commencement d'amour échappât à l'innocente jeune fille, elle en ressentait une vague émotion, une joie intérieure.

Diana lisait plus clairement dans le cœur de Fernand.

Quant à Wampo, qui toujours restait à l'écart et dans l'ombre, c'était vers la brune Diana qu'il se sentait invinciblement attiré ; c'était elle que sans cesse il regardait avec une muette adoration, comme en une sauvege extase.

Lui aussi, il ne songeait plus à partir.

En revanche, son ami Pichard y pensait pour lui.

Un soir, l'ex-caporal prit le pirate à part, et lui dit :

— Mon cher forban, sir William Cambridge a l'air d'avoir tout à fait oublié son ressentiment et ses sinistres projets contre vous, mais, voyez-vous, il ne faut pas trop se fier aux Anglais,

— Ah ! ah ! fit le pirate en dressant l'oreille.

— Je ne sais rien de positif qui puisse vous alarmer, reprit Saturnin, mais, tenez, . . . pas plus tard que tantôt, . . . vous vous promeniez avec mon lieutenant dans la grande allée des cèdres, . . . et nous deux l'Anglais, nous cheminions à quelques pas derrière vous . . .

— Eh bien ?

—Eh bien ! . . . Il y avait une grosse branche en travers de l'allé, précisément au-dessus de votre tête, . . . et sir William s'est mis à regarder cette branche, puis vous d'une drôle de façon . . . Il rêve encore pendu . . . Croyez-moi, mon cher, ne restez pas trop longtemps à partie de ce Diable Rouge ! . . .

Wampoa se contenta de sourire d'un air dédaigneux, puis répliqua.

—L'élu du ciel a promis de me protéger, je ne crains rien.

—Fernand, voulez-vous dire ? Je pense que vous pouvez compter sur Fernand . . . mais ça lui causerait peut-être du désagrément . . . Pourquoi ne pas fuir de vous-même, et tout de suite ?

À ces mots, Saturnin bondit jusqu'au mur de clôture, que depuis quelques temps déjà longeaient les deux promeneurs, et démasquant une brèche masquée par un pan de lierre, il indiqua de l'autre main la campagne, éclairée par la lune.

Le fils du roi de la mer n'avait pas bougé.

—Ça ne vous tente donc pas ? reprit Pichard

—Quoi ? demanda Wampoa, qui feignait de ne pas comprendre.

—Eh ! . . . parbleu ! . . . la clef des champs . . . la liberté !

—Non !

—Alors, c'est qu'il y a quelque chose ici qui vous retient ?

—Quelle chose pourrait retenir Wampoa ?

—Deux beaux yeux noirs.

Le jeune pirate eut un cri de lion blessé.

—J'avais bien deviné ? . . . s'écria triomphalement Pichard.

—Vous vous trompiez, reprit vivement Wampoa, je pars !

—Il venait de s'élançer vers la muraille, il emjambait déjà la brèche.

En ce moment, Fernand apparut tout à coup.

—Wampoa, dit-il sévèrement, doutes-tu donc de la parole de sir William Cambridge . . . et de la mienne ?

—Nullement, répliqua le fils du roi de la mer, mais celui-ci m'avait conseillé la fuite . . . et, d'ailleurs, j'ai hâte de rejoindre mes compagnons.

—Soit ! mais il faut que ce soit ouvertement et franchement . . . Suis-moi.

Le pirate obéit et marcha derrière Fernand.

Derrière Wampoa, Saturnin . . . l'oreille un peu basse.

On atteignit bientôt la maison.

Le salon était brillamment éclairé ; tout le monde s'y trouvait réuni.

Un peu en dehors, sur le balcon, Timao . . . couché sur une chaise longue, avec son fils à ses pieds.

Non loin de là, sir William à moitié, assis sur la balustrade, était en train de fumer avec délices un manille.

Au centre de la vaste salle, sur une table richement servie, Mamoum, la fidèle négresse achevait de tout disposer pour le thé.

Non loin de là, vers le piano, en pleine lumière, Diana et Mary formaient un groupe dont ce serait passionné quelque grand peintre.

Tout à coup, Fernand parut sur le seuil.

Chacun se retourna vers lui.

—Sir William Cambridge, dit-il en montrant Wampo, voici votre prisonnier que je viens de surprendre en flagrant délit d'évasion.

—Mon prisonnier, répliqua le gentleman, il ne l'est pas. N'ai-je pas promis de vous laisser l'arbitre de son sort.

—Merci de vous souvenir de cette promesse, sir Cambridge.

Puis, se retournant vers Wampo :

—Tu l'entends ? reprit-il. C'était à tort que tu doutais de la générosité de la loyauté anglaise... Ta fuite nous eut fait affront... tu peux partir maintenant, tu es libre !

—Ah ! fit le pirate, avec la franchise du premier étonnement, ah ! je n'aurais jamais cru cela d'un Diable Rouge !

—Mécréant !... se récria sir William. Ah ça ! tu crains donc bien les Anglais ?

—Non, répliqua fièrement Wampo, non... mais je ne les aime pas.

—Pourquoi ?

—Ils ont fait tant de mal à mon pays, à la Chine !

—Calomnie ! ingratitude ! Nous vous apportons la civilisation.

—Vous nous apportez l'opium... c'est-à-dire l'abrutissement, la mort !

L'Anglais, cette fois, évita de répondre.

Mais l'aînée de ses filles, prenant la parole.

—Wampo, dit-elle, toi qui parles si bien notre langue, toi qui sans doute as souvent causé avec nos missionnaires, crois-tu donc qu'il n'existe pas de nobles sentiments, des sentiments désintéressés, dans les âmes chrétiennes ?

—Si fait ! se récria-t-il avec une sorte d'exaltation respectueuse, oh ! si fait... Vous êtes bonne, vous... bonne autant que belle ! mais les véritables chrétiens, voyez-vous, ... ceux en qui j'ai foi, ceux que j'aime, ce sont les Fan-Kouai, les Français !

—Bravo ! applaudit soudainement Saturnin, ah ! bravissimo, ami pirate... et donnons-nous la main !

—Allons ! interrompit en ce moment sir Cambridge, dont l'orgueil national commençait à s'impatientser, allons, c'est assez, profite de la liberté qui t'est rendue... Va-t-en !

—Bien que ta dernière parole soit amère, reprit dignement Wampo, je me souviendrai que ta conduite envers moi fut équitable, et, si jamais l'occasion s'en présente, je te prouverai que le fils du roi de la mer n'est point un ingrat ! Adieu.

Puis, s'adressant à Fernand :

—Wampo reviendra pour parler à Frappe-au-Cœur sitôt que Frappe-au-Cœur sera de retour, dit-il ; que le Dieu du ciel protège son élu !

Et il s'éloigna, mais non sans jeter un dernier regard vers la belle Diana, mais non sans murmurer avec une passion contenue :

—Oh ! oui... je reviendrai... je reviendrai !

PREMIÈRES IMPRESSIONS CHINOISES DE SATURNIN PICHARD

Durant toute cette semaine de convalescence, quel avait été le rôle de notre ami Saturnin Pichard.

Cette nature impatiente, alerte et curieuse, n'avait pu s'accommoder longtemps du calme profond, de l'aristocratique tranquillité qui régnait à la villa de sir William Cambridge.

D'ailleurs, Fernand étant hors de danger, Saturnin redevenait libre.

Dès le troisième jour donc, il avait dit à son hôte :

— Sir William, j'ai vu de loin Canton, je désire l'examiner de près ; . . . j'en grille !

— Rien de plus facile, avait répondu l'Anglais, mais prenez un costume de matelot ; je vais vous donner un de mes matelots pour guide.

Dès le soir même, la première promenade avait eu lieu.

L'ex-caporal en était revenu ravi, enthousiasmé, émerveillé.

— Quelle ville ! avait-il dit, quelle cohue ! quel tohu-bohu ! Ici des Figaros ambulants qui rasent la tête, nattent la queue, nettoient les oreilles en plein trottoir ; . . . là des gamins chinois qui jouent au volant avec les pieds, ou croquent à belles dents des maringouins attrapés au vol . . . Partout des charlatans, des saltimbanques, des jongleurs, des escamoteurs, des éventaires empanachés, des palanquins et des parasoles à sonnettes ; . . . bref, une innombrable foule allant et venant, vendant, achetant trafiquant, criant, glapissant avec toutes sortes de gestes et de grimaces diaboliques ! . . . Et la rue Maï-na, donc ! quelles jolies maisonnettes avec des colonnades, des clochetons, des balecons, des ponts suspendus, des arcs-de-triomphe ! quels magasins ! tout est doré, tout est colorié, tout est d'un vernis éclatant. Puis, quant vient le soir, que de lanternes ! que de fusées ! que de pétards ! un vrai mardi-gras chinois ! Et l'on prétend que c'est tous les jours ainsi ! . . . ma foi, vive Canton ! vive la Chine !

— Effectivement, répliqua sir Cambridge, autant les Chinois s'appliquent au travail durant tout le jour, autant, chaque soir, ils se livrent avec ardeur au plaisir. Mais cette éblouissante médaille à son revers, et derrière tout ce clinquant, derrière cette folle ivresse, il y a croyez-le bien, un incroyable énervement, de hideux mystères.

— Les mystères de Canton ! se récria Saturnin, oh ! c'est précisément cela que je voudrais connaître. Mais avec ce costume européen, ce n'est pas possible ; on nous regarde, on nous observe, et la plupart des portes restent fermées

— Qu'à cela ne tienne ; . . . voulez-vous vous travestir en Chinois ?

— En Chinois

— Ce qui, du reste, vous serait un précieux apprentissage, pour l'excursion que vous allez entreprendre dans l'intérieur du pays. Je puis mettre

à votre disposition tout un magasin de costumes, parmi lesquel's vous n'aurez qu'à choisir

— Accepté ! conclut joyeusement Pichard.

Il choisit un équipement de guide ou de batteur d'estrade, à peu près semblable à celui que portait habituellement Balthazar ; il se coiffa même d'une sorte de calotte jaune, au centre de laquelle pendait une queue postiche, et, dès la première heure, s'identifia si parfaitement à son nouveau personnage que, tout d'abord, aucun de ses amis ne le reconnut.

Sir Cambridge lui donna, cette fois, pour cicérone, un domestique tartare, entré tout récemment à son service, et qui s'appelait Pan-Tchu.

Ce Pan-Tchu, assez mauvais drôle d'ailleurs, était une sorte de Mascarrille chinois, qui semblait devoir merveilleusement réaliser l'idéal de Saturnin.

Malheureusement, notre cadre ne nous permet pas de décrire encore toutes les curiosités que Pan-Tchu lui fit voir, tous les mystères qu'il lui révéla.

Disons seulement que Pichard, fut enchanté de ses diverses excursions, mais que, néanmoins, il conçut, à l'égard de son guide, une sorte d'antipathie instinctive.

— Défiez-vous de ce gaillard-là, dit-il à sir William, je n'en augure rien de franc, rien de bon.

— Je l'ai recueilli mourant de froid et de faim, répliqua le gentleman ; je l'ai sauvé de la plus affreuse misère.

— Possible . . . Mais que voulez-vous ? . . . Ou mon flair me trompe fort ou ce Pan-Tchu vous jouera quelque mauvais tour ; il est de la famille de Judas.

— Je le surveillerai de près, conclut sir Cambridge, mais du ton de quelqu'un dont la confiance n'est que faiblement ébranlée.

Saturnin n'en continua pas moins ses promenades avec Pan-Tchu.

Deux jours plus tard, c'était vers la fin de la semaine, la société toute entière se trouvait réunie sous le gracieux péristyle d'un kiosque qui s'élevait, du milieu d'un massif de rhododendrons et de jasmins, sur la rive du fleuve.

Un canot aborda dans la petite baie.

Deux hommes portant le costume indigène sortirent de ce canot.

L'un était Pan-Tchu ; il prit le chemin de la maison.

L'autre se dirigea vers le kiosque ; c'était Saturnin.

— Eh bien ! mon cher Chinois, lui demanda Fernand, qu'as-tu vu de curieux, ce matin ?

— J'ai vu, répondit Pichard, j'ai vu le général tartare et son armée . . . Marlborough s'en allant en guerre !

— Conte-nous cola, Saturnin !

— Ça débute d'abord par un lointain tintamarre . . . Aussitôt la foule se rangea sur les deux trottoirs, immobile, silencieuse, et dans l'attitude du plus profond respect.

— Ensuite ?

— Ensuite apparut la tête du cortège, à savoir : une escouade de croquemitaines uniformément vêtus d'un cotillon rose, d'une camisole verte-pomme à grandes manches, dentelées comme celles de nos pierrots romantiques, et d'un pyramidal chapeau jaune, flanqué de deux gigantesques plumes en guise de cornes.

— À ce gracieux portrait, eut devoir expliquer sir William, je reconnais les *boschées*, ou policeman chinois.

— Va pour *boschées*, reprit gaiement Saturnin ; mais les *boschées* sont de vilains magots. Ajoutez à cela qu'ils portent sur l'épau gauche un long bambou aplati et fendu, à la main droite une espèce de knout.

— Ce knout, interrompit encore sir William, ce knout est le seul instrument avec lequel il soit permis de châtier les Tartares. Quant au bambou, ou Pan-Tzée, il sert à appliquer la bastonnade à tout délinquant d'origine chinoise. Le *boschée* frappe donc des deux mains ; il n'a que l'embarras du choix... surtout du Pan-Tzée, et surtout à l'encontre des Chinois, il n'y va pas de main morte.

— Je l'ai vu tout à l'heure, reprit Pichard : ils ont rudement rossé quelques pauvres gamins qui se permettaient de tirer la langue au cortège... Puis, satisfait de cette correction paternelle, ils passèrent. Vint alors la musique, composée de trompes de tamtams, de gongs, de tambourins, de cymbales, de crécelles et de mirlitons, sans compter une assourdissante kyrielle d'instruments tous plus hétérogènes, tous plus bis-cornue les uns que les autres... Le tout précédé par un ébouriffant tambour-major, digne en tout point de tout le reste !

— Et derrière ces *innsiciens* ?...

— Derrière ces charivaristes, il y avait six officiers porteurs de hautes pelles verdâtres sur lesquelles brillaient des inscriptions en lettres d'or. Quant à vous les traduire, dispensez-m'en, s'il vous plaît... je ne sais pas le chinois.

— C'était probablement des devises en l'honneur du vice-roi, intervint sir Cambridge, ou bien de farouches injonctions dans le genre de celles-ci : "Rangez vous et faites passages sous peine de mort... Voici venir l'invincible général qui représente ici l'empereur !"

— C'était ça, reprit Saturnin. ce devait être ça. De plus, pour corroborer encore la consigne tartare, les porteurs des pelles vertes étaient escortés d'une bande de formidables satellites armés de marteaux, de massues, de fouets, de chaînes, de verges, de martinetes et autres excentricités choisies à dessein d'entretenir le respect et la terreur. Aussi la foule pétrifiée tremblait-elle de tous ses membres. Parurent alors plusieurs escadrons de cavalerie, au sujet desquels je n'ai rien de mal à dire, bien au contraire. De vrais hommes et de vrais chevaux. Je dois rendre également justice au général tartare.

— Kouan-Tzing...

— Kouan-Tzing, soit... Ça m'a l'air d'un rude homme de guerre, et son état-major n'est pas à dédaigner non plus. Mais la foule de manda-

rins, de bonzes, de lamas, d'astrologues, de cuisiniers, etc., qui venaient ensuite... sans compter certains palanquins, hermétiquement clos, qui devaient renfermer les dames de ces messieurs;... mais les fantassins, mais l'armée... Quels hommes, quels soldats!... Il y en avait des bleu clair, des rose tendre, des vert-choux, des coquelicot et des jaune-serin; voir même des bigarrés, des zébrés et des panachés... avec toutes sortes de broderies, des colifichets, de sonnettes et de grelots, de dragons et de chimères, de casques en forme de citrouille et de guidons attachés dans le dos, de hallebardes et de fusils à mèches, d'arcs et de carquois, de lanternes et d'ombrelles... En voilà des guerriers! Je ne crois pas qu'ils fassent jamais grand mal aux ennemis qu'ils vont combattre.

— Ils vont combattre les insurgés chinois, les partisans du prétendant Tien-Té, le dernier des Mings.

— Qu'est-ce que le dernier des Mings, s'il vous plaît? Qu'est-ce que c'est que le prétendant Tien-Té? Quelle est cette rébellion.

— Je regrette de ne plus pouvoir vous répondre moi-même, dit sir William; voici l'heure où mes affaires m'appellent à la factorerie... mais interrogez ma fille Diana, personne mieux qu'elle ne connaît l'histoire de ce pays... et surtout les causes de la révolution qui semble devoir s'y accomplir. A ce soir, messieurs, à ce soir!

Et le digne gentleman regagna sa maison.

Fernand et Saturnin se retournèrent vers Diana, la questionnant du regard.

— Allons, lui dit Mary, allons... parle, chère savante.

— Je ne suis point savante, répliqua simplement Diana, mais j'habite ce beau pays depuis mon enfance; je me suis prise à l'aimer, sinon pour ce qu'il est présentement, du moins pour ce que j'espère qu'il sera un jour... et tout naturellement j'ai voulu connaître son passé. Voilà ce que je puis vous apprendre.

— Nous vous écoutons, miss Diana.

— Continue, ma sœur.

— La Chine n'est point un empire aussi énervé, aussi grotesque qu'on le suppose généralement. Ce peuple primitif, ce grand peuple à connaître des jours plus heureux, des siècles de gloire. Toutes les inventions, tous les progrès dont nous nous glorifions en Europe, les Chinois les avaient réalisés bien longtemps avant nous. Nous étions encore des barbares, qu'ils étaient des hommes civilisés... trop civilisés peut-être. C'est la perfection même de leurs mœurs, c'est leur amour pour la science, pour le luxe, pour la courtoisie, pour les lettres et les arts, qui les ont fait décroître de leur antique supériorité, de leur légitime splendeur. Et puis, ils ignoraient le vrai Dieu, le nôtre.

En parlant ainsi, la croyante et belle Diana venait de lever ses grands yeux noirs vers le ciel et semblait mentalement prier pour qu'un jour cette Chine fût chrétienne.

— Achevez! demandèrent d'une même voix Saturnin et Fernand.

— Mais achève donc! ajouta Mary.

—A deux reprises, reprit, Diana, la terre des fleurs fut envahie par nos populations étrangères; la première fois par des Mongols, que ne tarda pas à chasser du pouvoir un grand élan national; en second lieu, il y a deux siècles, par les Tartares-Mandchoux, dont la dynastie occupe encore aujourd'hui le trône... et c'est vraiment extraordinaire, si l'on réfléchit dans quelle minime proportion sont les vainqueurs relativement aux vaincus, si l'on se rend compte surtout de l'indestructible haine que les vrais Chinois nourrissent au fond du cœur contre leurs derniers conquérants. Cette haine est légitimée par l'intelligence, par les instincts vicieux et cruels, par la tyrannie des tyrannie des Tartares-Montchoux. Les Chinois leur sont de beaucoup supérieurs, et, délivrés d'eux, ils se régénèreront peut-être. La révolution actuelle n'a pas d'autre but. Depuis déjà longtemps, les sociétés secrètes y travaillent dans l'ombre...

—Comment! se récria Saturnin, il y a en Chine des sociétés secrètes?

—Il y en a qui sont toutes-puissantes et terribles, notamment celles des *Brûleurs d'encens*, celle surtout des *Trois nénuphars*.

A ces derniers mots, Saturnin regarda tout à coup Fernand, qui, par un mouvement involontaire, venait de porter la main à sa poitrine.

Diana poursuivit :

—A la mort de l'avant-dernier empereur, à l'avènement de son fils Hien-Foung, à peine âgé de dix-neuf ans, la révolte enfin éclata dans le Mouang-Si. C'était une province montagneuse et sauvage; c'est l'Helvétie, ou mieux encore l'Ecosse asiatique. Une race intrépide et libre l'habite, une robuste population d'agriculteurs et de guerriers. Jamais, depuis deux siècles les Mandchoux n'ont pu complètement les soumettre. Ils conservent obstinément l'ancien costume national; ils gardent l'entière chevelure, ainsi qu'au temps regretté de la dynastie des Mings; ils s'appellent fièrement les Miao-Tzé, c'est-à-dire les hommes-loups, ou plutôt les hommes-lions.

—Sont ils dignes de ce titre? demanda Saturnin.

—Leurs victoires l'ont prouvé, répondit Diana; c'est vainement que la cour de Pékin voulut tout d'abord les considérer comme des bandits, c'est vainement qu'elle leur opposa plus tard ses plus redoutables soldats, ses *tigres*;... les tigres furent dévorés par les lions, les fronts rasés et les longues queues furent anéantis par les longues chevelures,

—Pardou! questionna Fernand, qui paraissait écouter ce récit avec un croissant intérêt, pardon, miss Diana... mais la coiffure actuelle, celle que porte en ce moment mon ami Saturnin, n'est donc qu'une mode tartare, imposée aux Chinois vaincus?

—Précisément.

—Me permettez-vous une seconde question?

—Dites.

—Vous avez tout à l'heure prononcé ces mots: la dynastie des Mings. Les Mings régnaient donc à l'époque de la conquête?... Les Mings sont donc les Stuarts de la Chine?

—Oui.

—Et cette famille royale est-elle éteinte ?

—Elle ne l'était pas au moment de l'insurrection, . . . car les Miao-Tzé prétendaient agir au nom du dernier des Mings, miraculeusement retrouvé par eux, et qu'ils appelaient de ce beau nom ; *T'ien-Té* (Vertu-Céleste).

—Quel est ce prétendant ? . . . son caractère ? . . . son âge ?

—C'était un fier et beau jeune homme, s'il faut en juger du moins par son portrait, qui fût répandu à profusion dans tout l'empire. Quant à sa personne, elle est restée, dit-on, à l'état de mystère ; quant à ses actes n'en avez-vous donc pas entendu parler en Europe ?

—Si fait, . . . vainement. J'ai ouï dire que ces intrépides motagnards, les Miao-Tzé, étaient restés vainqueurs dans de nombreux combats, qu'ils avaient reconquis des provinces et des villes, en dernier lieu, Nankin l'ancienne capitale. Mais il y a déjà quelques années de cela. . . . Que s'est-il passé depuis ?

Ces questions, Fernand les adressait avec une étonnée anxiété.

Dianna quelque peu étonnée, répondit :

—Depuis, la prise de Nankin, que les rebelles possèdent cependant encore, leurs succès semblent s'être soudainement arrêtés. Une partie de leurs bandes a même été vaincue dans plusieurs rencontres, et finalement refoulée vers les montagnes du Kouan-Si. L'armée tartare qui vient de sortir de Canton, doit se diriger vers leur dernier refuge, dans le but de les y écraser à jamais. En sera-t-il ainsi ? C'est le secret de l'avenir. Mais l'Europe regrettera plus tard la défaite des *hommes-lions*, car l'idée évangélique marchant avec eux, la restauration des Mings eût été peut-être l'avènement du christianisme en Chine.

—Et le prétendant ? . . . Mais *T'ien-Té* ?

—On n'en parle plus depuis longtemps déjà. . . . On ne voit plus, comme autrefois, ses proclamations se distribuer aux portes de Canton, et pleuvoir, comme miraculeusement, sur les deux rives de la rivière des Perles. . . .

—Permettez ! se récria soudainement Saturnin, permettez, miss Diana. . . tout à l'heure, dans la ville et dans ses alentours, presque à chaque coin de rue, presque à chaque pas, on m'a prodigué toutes sortes de petits papiers noirs, sur lesquels des hiéroglyphes couleur de sang. J'en ai mes poches pleines. Voyez, . . . voyez plutôt. . . . Ne serait-ce pas quelque nouvel appel aux armes en faveur du dernier des Mings ? . . .

Diana prit les divers écrits que lui tendait Saturnin, et tandis que Mary se penchait gracieusement sur-dessus son épaule, elle lut à haute voix ce qui suit :

“ Aux armes, tous ! . . . Guerre à l'étranger ! . . . Guerre aux tyrans . . . Guerre aux Tartares-Mantchoux !

“ Par une ruse infernale, ils étaient parvenus à s'emparer du Fils du Ciel et, depuis quelque temps, ils le retenaient captif.

“ Ils avaient même voulu le mettre à mort. . . . Dieu n'a pas permis qu'il mourût

— "Nous avons délivré, nous avons reconquis, nous possédons de nouveau dans nos rangs le miraculeux rejeton de nos rois, le dernier des Mings, *Tien-Té*."

— "Un dernier effort... Armez-vous!... armez-vous!..."

— "Que ceux qui n'ont ni arcs ni mousquets se fassent des instruments de mort avec leurs outils de travail, s'ils sont artisans;... s'ils sont laboureurs, qu'ils prennent leurs fléaux, leurs fourches, leurs faux ou le soc de leurs charrues!..."

— "Tout est bon pour chasser les oppresseurs, pour reconquérir la liberté!"

— "Il faut que les Tartares-Montchoux disparaissent de la terre des fleurs!... Il faut que la Chine revienne aux vrais Chinois!"

— "Que le vieillard rajennisse! que l'enfant grandisse à la taille des hommes!... que tous ceux qui ont un cœur national se transforment en guerriers!"

— "Que la mère dise à son fils, que la femme dise à son mari, que la fiancée dise à son fiancé: "Pars soldat, et reviens libre!..."

— "Ceux qui resteront au logis sont des lâches, et demain la Chine régénérée les méprisera."

— "Que tous les braves viennent donc à nous!"

— "Hourrah! hourrah! pour la grande lutte de l'indépendance! Patrie!... patrie!... Vive, vive l'empereur *Tien-Té*! Guerre aux oppresseurs!... Guerre!... guerre!... aux Tartares!..."

Telle fut la traduction donnée par Diana.

— "Tudieu! s'écria Saturnin, on dirait un manifeste de Kossuth ou de Garibaldi!"

— "C'est beau! c'est grand! c'est vaillant! dit Eernand."

Et son regard brillait d'un éclat étrange.

Les deux jeunes filles étonnées, le contemplaient l'une et l'autre avec une sérieuse admiration.

Puis Diana:

— "Le départ de l'armée tartare... plique maintenant, reprit-elle; une nouvelle levée de bouclier... est imminente dans la province de Kouang-Tong, dans celle de... ang Si. Peut-être ici-même la révolte va-t-elle éclater? Cette... antion le présage."

— "Monsieur Eernand! s'écria tout à coup Mary, monsieur Eernand, nous n'avons pas voulu vous interroger sur vos projets; mais ne nous aviez-vous pas dit, durant le voyage que vous vouliez entreprendre une excursion dans l'intérieur de la Chine?... Oh! ne partez pas, ne partez pas... Soyez prudent;... prenez garde!"

— "Qu'ai-je à craindre? demanda fièrement le jeune homme."

— "N'avez-vous donc pas entendu Diana? Ne comprenez-vous donc pas qu'il vous faudrait traverser des provinces en proie à toutes les horreurs de la guerre... et quelle guerre!... une guerre civile, une guerre impitoyable, une guerre de sauvages!"

— "Effectivement, ajouta sa sœur, les rebelles ont des accointances dans

chaque bourg, dans chaque hameau, dans chaque chaumière. Ils enveloppent dans une sorte de mystérieux réseau tous les environs de Canton, toute la contrée qu'il vous faudra traverser d'abord. Dès les premiers pas, vous tomberiez infailliblement dans leurs mains. Ce ne serait rien encore que cela ! les *hommes-lions* sont généreux ; ils se posent en amis des nations européennes ; . . . ils ont même dit-on, pour inspirateurs quelques missionnaires chrétiens. Mais les troupes impériales, mais les Tigres ! . . . Oh ! ceux-là sont bien nommés ! . . . ils nourrissent contre nous une haine féroce, un implacable fanatisme. Ils nous appellent insolamment les barbares, ils rêvent l'extermination de la race blanche, et c'est tout au plus, si la crainte de nos canons parvient à contenir la soif de sang qui les dévore. Depuis quelque temps déjà, dans la banlieue de Canton, dans les rues mêmes de la ville, ils ont fait tomber dans leurs embûches, ils ont assassiné des Français, surtout des Anglais et des Américains, . . . des Diables Rouges ! Que serait-ce donc si vous étiez rencontrés, capturés par eux dans l'intérieur du pays, en dehors de toute protection européenne et complètement à leur merci ? Oh ! Fernand, Fernand, . . . permettez-moi de vous répéter ce que vient de vous dire ma sœur, . . . permettez-moi de vous rappeler l'exemple de ce pauvre Timao, qu'ils ont si cruellement martyrisé ! Ce sont des monstres ! ce sont des cannibales ! . . . N'affrontez pas une mort certaine . . . et peut être d'horribles supplices . . . Attendez au moins que l'armée du terrible Kouang-Tzing se soit éloignée . . . Restez quelques temps encore avec nous . . . Attendez, . . . attendez !

A ces dernières paroles de Diana, Mary venait de faire écho, d'une voix suppliante, les yeux en pleurs et les mains jointes.

Durant quelques secondes, Fernand contempla les deux charmantes sœurs

Puis, avec un accent attendri, mais résolu :

— Le ciel m'est témoin, dit-il, que mon bonheur serait de ne point vous quitter, . . . miss Diana, miss Mary . . . Mais j'ai une mission d'honneur à remplir, on me l'a affirmé, je le sens . . . Mais j'ai promis à Balthazar Cauchois de repartir à sa suite aussitôt qu'il sera de retour . . . Lorsqu'il me dira : " Partons ! " je partirai.

— Bien répondu ! s'écria soudainement, à quelques pas de là la mâle voix du Canadien, je n'attendais pas moins de vous, seigneur Fernand ; . . . nous partirons cette nuit.

En même temps, Balthazar, s'étant avancé, saluait respectueusement les deux jeunes filles.

Il alla serrer la main de Fernand, puis celle de Saturnin.

— Pauvre jeune homme ! murmurait tristement Mary.

— Courage, ma sœur ! répondit Diana, nous prions pour lui !

Quelques minutes plus tard, au moment où l'on s'appretait à regagner la maison, Fernand lui dit mystérieusement à l'oreille :

— Miss Diana, . . . je vous en supplie . . . revenez ce soir au kiosque des Jasmins. Avant l'heure du départ, il faut que je vous parle, . . . mais à vous seule . . . Il le faut !

ADIEUX

C'était le soir. Déjà la nuit se faisait dans la partie boisée du parc. Un épais taillis, presque entièrement composé d'arbres aquatiques s'avancait jusque sur les derrières de la maison.

Tout à coup d'un massif à larges feuilles, s'éleva l'aigre cri du chatuant.

Presque aussitôt l'une des fenêtres du rez-de-chaussée s'entrouvrit pour donner passage à un homme, un Chinois qui regarda précautionneusement de toutes parts, puis sauta sans bruit sur le sol herbu.

Cet indigène, c'était Pan-Tchu.

Il s'engagea dans le taillis.

A peine avait-il fait quelques pas, qu'une main s'appuya sur son épaule.

Il se retournait, ouvrant déjà la bouche pour jeter un cri d'effroi :

— Chut ! fit l'autre ; n'avais-tu donc pas entendu mon appel, et ne me reconnais-tu pas, imbécile ?

— Le seigneur Kiao-Sang.

— Bhut donc ! . . . Oui, j'ai voulu venir moi-même ; . . . mais écartons-nous un peu plus de la maison.

Pan-Tchu conduisit son maître dans une espèce de ravin masqué par des broussailles touffues, et dans laquelle il faisait déjà sombre nuit.

Là, pareils à deux carnassiers dans leur bouge, ils complotèrent à voix basse.

Puis Kiao-Sang, remettant à son complice un flacon qu'il venait de sortir de sa poche :

— Tu m'as bien compris, dit-il, ne manque pas d'obéir fidèlement. . . .
A cette nuit !

— A cette nuit ! répliqua Pan-Tchu, qui regagna la maison.

Personne ne s'était aperçu de son absence.

Quant à Kiao-Sang, qui était déguisé en pêcheur, il reprit le chemin de la rivière.

Tantôt les épaisses feuillées du parc lui permettaient une marche sûre et facile ; tantôt, dans les espaces découverts, il était contraint de ramper ainsi qu'un serpent, parmi les hautes herbes et les fleurs.

Ce fut ainsi qu'il parvint au kiosque des jasmins.

Il allait franchir en ligne droite le buisson de fleurs, lorsque tout à coup, au moment même où il se relevait déjà dans la petite clairière qui s'étendait en avant du pavillon, Kiao-Sang s'arrêta, la bouche béante.

Il venait d'apercevoir Diana.

Diana attendait Fernand.

Assise, ou plutôt à demi couchée sur une de ces longues chaises de bambou si propices à la rêverie, elle se disait ;

— Oh ! je sais bien pourquoi il veut me parler ! . . . je le connais cet aveu qu'il souhaite me faire avant de partir ! . . . J'ai deviné ce qui s'est passé en lui et je lui suis dévouée.

Kiao-Sang, assuré que la belle Européenne n'avait pu ni le voir ni l'entendre, et se reployant sur lui-même, reprit ses allures de reptile en tournant les buissons.

Une branche morte, foulée par son genou, se cassa avec un bruit sec.

Mais, non ; son oreille comme son regard restait insensibles à toutes les choses de la terre elle continuait de rêver à Fernand et à sa sœur.

Un bruit de pas se fit entendre au lointain,

Kiao-Sang tourna vivement la tête ; il aperçut Fernand.

Aussitôt il obliqua avec rapidité vers le fleuve.

Un canot l'attendait, caché sous la verte chevalure des saules.

Deux rameurs lancèrent aussitôt l'embarcation dans le courant de la marée montante.

Kiao-Sang était assis au gouvernail, et de loin regardait encore Diana dont la blanche robe semblait éclairer le crépuscule.

— Oh ! je reviendrai . . . je reviendrai, se disait Kiao-Sang, et vengeance alors, sir Cambridge !

Pendant ce temps-là, Fernand arrivait au rendez-vous.

Diana l'avait entendu venir ; elle s'était levée pour aller à sa rencontre.

Il lui prit la main, qu'il serra dans la sienne.

Puis, l'ayant fait asseoir, mais restant debout devant elle :

— Miss Diana ! lui dit-il, permettez tout d'abord que je vous remercie. Je n'ai jamais connu ma mère, je n'ai pas de sœur . . . j'avais besoin d'une amie à laquelle je puisse ouvrir mon âme.

— Parlez ! répondit Diana d'une voix attendrie, parlez, monsieur Fernand, je vous écoute.

Après s'être un instant recueilli :

— Je vais partir tout à l'heure, reprit-il, je vais partir pour un monde inconnu, pour une mystérieuse entreprise dont moi-même je ne sais pas le but. Y trouverais-je une famille, une fortune ? . . . la gloire ou la mort ? C'est ce dont je ne me préoccupe pas en ce moment. Tout ce que je voudrais, tout ce que je souhaite, c'est un souvenir laissé dans cette maison . . . une espérance. Miss Diana, je suis sans nom, sans patrimoine, sans aucune certitude d'avenir. C'est une audace inouïe que de prétendre à l'alliance de sir William Cambridge, un des plus nobles et plus riches citoyens de la vieille Angleterre. Il est cependant d'étranges fatalités dans la vie. Pourquoi nous sommes-nous rencontrés sur le même navire ? Pourquoi les hasards de la mer m'ont-ils valu, vis-à-vis de vous et de votre sœur, une sorte d'intimité fraternelle ? Pourquoi cette seconde et merveilleuse rencontre aux Bocca-Tigris ? Pourquoi cette semaine qui vient de se passer ici . . . cette semaine que je n'oublierai jamais ?

—Dieu seul le sait, Fernand ! —répliqua la jeune fille !—C'est le maître de toutes choses, et il ne fait rien sans but.

—Ce n'est donc pas ma faute,—reprit-il plus chaleureusement,—ce n'est pas ma faute, à moi, si nous nous sommes retrouvés, si nous avons vécu encore de la même vie,...s'il s'est allumé dans mon âme un sentiment plus ardent, plus passionné que celui d'un frère !...Je ne voudrais en rien engager l'avenir d'une des filles de sir Cambridge,—poursuivit Fernand ;—il se peut que je ne revienne pas ;... il se peut que je revienne orphelin et pauvre comme par le passé ! Je n'ai donc pas voulu m'adresser à votre père, Diana,...je m'adresse à vous, qui êtes plus qu'une amie, plus qu'une sœur pour elle. Diana,...j'aime votre sœur, je l'aime, et d'un amour qui ne finira qu'avec ma vie. Je n'ai rien voulu lui dire à elle-même. Apprenez-lui, je vous en supplie, qu'il est par le monde un homme dont toutes les actions, toutes les pensées, n'auront plus désormais qu'un but : me rendre digne d'elle. Nommez-moi si bon vous semble, où ne me nommez pas ;...priez-la seulement d'attendre durant une année avant d'engager sa vie. Si dans une année je ne suis pas de retour, elle sera libre !

Et comme Diana, toute émue de ces accès de tendresse, ne répondait pas encore :

—Voulez-vous être mon interprète, ma confidente et mon amie ? conclut-il ; dites, Diana, voulez-vous ?

En ce moment un cri d'appel partit de la maison.

La jeune fille aussitôt se redressa.

—Fernand ! dit-elle, je vous promets d'être ce que vous désirez que je sois...Je vais parler à ma sœur...Venez, mon ami...venez, mon frère. Depuis longtemps j'avais lu dans vos yeux, dans votre cœur, et je suis entièrement à vous.

En achevant ces mots, elle entraîna le jeune homme vers l'habitation.

En atteignant le péristyle, elle demanda où était sa sœur.

Elle alla immédiatement vers elle.

Quant à Fernand, dès le seuil, il s'était vu arrêté par Saturnin, qui, tout en étalant à ses yeux diverses armes, lui criait avec un joyeux enthousiasme :

—Regardez, mon lieutenant ! Mais regardez donc les belles et bonnes armes dont sir Cambridge nous fait présent, à savoir : ces deux parfaites carabines, et avec baïonnettes, s'il vous plaît ! la vraie baïonnette française ! une, deux, trois...Gare aux magots ! De plus, une paire de revolvers à chacun ;...puis, cette fine hachette et ce long couteau dans cette large et robuste ceinture de buffe...Hurrah ! hurrah ! comme dit la proclamation, nous voici équipés en guerre !

Effectivement, c'étaient là de magnifiques armes.

Au même instant, sir William arrivait.

Fernand voulut remercier le digne gentleman.

Mais l'interrompant dès les premiers mots :

—Bagatelle ! se récria celui-ci, causons de choses sérieuses. Balthazar

nous rapporte de la ville d'assez alarmantes nouvelles. Une émeute vient d'y être étouffée dans des flots de sang. Les Mantchoux sont furieux, ils se vengent contre les Chinois, et même contre les Européens soupçonnés en masse d'être les amis des rebelles. Fort heureusement nous sommes en force ici, nous nous défendrons. Mais pour vous, mon ami, pour votre voyage, la situation devient des plus périlleuses. Le Canadien assure qu'il faut que vous repartiez, nonobstant... Soit ! Mais j'ai voulu, du moins, que vous n'ayez à traverser ni les faubourgs de Canton, ni ses alentours. Mon paquebot est mouillé non loin d'ici, presque en face de cette propriété ! Je vais me rendre à bord avec vous et vous débarquer de l'autre côté du bras de mer, dans un endroit du rivage accepté par Balthazar. Vous pouvez le lui demander à lui-même... Le voici !

Le Canadien avait également revêtu tout son attirail de guerre. Une soucieuse gravité se lisait sur son énergique physionomie.

—Croyez-en sir William, dit-il, le plus tôt que nous partirons sera le mieux.

—En route donc ! s'écria Saturnin, qui, le ceinturon déjà bouelé, campait militairement sa carabine sur son épaule gauche.

Fernand l'imita, mais non sans se retourner vers son hôte pour lui dire :

—Ne reverrons-nous pas les deux jeunes miss ?... Ne pourrai-je leur adresser un dernier adieu ?

—Rassurez-vous, fit le gentleman, mes filles vont venir vous souhaiter un heureux voyage. Mais qui donc entre ainsi sans que j'aie appelé ?

Ces derniers mots étaient provoqués par le bruit d'une porte qui s'ouvrait.

Dans l'entrebâillement de cette porte, apparut le visage hypocrite de Pan-Tchu.

—Que veux-tu ? lui demanda brusquement son maître.

—Je venais prendre vos ordres pour le thé du soir, répondit obséquieusement le traître.

—C'est inutile... nous allons souper à la factorerie... laissez-nous !

Pan-Tchu fit une grimace de désappointement et s'éclipsa.

En ce moment même Pichard demandait :

—Et notre ami Timao ! est-ce qu'il ne sera pas de la campagne ?

—Impossible ! répliqua Balthazar, impossible... Ses forces ne lui permettraient pas encore ; il nous rejoindra plus tard. Mais il nous faut prendre congé de ce digne compagnon ; venez avec moi !

—C'est une bonne pensée, approuva sir Cambridge. Pendant ce temps-là, je vais chercher mes filles... Vous nous rejoindrez au kiosque des jasmins... Allez, messieurs, allez !

Timao occupait une chambre située au second étage d'un pavillon isolé, sur les derrières de la maison.

Balthazar, suivi de ses deux compagnons d'aventures, prit par le jardin.

—Gardons-nous d'éveiller les soupçons des domestiques, avait-il dit; il est bon qu'ils croient à notre prochain retour.

On côtoya sans bruit les bâtiments, qui, de ce côté, restaient plongés dans l'ombre, à l'exception toutefois de deux fenêtres éclairées.

C'étaient celles des cuisines.

—Voyons un peu ce que fait toute cette valetaille! murmura le Canadien.

Bien que les fenêtres s'ouvrirent à quelque distance du sol, sa haute taille lui permit d'atteindre au niveau de l'une d'elles.

Il avança précautionneusement la tête, il regarda.

Tous les gens de sir Cambridge étaient attablés et soupaient.

C'était Pan-Tchu qui leur versait le thé.

—Ils ne se doutent de rien, reprit Balthazar en revenant auprès de ses amis, ils sont là tous, ... hormis cependant Mamoun, la fidèle servante des deux jeunes miss. Mais la vieille négresse n'est pas à craindre, ... hâtons-nous!

Ils ne tardèrent pas à arriver à la chambre du blessé.

La porte était entrouverte; ils entrèrent.

Pas d'autre lumière qu'un rayon de lune.

Kion Kion dormait sur une natte, au pied du lit occupé par son père.

Timao lui-même semblait profondément assoupi.

Balthazar eut quelque peine à le réveiller.

—Le sommeil t'est venu plus tôt que d'habitude, ami? fit le Canadien.

—Quelle heure est-il donc? demanda Timao.

—Neuf heures à peine.

—Ah! c'est singulier, ... mais l'enfant s'est endormi presque aussitôt après que Pan-Tchu nous eut apporté. J'ai fait de même.

—C'est tout simple, compagnon; ... l'enfant a veillé près de toi durant bien des nuits, il rattrape le temps perdu... et rien n'est contagieux comme le sommeil. Comment te trouves-tu ce soir, Timao?

—Mieux, beaucoup mieux.

—Hâte-toi de guérir complètement pour nous rejoindre bientôt.

—Vour rejoindre?... Comment?

—Nous partons.

—Oh! pas sans moi! ... pas sans moi! ...

Et, rejetant sa couverture, Timao fit un effort pour se lever.

—Non, dit le Canadien, non; ... ta faiblesse est trop grande encore; ... tu ne pourrais supporter les fatigues d'un tel voyage... Vois plutôt! ... tu chancelles, tu pâlis, et tes yeux se ferment malgré toi...

—C'est vrai, murmura le crucifié, je me sens ce soir un assoupissement étrange...

—Simple besoin de repos... Allons, allons, ... reconche-toi, ... soit raisonnable; ... je vais t'expliquer le chemin que nous allons prendre, et les signes de reconnaissance que je t'y laisserai. Vous, messieurs, ... voyez si personne n'est aux écoutes; ... il y va de notre vie à tous?

Saturnin fit quelques pas sur le palier. Fernand se pencha en dehors de la fenêtre.

Quand Balthazar eut terminé les explications promises, il les rappela tous les deux.

Tous les deux, ils vinrent serrer la main du blessé, lui faire un amical adieu.

Puis, ce fut le tour de Balthazar.

Mais lorsqu'il voulut enfin s'éloigner :

— Ami ! s'écria Timao, en le rappelant de ses deux mains, adieu, ami, c'est la première fois, depuis bien des années, que nous nous quittons ainsi ;...il me semble que cette séparation va nous porter malheur...

Et, tout frémissant, Timao pleurait.

Balthazar s'empressa de revenir une fois encore auprès de lui afin de le rassurer, de le consoler par quelques paroles venant du cœur.

C'était une scène vraiment touchante que ces tendres adieux entre ces deux rudes chercheurs d'aventures.

Balthazar, enfin, s'arracha des deux bras de Timao et sortit, mais non sans déposer un baiser presque paternel sur le front de Kion-Kion.

Le sommeil du jeune muet était si profond qu'il ne se réveilla pas.

Quelques minutes plus tard, nos trois amis atteignaient le kiosque.

Une barque les attendait.

Dans cette barque, quatre rameurs.

Sur le rivage, sir William et ses deux filles.

Tremblant d'émotion, Fernand s'avança vers elles.

Sur l'ordre exprès de leur père, il fallut qu'il les embrassât.

— Bon courage et prompt retour, murmura Mary en baissant les yeux.

— Êtes-vous content de moi, frère ? lui dit Diana.

Ivre de joie, se sentant de force à soulever un monde, il rejoignit ses compagnons embarqués déjà.

— Mamoun, cria sir Cambridge, veille bien sur mes filles, je te les confie

Le canot s'éloigna du rivage.

— Pourquoi venir avec nous ? dit Fernand... pourquoi ne pas rester avec elles ?

— Je tiens à vous débarquer en lieu sûr, répliqua le digne gentleman, Mes gens sont nombreux, bien armés, pleins de dévouement...et du reste, je serai bientôt de retour.

Alerte, les rameurs, alerte !

Les deux jeunes filles restaient debout sur la rive, et laissaient flotter leurs écharpes en signe d'adieu.

C'était une belle et claire nuit, tout imprégnée de parfums, tout emblevie de lune, toute resplendissante d'étoiles.

Une heure plus tard, Diana et Mary étaient encore au même endroit, regardant s'éloigner les voyageurs, bercées toutes deux de rêves différents.

Depuis longtemps la barque avait rejoint le paquebot ; depuis long-

temps le paquebot avait disparu ; depuis longtemps sa dernière fumée s'était évanouie dans l'air.

Les deux jeunes filles le regardaient, le voyaient peut-être encore !

—Maîtresses, dit enfin Mamoun, la brise fraîchit, il faut rentrer !

Elles obéirent machinalement, et regagnèrent la maison, mais par le plus long chemin, mais avec une mélancolique lenteur.

Il y avait dans cette douce et radieuse nuit quelque chose qui les charmait, qui les captivait.

A peine arrivées dans la chambre qui leur était commune, elles passèrent sur le balcon, elles s'y assirent.

De là, le regard dominait les jardins, le parc et le cours de la rivière, qui se perdait à l'horizon, toute miroitante de fantastiques reflets.

Une heure encore se passa, peut-être davantage.

La vieille négresse fit un nouvel appel au repos.

Diana s'apprêtait à rentrer.

—Non, dit Mary, non, pas encore ;...nous nous déshabillerons entre nous...Va te coucher, Mamoun !

Déjà Diana s'était laissée retomber sur son siège, les deux bras sur la balustrade, le front dans ses deux mains.

Mamoun, tourna le dos au balcon et traversa la chambre comme pour remonter chez elle.

Mais, au moment même où sa main allait tourner le bouton de la porte, se ravisant tout à coup :

—Non ! se dit-elle avec une instinctive inquiétude...non...mes jeunes maîtresses sont trop rêveuses ce soir...C'est mauvais présage, dit-on ;...je resterai près d'elles !

Et revenant sur ses pas, elle s'accroupit dans l'ombre, afin de veiller sur ses filles. En elle-même, dans le secret de son cœur, elle les appelait ainsi.

Tout à coup, sur le balcon, Mary fit un mouvement.

—Qu'as-tu donc, ma sœur ? demanda Diana, relevant à demi la tête.

—Tu vas te moquer, petite mère ;...mais là-bas ;...là-bas, sous les feuilles de ce latanier, il m'a semblé voir deux yeux ardents qui se fixaient sur moi !

—Enfant, c'est quelque phalène...

Diana fut interrompue par un cri de chat-huant.

—C'est du latanier qu'il est parti ;...c'est de là, de là ! balbutia Mary se reculant avec effroi.

—Folle ! chère folle ! lui dit sa sœur en cherchant à la calmer.

Ecoute encore ! murmura la blonde enfant, écoute !

Et, se laissant glisser sur les genoux, elle se blottit contre sa sœur, qui se redressait lentement, avec un geste de protection maternelle.

On entendait de toutes parts, à la surface du sol, comme un bruit de reptiles rampant dans la nuit.

Puis, un second cri pareil au premier passa dans l'air.

Diana elle-même, la courageuse Diana, ne put se défendre d'un premier mouvement de terreur.

Une centaine d'hommes, ou plutôt de bandits, jusqu'alors cachés dans le feuillage et sous les fleurs, venaient de surgir spontanément du sol et, sur un troisième cri du chat-huant, s'élançaient de toutes parts vers la maison.

XI

LES INCENDIAIRES.

Nous l'avons dit, à l'aspect des envahisseurs nocturnes, Diana elle-même, la courageuse Diana, n'avait pu se défendre d'un mouvement d'effroi.

Mais elle triompha presque aussitôt de cette première surprise de ses sens, et tout en rassurant sa jeune sœur, elle appela Mamoun.

La vieille négresse s'élança vivement sur le balcon.

— Chut ! fit Diana, chut !... et regarde !

En ce moment, les bandits atteignaient la maison.

— Ah ! murmura Mamoun, je l'avais bien prédit, que la cruauté de sir Cambridge envers les pirates attirerait sur nous de terribles représailles. Les compagnons des pendus ont voulu se venger... ils se vengent !

— Crois-tu donc que nous soyons perdues ? fit Diana.

— Non ! répliqua Mamoun, non... pas encore ;... les portes de la maison, grâce à Dieu ! sont solides, et...

Elle n'acheva pas.

Un bruit de verrous tirés, de portes ouvertes, venait de se faire entendre au rez-de chaussée.

— Trahison ! s'écria Diana.

— Impossible ! repartit Mamoun, impossible !... ou du moins, s'il se trouve un traître dans la maison de votre père, il doit y rester une vingtaine de serviteurs, dévoués, bien armés, et qui, j'en répons, sauront mourir au besoin pour vous défendre... Je vais leur jeter un cri d'alarme. Attendez, chères maîtresses, attendez !

A l'étage inférieur commençaient de retentir des fracas et des rumeurs sinistres.

Diana se retourna vers sa sœur, que jusqu'alors elle avait soutenue, à demi renversée, à demi évanouie dans ses bras.

— Courage ! lui dit-elle, courage, Mary !... du courage !

La blonde jeune fille aussitôt se redressa, comme honteuse de sa faiblesse.

— Ne crains rien ! répliqua-t-elle avec une fiévreuse énergie, ne crains rien, sœur... je serai forte ainsi que toi ;... je serai comme toi la digne fille de sir Cambridge.

Et toutes deux, le corps penché vers la porte par laquelle était sortie Mamoun, elles prêtèrent anxieusement l'oreille.

Au milieu des bruits divers qui grandissaient de toutes parts, on entendait une marche précipitée dans l'escalier.

La vieille négresse reparut tout à coup, une hache à la main.

— Ils dorment ! murmura-t-elle avec un accent désespéré. Ils dorment tous... et d'un tel sommeil que je n'ai pu les réveiller. Oh ! la main du traître est encore là ! Mais, ce traître, quel est-il ?... Oh ! mon Dieu ! quel est-il ?

La porte se rouvrit brusquement, et Pan-Tehu se montra sur le seuil.

— C'est lui ! fit Mamoun, c'est lui oh !

Déjà Pan-Tehu, retourné vers l'escalier, criait aux bandits qu'il venait d'introduire dans la maison :

— Par ici !... elles sont ici !... venez... venez...

— Misérable ! gronda la négresse, qui bondit vers le traître et le frappa de la hache qu'elle tenait à la main.

Aveuglé par le sang qui jaillissait de sa blessure, Pan-Tehu chancela.

Mais il avait eu le temps de saisir Mamoun à la gorge, et de tirer son long couteau malais.

Un douloureux gémissement s'échappa des lèvres crispées de la négresse.

Nonobstant, sa hache s'abattit une seconde fois sur le crâne de l'assassin.

Pan-Tehu oscilla sur lui-même, et tomba lourdement sur le parquet.

Mamoun bondit vers la porte et poussa les verrous.

Puis chancelante et livide, elle revint vers le milieu de la chambre, en s'efforçant de contenir le sang qui cherchait à s'échapper de sa poitrine.

De l'autre main, elle appuya sur l'ornement central d'une table de laque.

Cette table aussitôt s'écarta, glissant avec le panneau qui la soutenait.

A la place marquée par ce panneau, se trouvait une mystérieuse cachette, adroitement dissimulée dans la cage de l'escalier.

— Entrez là, fit Mamoun à voix basse.

— Mais toi ! murmurèrent les deux jeunes filles éperdues, mais toi, que vas-tu devenir, Mamoun ?

— Ne vous inquiétez pas de mon sort, répliqua-t-elle, c'est votre seule chance de salut... Le temps presse... Entrez là, ... je vous en supplie, ... je le veux... entrez là !

Les deux jeunes filles obéirent enfin, mais non sans embrasser tour à tour la main de la fidèle négresse qui les aidait à descendre dans ce refuge ignoré de tous.

Mamoun fit agir de nouveau le ressort ; la table reprit sa place au-dessus des deux jeunes filles devenues invisibles.

Il était temps, la porte commençait à gémir, à craquer sous les coups redoublés des assaillants.

— Oh ! fit Mamoun en luttant contre la mort avec une surhumaine énergie, oh !... le maître ne peut tarder à revenir, ... et Dieu me donnera la force d'arriver jusqu'à lui... Il le faut, ... il le faut !

Alors, par un incroyable effort de volonté, elle traversa la chambre en s'appuyant aux murailles; elle parvint ainsi jusqu'au balcon. Elle se laissa glisser jusqu'à terre, en se cramponnant aux plantes grimpantes qui s'enroulaient aux colonnettes de la façade.

Mais à peine avait-elle fait quelques pas vers le jardin, que plusieurs flèches sifflèrent dans l'air, et que bientôt, atteinte par l'une d'elles, la pauvre négresse tomba pour ne plus se relever.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle comme suprême prière, oh ! mon Dieu !... sauvez les jeunes miss !

En ce même instant, la porte de leur chambre volait en éclats.

Une bande de hideux démons se précipita dans cette fraîche et pudique retraite.

Le premier, le plus impatient, le plus furieux, c'était Kiao-Sang.

— Rien ! rien... rugit-il en parcourant du regard la chambre déserte; elles se sont enfuies par le balcon... mais j'avais donné l'ordre à quelques hommes de rester au dehors... Holà ! holà ! les sentinelles !... n'avez-vous donc rien vu... rien ?

Kiao-Sang était sur le balcon; il se penchait avidement vers ceux qu'il interpellait ainsi.

Une voix lui répondit :

— Une seule femme a tenté de s'enfuir de ce côté... la négresse... et la voici... morte.

Une torche, brillant dans la nuit, éclaira le cadavre ensanglanté de la pauvre Mamoun, non loin d'un massif d'aloès et de daturas, parmi lesquels on la laissa retomber inerte et sans souffle.

Kiao-Sang fut ramené vers l'intérieur par un soudain éclat de voix.

Ses dignes satellites venaient de retrouver Pan-Tehu.

Tout d'abord, on le crut mort.

Mais il entre'ouvrit les yeux, remua les lèvres.

Les Chinois ont de mystérieux cordiaux pour faire revenir les blessés, pour galvaniser les cadavres.

Kiao-Sang s'agenouilla près de Pan-Tehu, lui desserra les dents avec son poignard, et, dans l'intervalle, introduisit un facon noir.

Pan-Tehu tressaillit aussitôt et se redressa, tout hérissé, tout pautelant.

Mais ses yeux démesurément ouverts restaient sans regard; mais aucun son ne sortait de sa bouche hideusement béante.

On eût dit la tête de Méduse.

— Es-tu donc devenu idiot ? questionna Kiao-Sang d'un ton bourru ; es-tu mort ?

— Oh ! que non ! répondit Pan-Tehu, la vieille a frappé fort, mais j'ai le crâne dur... et j'espère bien vivre assez pour voir l'extermination de tous les Diables Rouges !

— Très bien ! fit Kiao-Sang ; où sont les deux jeunes filles au teint d'oplys ?

— Entre tes mains, j'aime à le croire...

— Mais, non ;...elles ne se trouvaient plus ici !

— Elles y étaient tout à l'heure, j'en réponds !

Kiao-Sang se prit à réfléchir. Puis, d'une voix lente et tout en promenant autour de lui des regards investigateurs :

— Elles ne peuvent s'être échappées vers l'intérieur de la maison, grommela-t-il dans sa barbe fauve, mes estafiers en interceptaient toutes les issues ;...ce balcon seul leur permettait la retraite, et l'on me répond d'en bas qu'il n'en est descendu que la négresse...

Une seconde fois, Kiao-Sang alla interroger les hommes apostés dans le jardin.

Leur réponse fut identiquement la même.

Durant ce temps-là, Pan-Tchu acheva de reprendre ses sens et de recueillir ses souvenirs.

Lorsque Kiao-Sang revint vers lui, l'interrogeant des yeux :

— Elles ne peuvent être sorties de cette chambre, déclara-t-il formellement ; il doit s'y trouver quelque mystérieuse cachette.

— Sondez ces murailles ! s'écria Kiao-Sang, brisez ces meubles !...éventrez ces boiseries !...Il me faut les deux filles de l'Anglais,...il me les faut...

L'œuvre de dévastation commença.

Avec des haches et des épieux, avec les crosses de leurs quelques fusils, avec des pinces et des leviers de fer trouvés dans la maison, les bandits renversaient, brisaient, faisaient voler en éclats tout ce qui se présentait devant eux, tout ce qui pouvait donner asile aux victimes convoitées par leur rage.

Mais, soit que la cachette fût réellement introuvable, soit que Dieu ne voulût pas qu'elle fût découverte, tout leurs efforts restèrent inpuissants. Ils n'aboutirent même pas à un indice, à une trace, à une espérance, Rien,...rien ;...toujours rien !

— Arrêtez ! commanda tout à coup Kiao-Sang, ce n'est pas ainsi que nous réussirons...Boudha m'inspire un autre moyen ;...suivez-moi.

La bande tout entière descendit au rez-de-chaussée, et se trouva réunie de nouveau sous le péristyle.

Le chef donna l'ordre de rechercher, d'apporter du bois sec, des matières inflammables, des échelles.

Les échelles furent apposées au dehors, contre le balcon.

Les matières inflammables et le bois sec formèrent bientôt, tout à l'entour du léger escalier de bambou, un vaste bûcher.

On y mit le feu.

Kiao-Sang, impatient de l'effet de son stratagème, remonta vivement à la chambre des deux jeunes filles.

La maison, du moins de ce côté, n'était qu'une sorte de chalet chinois. L'incendie s'y propagea donc avec une affrayante rapidité.

Les minces découpures en bois de sandal, l'essence des peintures et des vernis prodigués de toutes parts, activaient encore les flammes.

Le vent commençait d'ailleurs, à souffler avec force du côté du fleuve.

Bientôt la villa tout entière fut en feu, sauf néanmoins la façade qui protégeait le vent.

Au milieu des crépitations et des pétilllements, on entendit alors, du côté des cuisines, quelques gémissements inarticulés, quelques cris de désespoir.

C'étaient les malheureux serviteurs, endormis par le narcotique de Pan-Tchu, et qui se réveillaient dans les bras de la mort.

Il y eut un redoublement d'étincelles et de fumée, ...des flammes rouges et des flammes bleues, ...un dernier cri d'agonie... et ce fut tout.

Une voûte embrasée venait de s'écrouler, ensevelissant sous ses débris tous ceux auxquels sir William Cambridge avait confié la défense de ses deux filles.

Quand à la chambre de celles-ci, nous venons de le dire, la brise venant du fleuve en avait jusqu'alors, comme providentiellement, écarté l'incendie.

Mais le vent tomba tout à coup, et les flammes enfin se mirent à dévorer cette nouvelle proie.

Kiao-Sang était là, reculant pas à pas devant les ravages du terrible élément.

Ses yeux, aveuglés par la fumée, brûlés par les étincelles, allaient et venaient par la chambre, dans l'attente de voir enfin apparaître les deux jeunes filles, et parfois, bien que sans soupçonner encore leur refuge, il leur criait d'une voix haletante :

—Sortez !...montrez-vous, ...mais sortez donc !

Personne ne lui répondait, ...personne ne se montrait à ses regards, ...et devant les flammes qui s'avançaient encore, il reculait toujours.

Il parvint ainsi jusqu'à la balustrade même du balcon, seul endroit qui ne fût pas encore atteint.

En ce moment, au faite de l'une des deux échelles, surgissait une hideuse tête, bizarrement emmaillotée dans des bandelettes sanglantes.

—Ah ! c'est toi, Prn-Tchu ? fit Kiao-Sang ; te voilà donc déjà remis sur pieds ?

—Comme vous voyez, maître, ...et tout prêt à vous servir de nouveau, surtout si c'est contre les faces blanches. Mais, dites-moi, les jeunes miss... ?

—Je ne les ai pas encore vues !...Je ne les vois pas encore !

—Bah ! c'est que les flammes se sont chargées de votre vengeance...

—Non !...Oh ! non ! je ne veux pas être vengé ainsi...je ne veux pas qu'elles meurent. Et la rançon que j'espère !

Et Kiao-Sang, le cruel Kiao-Sang palpait d'effroi ; ...car il le sentait bien, quelques minutes encore, et toute espérance de revoir les deux jeunes Anglaises serait perdue sans retour.

Que faisaient-elles donc, pendant ce temps-là ? Qu'attendaient-elles ? Étaient-elles déjà mortes, étouffées par l'incendie ?

Non : voici ce qui s'était passé, ce qui se passait encore dans la cahette.

Lorsque Mamoun avait refermé la trappe sur ses deux jeunes maîtresses, celles-ci s'étaient trouvées plongées dans l'ombre, et, sentant comme des coussins sous leurs pieds, elles s'étaient lentement assises, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux.

Elles avaient entendu tout le fracas de la dévastation qui s'opérait au-dessus d'elles, et serrées de plus en plus étroitement l'une contre l'autre, de plus en plus émuës par la cruelle anxiété de se voir à chaque instant découvertes, elles étaient restées immobiles, n'osant se dire un mot, retenant même leur souffle.

Par intervalle, lorsque de nouveaux choes ébranlaient la maison, un serrement de main plus expressif un plus fiévreux embrassement, ... et c'était tout.

Une fois cependant, Mary trembla si fort que Diana crut devoir répéter à son oreille :

— Courage, Mary !... courage !

— J'en aurai !... j'en ai ! lui répondit sa sœur,

Tout à coup le bruit cessa, ... ou du moins fut remplacé par un autre bruit.

Les bandits redescendaient l'escalier.

— Ils s'éloignent ! murmura Mary, nous sommes sauvées !

— Plaise à Dieu ! fit Diana, mais attendons encore...

— Attendons... et prions ! conclut sa jeune sœur.

Elles s'agenouillèrent toutes les deux, et tandis que leur âme s'élevait vers le ciel, tous leurs sens restaient attentifs au moindre bruit.

Il y eût un moment de silence.

Puis une suite de crépitations, de pétilllements, de craquements étranges.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Mary à voix basse.

— Je cherche à le deviner, répondit Diana, je ne puis pas comprendre.

Une heure environ se passa ainsi.

La cachette, destinée à recevoir les trésors de sir William Cambridge, était une sorte de coffre-fort en fer, très épais.

— Comme il fait chaud ! ne tarda pas à dire Mary ; j'étouffe...

Et, cherchant à se relever, elle posa la main contre l'une des parois du coffre-fort.

Le fer commençait à devenir brûlant.

Étonnée, inquiète, Mary dit à Diana :

— Touche donc à ton tour ; mets ta main là...

— C'est étrange, fit Diana ; ... on dirait qu'il y a là, de l'autre côté comme une fournaise ardente !

Elles se reculèrent ; elles se blottirent toutes deux vers l'autre parois qui n'était que tiède encore.

Bientôt, à la place qu'elle venait de quitter, le fer commença de prendre une teinte rouge.

En même temps, sous leurs pieds, la chaleur devenait intolérable...

Vainement elles amoncèrent les coussins, il s'en dégageait une épaisse fumée.

La respiration devint impossible.

—J'étouffe ! répéta Mary, je me meurs !

Et elle s'affaissait, presque évanouie, entre les bras de Diana.

Tout à coup des étincelles commencèrent à jaillir au milieu de cet air embrasé, entre ces parois rougeâtres.

Puis, l'un des cons-sins prit feu.

Il n'y avait plus à hésiter. Diana fit jouer vivement le ressort, et, soutenant sa sœur, elle s'élança hors de la cachette, elle surgit au milieu des flammes.

Kiao-Sang et Pan-Tchu jetèrent un cri de joie.

Diana, toujours portant son précieux fardeau, fit quelques pas en chancelant, et faillit tomber.

Mais déjà Kiao-Sang s'était élancé vers elle ; il la saisit dans ses bras.

Pan-Tchu agit de même à l'égard de Mary.

Les deux ravisseurs regagnèrent ainsi leurs échelles, et descendirent.

Mary n'avait pas repris connaissance, Diana s'était à son tour évanouie.

—Tant mieux ! fit Kiao Sang, elles ne nous opposeront aucune résistance... Alerte, compagnons ;... alerte vers notre jonque.

Il partit le premier, enlevant Diana sur son épaule.

Pan-Tchu le suivit, chargé de la plus jeune des sœurs.

Derrière eux, tous les autres bandits couraient, ployant sous le fardeau du butin qu'ils venaient de recueillir dans la villa incendiée.

Il y eut, dans le massif de daturas et d'aloès, un mouvement et un gémissement, puis le bruit d'un corps qui retombait dans les dernières convulsions de l'agonie.

Les bandits ne s'étaient aperçus de rien.

Ils arrivèrent promptement à la petite baie ; ils sautèrent dans leurs canots, ils atteignirent une jonque mouillée au large.

Là, seulement, à la vue de ses deux prisonnières étendues sans mouvement sur une natte, Kiao-Sang laissa échapper un cri de victoire.

—Elles sont à moi... bien à moi !... dit-il.

—Pas encore ! répliqua Pan-Tchu.

Dans le lointain, vers le bas de la rivière, il montrait un fanal qui paraissait accourir au dessus des eaux.

Ce fanal, c'était celui du yacht de sir William Cambridge.

XII

PAUVRE PÈRE.

Sir William Cambridge avait reconduit ses hôtes jusqu'au lieu du débarquement convenu entre lui et Balthazar Cauchois.

C'était une sorte de port naturel situé sur l'autre rive, à l'embouchure d'une petite rivière, affluent du grand fleuve.

A quelques encablures de la côte, le yacht, avait jeté l'ancre.

Fernand, Pichard et le Canadien descendirent dans le canot.

Sir William Cambridge les y suivit.

Il ne voulait prendre congé de ses hôtes qu'après les avoir déposés, sains et saufs, sur le rivage.

Balthazar y prit pied le premier, Saturnin le second.

Durant quelques minutes, Fernand resta seul avec le père de celle qu'il aimait.

— Adieu ! lui dit le vieux gentleman d'une voix émue, adieu, jeune homme, . . . ou plutôt au revoir ! J'ai respecté votre secret ; j'ignore qu'elle est votre position, quel peut être votre avenir, . . . mais je vous aime, . . . et, pour la dernière fois, je vous le répète, toutes les fois que vous voudrez revenir dans ma maison, vous y serez reçu comme un fils.

— Un fils ! . . . murmura Fernand d'une voix profondément attendrie, un fils . . . Ah ! sir Cambridge, si j'avais en ce monde une situation indépendante, si j'étais riche, j'oserais peut-être vous demander de devenir réellement votre fils.

— Et pourquoi pas ? repartit franchement l'Anglais ; la fortune la naissance, ne sont des conditions obligatoires que dans notre vieille Europe. Ici, à l'autre bout du monde, on ne saurait exiger qu'un noble cœur, un courage à toute épreuve, une personnalité parfaitement honorable . . . Il en est ainsi de vous, n'est-ce pas ?

— Assurément, n'est-ce pas . . .

— Nous nous entendons à demi-mot. J'ai foi dans votre honneur . . . Voulez-vous revenir avec moi, avec nous, Fernand ?

— Sir Cambridge . . . Ah ! Dieu m'en est témoin, . . . ce serait pour moi le bonheur . . .

— Et bien ! alors, acceptez, acceptez loyalement et franchement, comme je vous offre . . . J'avais un fils, qui maintenant aurait votre âge ; je me figurerai que mon pauvre Lionel revit en vous ! Une de mes filles mourra de même, et l'autre . . . Ah ! tenez, Fernand . . . il est de ces heures où l'âme a d'étranges pressentiments . . . J'ai engagé contre les pirates qui infestent cette rivière une terrible lutte . . . elle peut me devenir fatale ! Mes filles alors se trouveraient orphelines, sans amis, sans protecteurs, . . . et dans un pays où l'on massacrera, peut être bientôt, toute la race européenne. J'ai vu ce qui s'est passé récemment dans l'Inde, et j'ai peur . . . oui, peur pour mes enfants ! Je ne voudrais pas les laisser ainsi. Je serais heureux de leur assurer un défenseur qui devint un autre moi-même . . . Ah ! je vous en prie, Fernand, comprenez-moi sans que je m'explique davantage, . . . et retour nous tous les deux à la maison !

Rien de bon, rien de franc, rien de vraiment paternel comme sir William Cambridge tandis qu'il prononçait ces paroles.

Il avait pris les mains de Fernand dans les siennes, il avait des larmes dans les yeux.

Le jeune homme se sentit ému jusqu'au fond de l'âme ; il allait accepter peut-être...

Tout à coup, un appel parti du rivage lui fit tourner les yeux de ce côté.

A la clarté de la lune, on apercevait la gigantesque silhouette de Balthazar Cauchois, qui, s'appuyant d'une main sur son long rifle, étendait l'autre bras vers les montagnes de l'horizon.

Fernand se ressouvint de son serment ; il répondit au père de Mary :
Je ne suis pas libre d'être encore heureux, sir Cambridge... Je dois partir... j'ai juré ?

Le vieillard laissa tristement retomber ses bras le long de son corps, sa tête sur sa poitrine.

—Je reviendrai ! s'écria Fernand. Oh ! oui, je reviendrai bientôt, et peut-être plus digne de vous. Alors je vous rappellerai les bonnes paroles que vous venez de me dire, et que j'emporte dans mon cœur reconnaissant. Au revoir donc, sir William... à bientôt, mon ami, mon père...

Il y eut entre eux un étroit embrassement.

Puis, le jeune homme rejoignit ses deux compagnons d'aventures.

Le vieillard resta immobile dans le canot, les regards tournés vers la rive.

Fernand lui adressait un dernier signe d'adieu... Balthazar et Saturnin agitèrent un instant leurs carabines... puis il disparurent tous les trois parmi les grands roseaux qui hérissaient de toutes parts l'embouchure de la rivière.

Le vieux gentleman poussa un soupir, et reprit ses rames pour regagner son yacht.

Aussitôt remonté à bord, il donna l'ordre d'appareiller, et s'étendit sur une natte à l'avant du petit navire.

Il se sentait brisé de fatigue, et cependant il ne put dormir.

—C'est singulier comme le départ de ce jeune homme m'a rendu triste ! se dit-il ; c'est singulier comme je me sens cette nuit l'âme en deuil !

Il se releva d'une main fiévreuse, il s'accouda sur le bastingage.

Jamais plus belle nuit ne s'était déroulée à ses regards ; jamais ! *terre des fleurs* n'avait répandu plus de parfums ; jamais plus brillantes étoiles ne s'étaient reflétées dans la limpide rivière des perles.

Elle semblait alors une rivière de diamants.

—Oh ! murmura tout à coup le vieillard avec une nerveuse impatience, oh ! je voudrais revoir ma maison !

Une longue île, aux berges espacées, cachait en ce moment l'autre rive des fleurs.

Le yacht enfin dépassa cet obstacle.

Une lueur rougeâtre, bien que très lointaine encore, frappa soudain les regards de sir Cambridge.

Il se redressa d'un bond, et s'écria :

—Mais c'est un incendie!...mais c'est dans la direction de la villa!...
Oh! mes filles, mes filles!...

Le pauvre père, déjà tout palpitant d'épouvante, fit activer, autant que possible, la marche du yacht.

En dépit de cette vitesse, la traversée devait durer encore une heure.

Une heure!...oh! cette heure-là fut horrible pour sir Cambridge!

Il s'était orienté, il s'était convaincu que c'était bien sa maison qui brûlait.

Bientôt il la distingua mieux encore; il la vit tout embrasée, toute croulante au milieu des flammes!

Et il lui fallait attendre encore!

Il ne pouvait s'élancer, courir, apprendre ce qui s'était passé, connaître le sort de ses enfants!

Oh! oui, c'était horrible!...horrible!...

Enfin sir William sauta à terre, se précipita à travers le jardin, arriva devant la maison en criant:

—Diana!...Mary!...Diana! mes filles!...mais où êtes-vous donc, mes filles?...

Aucune voix ne répondait à sa voix; personne ne se montrait à lui... personne!

La maison tout entière n'était plus qu'un immense brasier.

Le vieillard, fou de désespoir et d'angoisse, tournait tout à l'entour en répétant d'une voix éperdue:

—Mes filles!...mes enfants! mais répondez-moi donc!...Elles avaient avec elles des serviteurs dévoués! Il est impossible que pas un d'entre eux ne soit enfui!...il est impossible qu'ils soient tous là morts...et elles aussi, mortes!...c'est impossible...Oh! ma chère Mary!...ma chère Diana!...mes chères filles!

Il allait se jeter dans les flammes.

Les matelots le retinrent.

Tout à coup, sur les derrières de la maison, un large pan de mur s'écroula.

Il y eut une sorte d'éclaircie, à travers laquelle on aperçut deux hommes qui s'efforçaient de descendre au milieu des tourbillons de flamme et de fumée qui les enveloppaient de toutes parts.

C'était Timao et son fils.

—Sauvez-les! cria sir Cambridge à ses matelots, ils savent peut-être ce qu'elles sont devenues...Sauvez-les!...sauvez-les!...

Déjà quelques braves matelots s'étaient élancés au secours de ces deux dernières victimes de l'incendie; ils parvinrent à les ramener, sains et saufs, auprès de leur maître.

Leurs vêtements, leurs visages, présentaient néanmoins quelques traces de feu.

Mais Timao se tenait debout, et marchait, maintenant, comme si la terreur eût soudainement guéri ses blessures.

—Parle! questionna sir Cambridge, où sont mes filles?

—Hélas ! répondit Timao, je l'ignore.

Le vieux gentleman eut un dernier cri de désespoir.

—Attendez ! reprit vivement Timao, attendez ;... laissez réfléchir un homme auquel les bandits qui déshonorent sa nation sont bien connus... On nous avait endormis, mon fils et moi, à l'aide d'un puissant narcotique ;... c'est certain... Nous venons seulement de nous réveiller, nous n'avons rien entendu, l'éloignement seul de ce pavillon nous a sauvés de la mort... Quant aux autres serviteurs, ils avaient ordre de veiller jusqu'à votre retour ; ils devaient se trouver du côté des cuisines, ils ont péri dans les flammes ;... ils sont là, sous ces décombres !

Un frisson d'horreur circula parmi les assistants.

Timao s'empressa de poursuivre.

—Mais quant aux jeunes miss, les incendiaires savent trop bien qu'elles valent la rançon d'un roi ;... ils ne les ont pas tuées, j'en réponds ; ils les ont emmenées prisonnières...

— Ah ! gémit douloureusement sir William, ah ! si je pouvais te croire...

—Maître ! interrompit inopinément une voix féminine, une voix mourante, croyez le, maître... il a dit la vérité.

Tous les yeux s'étaient dirigés dans le massif d'aloès et de daturas, d'où partait cette voix.

Mamoun était là, s'avançant, se soulevant sur les deux mains.

Mais c'était le dernier effort de son agonie ; elle voulut vainement ajouter quelques mots, elle retomba la face contre terre.

—Mon Dieu ! sanglota le pauvre père, vous êtes cruel... Oh ! mon Dieu... Mamoun seule avait échappé aux assassins... Mamoun seule aurait pu parler !

—Elle parlera, répondit on derrière lui.

Il se retourna vivement, et reconnaissant Wampo :

—Misérable ! s'écria t-il, misérable pirate !... Ah ! c'est toi...

—Garde toi d'accuser un innocent, un ami ! interrompit froidement le jeune chef. Attends que ta fidèle négresse puisse éclairer ta colère ;... attends qu'elle t'apprenne le véritable nom du ravisseur ;... attends !

Timao et son fils avaient relevé, soutenaient dans leurs bras Mamoun.

Wampo s'en approcha, l'examina lentement, puis introduisit entre ses lèvres, déjà comme glacées par la mort, un flacon noir pareil à celui qui avait, pour ainsi dire, ressuscité Pan Tehu.

Le cadavre de Mamoun, sans rien perdre de sa rigidité, ne tarda pas à rouvrir les yeux, à remuer les lèvres.

Cependant aucun son ne sortait encore de sa bouche.

—As-tu donc le pouvoir de faire parler les morts ? questionna l'Anglais.

—Non, répliqua le Chinois, mais, avant que l'âme ait complètement abandonné le corps, nous connaissons le secret de lui arracher un aveu suprême, une suprême révélation.

Les dernières lueurs de l'incendie éclairaient fantastiquement ce tableau.

Sur tous les visages qui s'avançaient vers le principal groupe, il y avait une même anxiété, une même pâleur.

Parmi les armés des compagnons de Wampoa, parmi les fleurs du jardin, quelques vagues reflets

Plus loin, au dessus des sombres massifs du parc, quelques grands arbres qui semblaient se pencher aussi en avant pour mieux voir.

A l'horizon, on voyait le fleuve éblouissant de lumière bleuâtre, avec quelques rougeâtres projections de l'incendie, et au ciel, des myriades d'étoiles.

Mamoun ne parlait pas encore.

Wampoa lui fit avaler tout le contenu du flacon noir.

Deux grosses larmes roulèrent des yeux de Mamoun.

— Elle se souvient, fit Wampoa, elle se souvient. Silence !

— Parle ! supplia sir William, parle, Mamoun... Oh ! parle !..

On entendit enfin, dans la poitrine de la négresse, une voix comme affaiblie par la distance, une voix comme s'échappant du fond du tombeau.

Cette voix ne fit entendre d'abord que deux noms :

— Diana !.. Mary !..

— Où sont elles ? demanda leur père. Ne puis-je que les pleurer ?.. Sont-elles mortes ?

— Non ! répondit Mamoun.

— Mais qui donc me les a ravies ?.. Est-ce cet homme qui fut mon hôte ?.. est ce Wampoa ?

— Non ! répéta-t-elle, non !

Puis, après un terrible effort :

— Kiao-Sang ! articula nettement le cadavre galvanisé ; c'est Kiao-Sang !

Wampoa se retourna vers sir Cambridge.

— Eh bien ? lui dit-il.

Pour toute réponse, le fier Anglais tendit la main au pirate chinois.

Il y eut entre eux une loyale étreinte, après laquelle ces quelques dernières paroles s'échangèrent entre la négresse expirante et son maître :

— Mes filles n'étaient-elles point blessées ?.. Le ravisseur avait-il pour elles au moins quelque respect ?.. Ne leur adressait-il point des menaces de mort ?

A cette triple question, Mamoun par trois fois répondit négativement.

— Par quelle route se sont-ils éloignés ?

La négresse souleva son bras avec peine, et l'étendit dans la direction du fleuve.

— Ont-ils remonté vers Canton ?.. Ont-ils descendu vers la mer ?

Mamoun fit un dernier effort, un effort impuissant, pour répondre soit de la voix, soit du geste.

Mais elle ne put que se raidir dans une convulsion suprême, et retomba inanimée dans les bras de Timao, qui, la déposant sur le gazon, s'agenouilla pieusement auprès d'elle.

— Eh bien ? questionna sir William.

— Ce n'est plus qu'un cadavre... et elle ne se réveillera plus qu'en présence de Dieu, répondit Timao.

Et le martyr chrétien commença la prière des morts.

Kion, Kion ne pouvait pas prier avec des paroles, lui, mais il était à genoux auprès de son père, mais il élevait vers le ciel ses mains jointes et ses yeux en pleurs.

— Pauvre et fidèle Mamoun ! murmura tristement sir Cambridge. Je te ferai construire, à cette même place, un tombeau digne de ton désintéressement ; et mes filles... si Dieu me permet de les retrouver un jour, viendront y prier avec moi pour le repos de ton âme !

Durant ce temps-là, Wampo se saisit d'une torche, et, penché vers le sol, il se dirigeait du côté de la rivière.

Sir William le rejoignit sur les bords de la petite baie.

— C'est ici qu'ils avaient laissé leurs canots, dit le pirate, c'est ici qu'ils se sont embarqués... J'ai suivi la trace de leurs pas sur le gazon ; ils étaient pour le moins une centaine. Tu n'as avec toi que cinq ou six matelots, je ne puis disposer en ce moment que de douze hommes... veux-tu que nous leur donnions immédiatement la chasse ?

— Immédiatement, non... Je dois tout d'abord recourir à mes compatriotes, aux autorités anglaises.

Le jeune pirate haussa dédaigneusement les épaules et répondit :

— Essaie... mais crois-moi, n'espère rien que de toi-même... On vous promettra de poursuivre et de châtier les bandits, on gagnera du temps, on mentira... Ne connais-tu pas les Mandchoux ?

— Je connais aussi l'énergie britannique.

— Soit ! J'ai également des amis à Canton, moi... je chercherai, j'interrogerai, je saurai quelle route a suivie Kiao-Sang... et, la nuit prochaine, à cette même place, à cette même heure, tu me retrouveras tout prêt à te seconder dans tes poursuites... ou dans ta vengeance !

— Mais, fit l'Anglais étonné, mais, d'où vient donc que tu m'offres aussi généreusement tes services ?

— Tu m'as rendu la liberté, répondit Wampo ; tes filles, de leurs blanches mains, ont pansé mes blessures.

— Je puis donc compter sur toi ?

— Oui... jusqu'à la dernière goutte de mon sang... A demain !

Et il s'éloigna.

Le jour commençait à poindre.

Sir William Cambridge se fit seller un cheval, et partit au galop pour le Consulat britannique.

Grande fut l'indignation de tous les Anglais, de tous les Européens, à la nouvelle de l'attentat qui venait d'avoir lieu.

Une députation se rendit immédiatement chez le vice-roi de Canton

C'était ce fameux Yeh, qui, plus tard, devait obtenir une si triste célébrité.

Sir William Cambridge, lui-même, prit la parole, et dénonça hautement le mandarin Kiao-Sang.

Le vice-roi, affectant beaucoup de colère contre les incendiaires, contre les ravisseurs, promit que justice serait faite.

Le consul anglais exigea une réponse positive le soir même.

Mais en s'en retournant avec William Cambridge, qui ne parlait de rien moins que de bombarder Canton, il lui dit à l'oreille :

— Nous ne serions pas encore en mesure ; patience !

Patience ! On parlait de patience à ce père désespéré !

Ce fut une première désillusion ; il se rappela prophétie de Wampoa. Néanmoins, dans d'inexprimables angoisses, il attendit.

Vers le soir, un envoyé du vice-roi se présenta chez le consul.

Il affirma qu'on pourchassait les coupables dans toutes les directions ; il alla jusqu'à prétendre qu'on se croyait sur leurs traces, mais il déclara que le mandarin Kiao-Sang ne pouvait leur avoir servi de chef, attendu que le susdit mandarin, en sa qualité d'aide de camp du général tartare, était parti avec lui l'avant veille pour achever l'extermination des rebelles.

Effectivement, comme on se le rappelle peut-être, Kiao-Sang faisait partie du cortège rencontré par Saturnin ; Kiao-Sang était sorti de Canton parmi l'état major de l'armée mantchoue. La ville tout entière, au besoin, l'eût affirmé.

Comme preuve que ce misérable était revenu sur ses pas, qu'il avait enlevé les deux jeunes filles, sir William Cambridge n'avait qu'un seul témoignage, celui de Mamoun.

Et Mamoun était morte !

Le consul fit nonobstant bonne contenance, et déclara que, durant toute la nuit, il attendait la nouvelle de l'arrestation des coupables.

La première moitié de la nuit se passa sans qu'on revît l'envoyé du vice-roi.

Vers les trois heures du matin, il reparut, annonçant qu'aucune arrestation n'avait pu s'opérer encore, mais qu'on espérait être plus heureux durant la journée suivante.

Puis un hypocrite étalage de regrets, de grandes protestations, de belles promesses.

Le pauvre père, pendant quelques minutes, resta profondément découragé.

— Patience ! lui répéta le consul, une escadre va bientôt nous arriver... Nous aurons alors le droit de parler plus haut, et si ces misérables refusent encore de nous entendre, eh bien ! nos canons parleront pour nous !

Sir William Cambridge remercia le consul de ses bonnes intentions, lui fit promettre de continuer énergiquement les recherches, mais se retira en disant :

— J'agirai de mon côté ; je vais retrouver Wampoa.

Au moment où le gentleman atteignit les ruines encore fumantes de sa villa, le jour commençait à paraître.

Le pirate était exact au rendez vous.

Une fosse avait été creusée, dans laquelle on descendit Mamoun.

Lorsque la cérémonie funèbre fut terminée, sir William se retourna vers Wampoa.

—Partons ! dit-il.

—Eh quoi ! fit le pirate avec un certain étonnement, tu ne me demandes même pas si j'ai découvert la piste du ravisseur, si c'est réellement dans le bon chemin que je vais te conduire ?

—Non ! répliqua le vieillard ; non, j'ai confiance en toi... Marche, et je te suis !

Quelques minutes plus tard, ils arrivaient à bord d'une jonque

Autour d'eux, les douze pirates de Wampoa, les six matelots de sir William Cambridge.

De plus, Timao et son fils.

La jonque, passant devant Canton, remonta le fleuve au delà.

Durant tout le jour, pas une halte.

Vers le soir, un appel partit de la rive gauche, non loin d'un village qu'on entrevoyait au milieu des arbres.

—Nous allons continuer par terre notre voyage, dit Wampoa : c'est ici qu'il nous faut aborder.

Sir William ne répondit que du geste et suivit son guide.

Dans le village se trouvait une sorte d'hôtellerie.

Tandis qu'on installait le gentleman dans la principale chambre de la maison, Wampoa interrogeait celui de ses émissaires qui venait de le héler du rivage.

Lorsqu'il revint auprès de sir Cambridge, celui-ci le questionna du regard.

—Tout va bien, répondit le pirate d'un air satisfait.

Le pauvre père eut un geste de doute.

Tout à coup Wampoa fit un geste de surprise, bondit jusqu'à la muraille, et montrant un miroir qui s'y trouvait suspendu :

—Regarde ! s'écria-t-il avec une folle joie ; mais viens donc et regarde.

Sur ce miroir, avec la pointe d'un diamant, ces deux noms avaient été tracés :

“DIANA...MARY.”

—Hourrah ! conclut triomphalement le pirate, hourrah !... nous sommes bien sur la piste... A cheval !... à cheval !...

XIII

OU L'EX-CAPORAL SATURNIN PICHARD DEPLOIE SES TALENTS.

Le Kouan-Si (ouest sauvage) est l'une des provinces les plus étendues, mais en revanche l'une des moins peuplées de la Chine.

Au centre, de vastes forêts presque impraticables ; au nord, d'immissibles montagnes qui s'en vont rejoindre les pics nuageux de l'Himalaya ; au sud, vers le golfe du Tonkin, tout à l'entour de l'embouchure des grands fleuves, des sables mouvants, des marais, des lagunes.

C'est donc une rude et pittoresque contrée, un pays pauvre, mais indépendant...une sorte de Bretagne chinoise.

Depuis déjà trois jours, Fernand et Saturnin s'y étaient engagés, ayant Balthazar pour guide.

Ils n'avaient jusqu'alors rencontré que des masures abandonnées, des hameaux en ruines.

Cependant, à de nombreux indices, il était facile de comprendre que ces ruines n'étaient que de la veille, que tout récemment encore ces masures étaient habitées.

Parfois même, on y retrouvait des cadavres...mais toujours des cadavres de femmes, de vieillards ou d'enfants.

La plupart de ces malheureux portaient la trace de cruelles mutilations, semblaient avoir perdu la vie dans d'horribles supplices.

—C'est étrange, disait le Canadien, on croirait que les Tigres impériaux ont passé par ici !

—Soyez patient, observait Saturnin, que l'avant veille du jour où nous nous sommes remis en route, j'avais assisté dans l'un des faubourgs de Canton, au départ de l'armée tartare.

—Celle que commande le féroce Kouang-Tzing...Je le sais...mais j'avais tout lieu de supposer qu'elle prendrait un tout autre chemin...Ce sont bien là, cependant, les ravages qu'il laisse ordinairement derrière lui...

Quand à Fernand :

—Nous finirons bien, disait-il, par rencontrer quelque créature humaine qui nous donnera des renseignements.

—Ne l'espérez pas, répondait Balthazar ; nous entrons dans le pays des Miao Tzé...ils sont tous enrôlés parmi les bandes rebelles, et se trouvent en ce moment dans les environs de Nankin.

Tous ceux-là qui étaient en état de porter les armes, ou même de marcher à la suite des guerriers, font partie de la grande invasion nationale. Il n'était resté que les infirmes, les veuves et les orphelins... Vous voyez que la vengeance des Tartares s'est appesantie sur eux.

—Mais ils ne peuvent avoir été massacrés tous !

—Non, sans doute...mais les survivants se sont réfugiés dans les profondeurs des forêts, ou sur les pics inaccessibles des montagnes. Croyez-en mon expérience...On ne les reverra qu'après la victoire, et longtemps encore ce pays restera désert.

—Mais l'armée de Kouang-Tzing, que peut-elle être devenue ?

—Nous ne tarderons pas à le savoir car il devient de plus en plus évident pour moi que nous cheminons sur ses traces. Voyez...voyez plutôt ; elle a dû camper ici !

Effectivement, les trois voyageurs venaient de déboucher dans une

clairière, où l'on reconnaissait sans peine les marques laissées par le campement d'une armée.

Partout des pas d'hommes et de chevaux...ça et là des feux éteints des arbres abattus ou ébranchés, des débris de toutes sortes.

—C'est cela, s'écria Saturnin, c'est bien cela..On dirait l'un de ces campements africains que nous rencontrons sur la piste des Kabyles... n'est ce pas, mon lieutenant ?

—Balthazar, interrogea Fernand, depuis combien de jours pensez-vous qu'ils soient repartis d'ici ?

—Il serait difficile de le préciser au juste, répondit le Canadien. Les tisons sont refroidis..l'herbe s'est redressée..les feuilles de cet arbre abattu sont complètement sèches...et déjà les bêtes fauves reprennent confiance...à preuve ce jeune daim qui se basarde là-bas sur la lisière de la forêt.

—Un daim ! fit joyeusement l'ex-caporal ; eh ! ma foi oui, je le vois.. Il arrive tout juste à point pour notre souper.

Il venait de mettre en joue l'animal, il tira.

—Imprudent ! fit le Canadien. Si quelques trainards avaient entendu l'explosion...

—Parfaitement juste, reconnut Saturnin, mais que voulez-vous, puis-que j'ai tué le daim, soupçons !

—Seit ! conclut Balthazar, mais un peu plus loin, dans un endroit moins découvert.

Il n'y avait rien à répliquer.

Pichard chargea le daim sur ses épaules, et suivit Fernand, que Balthazar guidait à travers la forêt.

À deux kilomètres environ, au centre d'une autre clairière, sur un monticule hérissé de quelques roches grisâtres, le Canadien s'arrêta. La halte était admirablement choisie.

Les roches formaient une sorte de bastion naturel, avec une étroite passe pour unique accès.

C'était le soir.

Le soleil, déjà disparu, projetait sur les grandes masses vertes de la forêt quelques dernières teintes empourprées.

—Dépecez votre daim, dit Balthazar à Saturnin, allumez du feu... mais sitôt la venaison cuite, éteignez promptement jusqu'au dernier charbon ;...nous sommes peut-être dans le voisinage de l'ennemi. Soyez donc prudent...Moi, pour plus de sûreté, je m'en vais à la découverte.

Fernand voulut s'opposer à ce dessein.

—Vous n'avez pas encore pris un seul instant de repos, dit-il, et nous avons marché durant tout le jour...

—Qu'importe. interrompit le Canadien, j'ai l'habitude de cette vie-là, moi ;...mes mem bres y sont rompus ;...je ne me fatigue jamais et ne dors guère.

—Mon ami . . .

—Je serai bientôt de retour ;...j'ai promis de veiller sur vous ;...laissez-moi remplir ma tâche.

Balthazar s'éloigna donc, et bientôt sa haute taille se perdit sous les grands chênes.

—Quel homme, murmura Fernand, et quel cœur.

— Le fait est, crut devoir ajouter Pichard, le fait est que je n'en connais pas, même parmi nos somaves, qui soient de ce calibre-là...une sobriété de dromadaire,...un courage de lion,...un imperturbable sang-froid,...un coup d'œil à toute épreuve,...un bras de fer et des jarrets d'acier...Brave Canadien, va, je l'aime aussi, mon lieutenant tout autant que vous l'aimez, presque autant que je vous aime.

—Je le sais, mon cher Saturnin,...mon digne ami, répliqua Fernand avec un sourire.

Puis, sur un autre ton :

—Voulez-vous que je vous fasse un aveu, caporal Pichard ?

—Allez, mon lieutenant, ne vous gênez pas...

—J'ai faim.

—Cristi, mais fallait donc le dire tout de suite...je me transforme en Vatel.

Et Saturnin, tirant son grand coutelas, s'appretait à éventrer le daim.

Mais s'arrêtant tout à coup :

—Mon lieutenant,...voulez-vous à mon tour me permettre un avis ?...

—Parle !

—Pendant que je fricasse, piquez un chien.

—Plait-il ?

—Oh ! pardon, c'est un mot qui n'est pas d'ordonnance ;...je voulais dire : dormez un peu ;...vous m'avez l'air d'en avoir grand besoin...

—Je ne le conteste point, ...mais qui fera sentinelle ?

—Moi, pardieu !...sentinelle et cuisinier...Le cumul n'a rien d'intempêtif...Nous sommes ici comme sur le donjon de Vincennes, sans comparaison,... et pourvu que de temps en temps je jette un coup d'œil par-dessus le parapet, rien à craindre...Allons, allons, c'est dit...Couchez-vous là. Je m'en vais bien vite chercher du bois sec pour allumer mon feu.

Un beau sable fin garnissait l'étroit espace compris entre les rochers.

Ca et là de jolies bruyères roses.

Vers l'orient, elles étaient plus serrées, elles formaient une sorte de massif allongé.

Il s'y mêlait des thym et des baumes.

Sur cette couche odorante et moelleuse, Fernand s'établit, et tout aussitôt ferma les yeux.

Il s'était déjà presque endormi, lorsque reparut Saturnin.

L'ex-caporal rapportait non seulement un fagot, mais encore un botillon d'herbes sèches.

Il glissa doucement ces herbes sous la tête de Fernand.

Les paupières de celui-ci s'entr'ouvrirent.

—Chut ! murmura Pichard, faites pas attention, c'est un oreiller... dormez !

Fernand referma les yeux en souriant.

Pichard le regardait d'un air tout réjoui.

Il alla prendre une des couvertures de laine qui complétaient l'équipement des voyageurs ; il déroula cette espèce de zécape sur son lieutenant, le regarda encore, se frotta les mains, et finalement s'en retourna vers...sa cuisine.

Bientôt le daim fut écorché bientôt le filet artistement mis à part.

—Premier service. filet de daim nature...baoun ?...fit tout bas Saturnin. Second service...ah. ça manquer de variété ;...je ne me vois pas d'autre rôti qu'un gigot *ibidem*...

Tout à coup un bruit, vague encore, s'éleva de la base du monticule.

—Bigre seraient-ce les Tartares ?

Il se redressa sur les genoux, il regarda précautionneusement par-dessus les rochers. Grâce au ciel, ce n'était point une bande de Mantoux ;...c'était une compagnie de faisans.

Les faisans sont très nombreux en Chine ; ils pullulent sur la *Terre des Fleurs* ; ils y sont si familiers qu'à peine s'émeuvent-ils de l'approche de l'homme.

—Cristi. pensa l'ex-caporal, en lorgnant le magnifique coq qui se prélassait tout resplendissant de pourpre et d'or, en tête de son harem emplumé, cristi...voilà le rôti qu'il me faudrait ; ...mais comment le faire venir à la broche ?

Et retenant son souffle, hasardant à peine un œil, il palpait de convoitise.

Les faisans semblaient se diriger en droite ligne vers les rochers.

—Est-ce que par hasard ce serait ici leur chambre à coucher ? ne tarda pas à se dire Pichard. Est-ce qu'ils y rentreraient pour faire dodo ?...Mais oui...fameux... j'ai mon plan.

La veille au soir, dans une halte au bord de la rivière, l'ex-caporal s'était organisé une ligne pour pêcher des truites.

—Si je pêchais un faisans ? murmura-t-il en souriant à son idée friande.

En un clin d'œil, la ligne fut débobinée, puis attachée à l'un des bâtons du fagot.

—Oui...mais une amorce.

Quelques jolies sauterelles vertes sautillaient parmi les bruyères.

—Hi. hi. ricana Saturnin, pourquoi pas ?...J'ai oui dire que, dans ce pays, les sauterelles sont si bonnes à manger que les Chinois eux-mêmes en raffolent... Ces faisans-là sont Chinois...tentons l'aventure.

Déjà la ligne était amorcée, il la jeta sans bruit dans l'étroit passage, à l'entrée duquel caquetaient déjà le coq et ses poules.

Par bonheur, le feu n'avait pas encore été allumé.

De plus, Fernand, Pichard, le daim, voire même le fagot, se trouvaient parfaitement invisibles pour les arrivants.

Rien d'anormal ne pouvait donc leur donner l'éveil.

Grâce à un léger interstice, le pêcheur pouvait glisser un regard vers son hameçon, qui sautillait sous les derniers efforts de la sauterelle-prisonnière.

Tout à coup le coq aperçut cette proie ; il se précipita vers elle.

Fernand fit un mouvement.

—Chut. pantomima silencieusement Saturnin, mais chut donc...ça mord.

La corde se tendit violemment ; le cop jeta un cri de douleur et voulut reprendre son vol.

Mais Saturnin se précipita vers lui, l'empoigna par l'aile, et lui tordit le col en s'écriant :

—Comis. tu seras rôti ;...t'es pincé ;...*pincatus es !*...

Puis, avec un regard narquois vers les faisandes qui s'envolaient :

—Désolé de vous avoir fait veuves, mesdames, je m'en vas plumer monsieur votre mari...Bien le bonsoir.

Fernand cependant, s'était à demi réveillé.

—Dormez...dormez donc. reprit Pichard à voix basse, c'est le souper qui s'apprête ;...il sera bon.

Puis, à lui-même :

—Second service : faisand rôti. conclut-il.

Une heure plus tard, dans l'une des anfractuosités des roches, un grand feu pétillait ;...au fond, joyeuse flambée ; sur le devant, braises ardentes.

Au-dessus de ces braises, sur deux pierres plates, une sorte de grill improvisé avec les quatre tibias du daim.

Plus haut, plus près de la flamme, le faisand embroché dans la bannette de l'un des rifles.

Quant au cuisinier, tout en admirant son édifice gastronomique, il achevait de perfectionner ses bifteks dans une marinade d'eau-de-vie fortement aromatisée de baume et de thym.

Soudainement, une grande ombre s'allongea devant lui.

Une ombre humaine.

Désagréablement surpris, mais nullement terrifié, Saturnin se redressa, se retourna, le couteau déjà levé sur l'intrus qui le dérangeait si mal à propos.

Mais son bras retomba, mais sa figure redevint souriante.

C'était Balthazar Cauchois.

—Déjà de retour, mon infatigable éclaircur. lui dit l'ex-caporal. Eh bien...comment cela va-t-il de votre côté ?

—Pas mal...et du vôtre également, à ce que je vois ?

—Mais z'oui...Hein...que dites-vous du Balthazar ?

—Du Balthazar ? répéta naïvement le Canadien, tout étonné.

L'ex-caporal étouffa vivement son envie de rire, et pour expliquer le quiproquo :

—Elle est bonne, celle-là. reprit-il. C'est un mot qui se dit dans le

monde...et au régiment. Savez-vous qu'il y a eu un monarque de l'antiquité...je crois que c'était un Autrichien...qui s'appelait comme vous ?

—Cauchois ?

—Non...Balthazar. Ce Balthazar donnait, à ce qu'il paraît, des festins choenosofs !

—Chocnosofs ?

—C'est-à-dire très rupins.

—Très rupins ?

—Enfin...fameux...de fameux repas...là...Comprenez-vous ?

—Je comprends, cette fois...Après ?

—Eh bien...le non de l'amphitryon leur est resté...Un fameux repas, main, là, un festin dans le chic...une vraie bombance...ça s'appelle un Balthazar.

—Très bien. j'y suis, se prit à plaisanter à son tour le Canadien, va pour un Balthazar ;...mais votre Balthazar n'est pas complet, ça me semble ?

—Voyez-vous ça...Qu'est-ce qui lui manque donc, s'il vous plaît ?

—An moins un plat de légumes...et du dessert.

—Possible ;...mais vous qui êtes si malin, pourriez-vous m'indiquer une fruitière ?

—Sans doute...et pas bien loin d'ici...

—Où donc ça ?

—Dans ma carnassière... Voyez plutôt.

—Des pommes de terre.

—Mieux encore, des patates...et de la plus savoureuse espèce. De plus un rayon de miel...des bananes...des figues et des oranges...

—Merveilleux...oh. le merveilleux carnier...Mais c'est donc un truc...

—Un truc ?

—Faites pas attention...c'est encore un de ces mots qui ne se connaissent pas au Canada ;...c'est du français moderne ; je vous l'enseignerai plus tard, à nos heures perdues...si nous en avons. Le plus pressé, c'est de mettre vos patates sous la cendre chaude...Ça sera chouette-suffard. je ne vous dis que ça...Passez-moi les tubercules.

—Les voici. Me permettez-vous d'imiter un peu M. Fernand.

—Très bien...cassez une canne.

—Une canne ?

—Oui...pioncez...roupillez...dormez...mais, je vous en avertis, vous n'avez qu'une heure.

—C'est tout ce qu'il me faut...Vous nous réveillerez tous les deux lorsque le couvert sera mis. Bonsoir.

Sans plus de façon, le digne Canadien s'étendit sur la bruyère, et mit tout aussitôt le temps à profit.

Saturnin continua son office de maître-coq.

Il faisait alors une de ces belles et tièdes nuits méridionales, qui sont presque aussi lumineuses que le jour.

—A la clarté de la lune, Saturnin vit briller de larges feuilles sur la lisière de la forêt.

—Voilà des assiettes et des plats, se dit-il.

Rien d'inquiétant ne se montrait, ne se faisait entendre aux alentours.

L'ex-caporal alla se pourvoir de vaisselle.

A son retour, tout était cuit à point, tout exhalait des parfums appétissants.

Pichard dressa le premier service, et réveilla les convives.

Déjà le Canadien semblait parfaitement remis de ses fatigues.

Il en était de même de Fernand.

On attaqua joyeusement les filets de daim ; ils furent trouvés délicieux.

—Quel dommage que le petit bleu manque à l'appel, soupira mélancoliquement Pichard.

—Le petit bleu ?

—Hélas, nous n'en avons pas, de vin.

—Où vous troupez, répliqua Balthazar, passez-moi ma gourde... se trouvait vide, et j'ai rencontré, par hasard, en chemin, de quoi remplir.

—Comment, un mastroquet.

—Plait-il ?

—Un marchand de vin, veux je dire.

—Non, un donneur de vin,

—A l'œil.

—Vous dites ?

—*Gratis pro Deo*, quoi...

—A quoi lui servirait d'exiger de l'argent ?... C'est un arbre.

—Un arbre ?

—L'arbre à vin. Pour peu qu'on le connaisse, on n'a qu'à le mettre en perce... et ça coule... Goûtez, Fernand, comment le trouvez vous ?

—Ma foi, répondit le jeune homme en passant la gourde à Saturnin, ma foi... je ne garantis pas que ce soit précisément du vin, mais c'est fort bon.

—Excellent, fit à son tour Pichard. Et vous nous garantissez... mais là, sans blague...qu'il y a, dans les forêts chinoises, des arbres qu'on peut mettre en bouteilles.

—Ils sont rares...mais il y en a...vous le voyez bien.

—C'est épatant. Lites donc, quand vous en rencontrerez un autre, vous me ferez signe...hein...j'irai lui offrir ma pratique.

—Très volontiers, je vous le promets.

—Merci, ça sera rigolo, comme disent les Espagnols... Touchez là, ma vieille, vous êtes un bon zigie.

—Rigolo...zigie...répéta Balthazar avec une joviale bonhomie ; il faudra décidément que vous me donniez des leçons.

—De langue française ? Quand vous voudrez... et ce sera rupinski,

comme disent les Polonais. Mais, en attendant, je m'en vas vous offrir du faisan rôti... et au jus de citron, s'il vous plaît... Il s'en trouvait quelques-uns parmi vos oranges.

Le faisan était exquis.

La gourde de Balthazar contenait environ deux litres.

Il y avait encore de l'eau-de-vie dans celles de Fernand et de Saturnin.

Le repas s'acheva donc le plus gaiment du monde.

Depuis quelque temps déjà l'on causait.

—Je n'ai rien vu d'inquiétant, avait dit Balthazar, et nous allons pouvoir continuer notre route. L'armée des Kouang Tzing, si toutefois c'est bien celle-là, semble être déjà loin dans la direction des montagnes de l'Ouest. C'était également notre chemin. Mais j'en connais un plus bref, et si nous avons l'heureuse chance de retrouver un canot d'écorce dont nous nous sommes servis, Timao et moi, lors de nos dernières chasses d'automne, nous distancerons facilement les Tigres de Sa Maesté l'empereur de Chine.

L'ex-caporal se mit à fredonner ce vieux refrain si connu :

L'empereur de Chine iïine,
A, quand il a bu,
La plus fichue mine iïine
Qu'on ait jamais vue.

Quant à Fernand, il avait dit :

—Un canot?... Mais vous comptez donc nous faire rétrograder vers la rivière ?

—Nullement. Mais il y a sur notre droite un petit cours d'eau, qui se transforme en torrent à la fonte des neiges, mais qui doit être navigable en cette saison, avec un peu d'adresse et beaucoup d'audace... Voulez-vous prendre ce chemin ?

—Quand vous voudrez, Balthazar.

—Immédiatement.

Déjà le Cannamen s'était levé.

—Pardon, observa Fernand, mais il me semble que l'ami Saturnin serait en droit de réclamer avant tout sa part de sommeil.

Nullement, se récria celui-ci, je me sens alerte et gaillard comme un écureuil... Attachons-nous une paire de pattes... déguisons-nous en cerfs... esbignons nous.

Balthazar comprit que tout cela voulait dire : partons ; il n'en demanda pas davantage.

En un instant tout fut prêt.

Les trois aventuriers s'engagèrent dans la forêt.

Durant trois ou quatre heures, ils cheminèrent à la file indienne à travers les hautes futaies et les taillis, parfois gravissant des collines escarpées.

Depuis longtemps déjà, la lune avait disparu ; les vapeurs matinales commençaient à s'élever de terre ; tout devenait ténèbres et brumes.

Il y eut une dernière montée plus abrupte que toutes les autres, . . . puis une dernière descente sur une côte rapide, à travers des buissons épais.

Au bas de cette falaise, sous une nappe de brouillard, on entendait un bruissement d'eau.

—Je vais voir si le canot se trouve encore à la place où nous l'avons laissé, dit le Canadien, attendez-moi.

—Ma foi, ça n'est pas de refus, dit Saturnin, j'avoue franchement que je suis éreinté.

—Je le crois bien, mon pauvre garçon, répliqua Fernand, voici plus de vingt-quatre heures que tu n'as dormi.

—Il dormira dans le canot, couché Balthazar, je reviens dans un instant ; attendez.

—Ne soyez pas trop longtemps, fit Pichard, ou je tape de l'œil.

Effectivement, un quart d'heure plus tard, au retour du Canadien, l'ex-caporal dormait.

—J'ai retrouvé l'embarcation, dit Balthazar, en route.

Puis, ai lent Saturnin à se relever, le soutenant dans sa marche encore assoupie :

—Allons, ajouta-t-il, allons, mon beau parleur, . . . un peu de courage et vous aurez tout le temps de sommeiller à votre aise.

—Rouppiller, . . . rectifia Pichard ; on dit rouppiller, mon bon ami ; parlez donc français.

À peine étendu dans le fond du canot, il se rendormait de rechef.

Tout d'abord, au milieu de la profonde nuit qui les enveloppait, Fernand aida Balthazar dans la direction du frêle esquif.

Mais lorsque le jour commença de poindre, lorsqu'il devint bien évident pour lui qu'il n'y avait plus qu'à suivre le courant, Fernand finit par se laisser aller également au sommeil.

Balthazar seul veilla désormais, assis au gouvernail.

Depuis combien de temps cela durait-il ainsi ? quels étaient les aspects de la rivière et de ses bords ?

Ni Saturnin ni Fernand n'auraient pu vous renseigner à cet égard.

Ils rêvaient tous les deux, celui-ci peut-être à la blonde Mary, . . . peut-être celui-là à la France.

Déjà, cependant, le soleil commençait à monter à l'horizon.

Tout à coup, un bruit formidable, un diabolique vacarme les réveilla tous deux en sursaut.

Fernand fut aussitôt debout, déjà cherchant ses armes.

Quant à l'ex-caporal Pichard, tout en écarquillant ses yeux éblouis de lumière, il s'était écrié :

—Fouehtra . . . comme disent les Auvergnats, . . . serions-nous pigés.

XIV

LE PONT-DU-DIABLE.

L'endroit où venaient de se réveiller les deux Européens était des plus pittoresques.

Aux deux côtés de l'étroite rivière, deux immenses falaises presque à pic, au-dessus desquelles une bande d'azur toute resplendissante de lumière.

Les deux falaises, dont l'intervalle restait plongé dans l'ombre, présentaient tantôt des arêtes aux formes fantastiques, tantôt des arbustes rabougris et des végétations bizarres.

Au sommet, le noir feuillage des sapins; au fond, à la surface de l'eau, une sorte de crépuscule au milieu duquel flottait une éternelle brume.

Enfin, fermant l'horizon, une arche gigantesque en travers de l'abîme.

Au-dessous de ce pont naturel, une grille de fer: au-dessus, des cavaliers qui défilaient, avec d'éblouissants rayons sur leurs armes d'acier, sur leurs instruments de cuivre.

On eût dit un féérique décor, comme on n'en voit qu'en rêve.

Du reste, les deux Européens eurent à peine le temps d'y jeter un regard.

Balthazar venait de faire rentrer le canot dans une grotte dissimulée par de grands roseaux, par des buissons épais.

Il est vrai qu'à travers le feuillage, on pouvait regarder encore.

—Cristi, murmura Saturnin, que c'est sauvage... et que c'est beau.

—Nous avons en Europe un pont comparable à celui-ci, dit Fernand; il s'appelle le Pont-du-Diable.

—Tel est également le nom de celui que vous avez devant vous, répliqua Balthazar; mais n'écartez pas tant le rideau de verdure qui nous cache... et silence.

Le défilé continuait au son des trompettes, des cymbales et des gongs.

—Quel est ce corps d'armée? questionna Fernand.

—L'ami Pichard pourrait peut-être vous le dire, fit le Canadien.

—Attendez, répliqua Saturnin... attendez, voici des uniformes et des grandes pelles dorées que je reconnais... Oui, oui, ce sont les régiments que j'ai vus sortir de Canton... c'est l'armée de Kouang-Tzing.

—Où peuvent-ils aller ainsi? murmura Fernand.

—C'est bien simple, répondit Balthazar; ils savent que le Kouang-Si n'a plus de défenseurs... ils veulent se donner l'honneur d'une facile victoire.

—Peut-être aussi ramener en arrière les rebelles, et faire diversion à leurs succès dans le nord? opina Fernand.

—C'est admissible, reconnut le Canadien; dans tous les cas, leur itinéraire me contrarie fort.

—Pensez-vous donc qu'ils puissent nous barrer le chemin?

—Non. Ce cours d'eau nous a fait déjà gagner sur eux deux journées

de marche, et s'il nous était possible de continuer ainsi, nous prendrions promptement l'avance.

— Pourquoi donc cela ne nous serait-il pas permis ?

— Regardez donc au-dessous du pont, . . . ne voyez-vous pas cette grille de fer ?

— Eh bien.

— C'est une sorte de herse ; . . . elle ne peut se lever qu'à l'aide d'une machine enfermée dans la forteresse, par laquelle est défendu le passage.

— Quelle est la garnison de cette forteresse ?

— En temps de paix, cinquante hommes ; en temps de guerre, le triple.

— Bigre ! fit Saturin, ce serait un peu trop pour nous trois.

— Sans compter de solides murailles, et des canons dans leurs embrasures, ajouta le Canadien.

— Comment donc espérez-vous sortir d'ici ? demanda Fernand.

Pour toute réponse, Balthazar indiqua la falaise qui s'élevait au-dessus de la grotte.

— Impossible, se récria Pichard ; c'est un chemin qui n'est praticable que pour des oiseaux . . . ou pour des singes !

— Sitôt que l'arrière-garde aura disparu, j'essayerai cependant, conclut le Canadien. Attendons !

— Soit ! fit Saturin ; mais en attendant, déjeûnons !

— Déjeûner . . . Mais avec quoi ?

— Avec ce cuissot de daim, que j'ai fort heureusement rapporté de là-bas. Oh ! oh ! je suis un cuisinier de précaution, moi . . . Vous ne voyez pas d'arbre à vin par ici ?

— Non, . . . mais nous avons de l'eau claire à discrétion.

— Pouah ! grimaça l'ex-caporal ; mais enfin, que voulez-vous, va pour le pitanchement des grenouilles . . . et en avant la mastication !

Les trois aventuriers s'assirent sur des quartiers de roc et déjeûnèrent.

Les derniers traînards franchirent le pont, . . . on entendit le bruit des portes que refermaient les gardiens, . . . la diabolique musique chinoise se perdit dans le lointain.

Déjà le Canadien se disposait à l'ascension de la falaise.

Mais Fernand exigea qu'il attendit une heure encore, et que cette heure lui fût une heure de sommeil.

Après bien des résistances Balthazar alla se coucher au fond de la grotte.

À l'entrée, ses deux compagnons restèrent assis et fumèrent des cigarettes en regardant couler l'eau.

Parfois, un sourire effleurait les lèvres de Fernand, un éclair passait dans son regard, un soupir soulevait sa poitrine.

— Mon lieutenant, dit enfin Pichard, gageons que je devine à qui vous pensez ainsi.

— À qui je pense ?

—Oui, . . . vous pensez à elle, . . . à la petite miss.

—Saturnin !

—Est-ce à miss Diana ? est-ce à miss Mary ? . . . je ne précise pas . . . mais je gagerai pour l'une ou pour l'autre . . . Allons, . . . allons, . . . ne vous en défendez pas . . . Elles sont si avenantes, si charmantes; elles sont si bien faites pour inspirer l'amour !

—N'est-ce pas, Saturnin, n'est-ce pas !

Et l'on se mit à parler des deux filles de sir Cambridge.

—L'heure est passée, interrompit soudainement la voix de Balthazar.

—Seulement de quelques minutes, répliqua Fernand ; mais je l'avoue, mon ami, je ne vous eusse point réveillé.

—Je m'en doutais bien ; . . . aussi me suis-je réveillé moi-même.

—Et presque à l'heure dite . . . C'est surprenant.

—C'est tout simplement indispensable lorsqu'on vit habituellement dans les bois. J'en avais fait l'apprentissage en Amérique.

—Voilà une science qui ne sera jamais la mienne ! se récria Saturnin.

—Pourquoi pas ? conclut simplement le Canadien ; on peut tout ce qu'on veut.

Puis, tout en remettant sa carabine en bandoulière :

—Convenons bien de nos faits, dit-il à ses deux compagnons ; je vais traverser la rivière et gravir la falaise opposée. Remarquez bien les circuits que je ferai, les endroits où l'ascension sera possible. Cependant, lorsque j'aurai atteint le sommet, attendez encore ; . . . je crois prudent de pousser une petite reconnaissance à la suite de l'armée ennemie. Alors seulement que vous me verrez de retour là-haut, alors seulement que je vous ferai signe de me rejoindre, passez à votre tour et montez. Est-ce convenu ?

Fernand avait écouté sans interrompre. Puis, relevant tout à coup la tête vers le Canadien :

—Balthazar, lui dit-il, vous me rendrez cette justice que je ne suis point curieux. Je vous ai cru sur parole, je ne vous ai adressé aucune question indiscrète ; . . . est-ce vrai ?

—Je me plais à le reconnaître, et je vous en remercie. Mais où voulez-vous en venir ?

—A ceci : vous vous exposez trop souvent pour moi, Balthazar . . . Je suis jeune, je réclame ma part du danger.

Un sourire de satisfaction s'épanouit sur le visage hâlé du Canadien, qui répliqua :

—Les périls ne vous manqueront pas, don Fernand, soyez tranquille. Mais j'ai l'expérience de ce pays, voyez-vous bien ; . . . mais je connais toute l'importance, toute la sainteté de la mission que vous venez y remplir . . .

—Alors, cette mission, . . . quelle est-elle ?

—Patience ! . . . ayez encore un peu de patience . . . Dans quelques jours, nous arriverons auprès de celui qui s'est réservé de vous tout apprendre !

Il y avait dans la voix et dans le regard du Canadien tant de solennelle autorité, une si respectueuse et touchante prière, que, cette fois encore, Fernand n'insista pas.

Nonobstant, avec une légère impatience :

— Gardez votre secret, dit-il, mais au moins dites-nous quelque chose de votre plan de campagne.

— Volontiers, reprit Balthazar ; mon plan est bien simple. Notre plus court chemin, c'est ce petit cours d'eau. . . Vous connaissez l'obstacle qui nous arrête ?

— Cette herse. . . cette grille. . .

— Précisément. Mais il est possible que de l'autre côté du pont, après un détour dans un bateau que je connais, nous retrouvions une autre embarcation. Tout en m'en assurant, j'ai dessein d'étudier un peu les mouvements de l'armée tartare. . . Ils commencent à m'impatienter, je ne vous le cacherai pas plus longtemps.

— Supposez-vous donc que Kouang-Tzing se rende au même endroit que nous ? questionna Fernand au hasard.

— Non, se récria Balthazar avec une terreur étrange, oh ! non. . . Ça n'est pas croyable !. . . c'est impossible !

— Ils auraient suivi comme nous la rivière, observa Saturnin.

— Impossible ! répliqua le Canadien, ce petit cours d'eau ne saurait suffire au passage d'une armée ; quelques ennemis, postés au sommet de ces falaises, écraseraient sans peine de lourdes jonques attachées à la file les unes des autres. . . et c'est pour cela précisément qu'ils ont pris la plus longue route. Une légère flottille pourrait seule se hasarder dans cet étroit passage.

Balthazar s'interrompit tout à coup, et mettant un doigt sur ses lèvres :

— Chut ! fit-il, écoutez !

Les sens moins subtils des Européens ne percevaient encore aucun bruit.

— Rien. . . murmura Saturnin, je n'entends rien. . .

— Chut, donc !. . . Attendez. . . ouvrez les oreilles !

Tout en formulant cette nouvelle injonction, Balthazar s'était avancé, s'était accroupi dans les buissons, qu'il écartait doucement.

Bientôt, en amont de la rivière, vers le dernier coude qu'ils venaient de franchir eux-mêmes, nos trois amis entendaient comme un léger bruissement à la surface des eaux.

Un jonque légère apparut. . . puis une seconde, puis une troisième.

Le Canadien et ses deux compagnons regardaient immobiles en retenant leur haleine.

Les deux premières jonques ne tardèrent pas à passer devant la grotte.

C'étaient deux longs bateaux plats, sur chacun desquels une vingtaine d'hommes armés jusqu'aux dents.

La troisième embarcation différait essentiellement de celles qui la précédaient.

Figurez-vous une sorte de gondole chinoise, à la proue effilée, aux flancs élargis, pour donner place aux rameurs.

Ces rameurs étaient au nombre de vingt-quatre, douze de chaque côté.

Vers la poupe s'élevait une cabine peinte en vert pâle, avec de brunes persiennes hermétiquement closes.

À l'arrière-garde, deux autres jonques en tout point semblables à celles qui naviguaient en tête de la flottille.

—Qu'est-ce que cela ? murmura Fernand.

—Écoutons et regardons, répondit à voix basse le Canadien.

Ses deux compagnons obéirent.

Les jonques s'avançaient silencieusement.

Il y avait dans leur allure quelque chose de mystérieux.

Celle qui se trouvait au centre, et qui semblait surveillé par les quatre autres, arriva devant les buissons qui dissimulaient en partie l'entrée de la grotte.

En avant de la cabine, deux hommes se tenaient debout.

L'un de ces hommes, c'était Kiao-Sang.

L'autre avait la moitié du visage couvert d'un bandeau, la tête enveloppée dans un foulard lie de vin.

Sous cette espèce de masque, il était impossible de le reconnaître.

Tout à coup, au moment même où cette jonque passait devant la grotte, une des persiennes se souleva pour livrer passage à une main de femme.

Cette main tenait un mouchoir blanc qui fut jeté, pour ainsi dire, à la brise soufflant d'aval.

Kiao-Sang s'en aperçut, fit un geste de colère, et disparut aussitôt dans l'intérieur de la cabine.

Quant à son compagnon, il se précipita vers l'arrière de la jonque, en cherchant à ressaisir le mouchoir.

Il y eut dans la cabine un cri de femme.

Ce cri fit tressaillir Balthazar, Saturnin et Fernand.

Ce dernier surtout semblait en proie à une émotion étrange.

Il avait porté la main à son cœur, il murmurait :

—Mary... miss Mary... n'est-ce point sa voix ?

Et il eut un mouvement pour s'élançer hors de sa retraite.

Une vigoureuse étreinte de Balthazar le retint.

—Silence, donc, fit le Canadien, silence.

La persienne venait de s'écarter violemment.

La tête de Kiao-Sang apparut.

Il échangea vivement quelques mots avec l'homme au foulard lie de vin.

Pour toute réponse, celui-ci montra le mouchoir blanc, qui déjà flottait à la surface de l'eau.

Un remou du courant le portait vers la grotte.

Kiao-Sang, de plus en plus furieux, donna un ordre à son acolyte, en lui indiquant le canot que la jonque trainait à sa remorque.

L'homme à la tête enmailloté descendit dans ce canot. Deux rameurs l'y suivirent.

Durant ce temps-là, les cinq jonques, poursuivant leur chemin, s'approchaient de l'Arche du Diable.

Kiao-Sang, qui venait de ressortir de la cabine, fit retentir par trois fois une trompe de cuivre qu'il portait à sa ceinture.

Un homme se montra sur le pont.

Le mot de passe fut crié par Kiao-Sang.

La herse se leva.

Les cinq jonques passèrent, laissant derrière elles le canot.

On entendit le bruit de la grille qui se refermait.

Tout cela, du reste, avait été l'affaire d'un instant.

Le canot, qui se trouvait à une cinquanteaine de toises plus bas que la grotte, avait fort à faire pour remonter le courant, des plus rapides en cet endroit.

Le mouchoir blanc venait de s'arrêter parmi les basses branches des buissons.

L'esprit de Balthazar semblait en travail.

Ses deux compagnons le regardèrent tour à tour comme pour dire :

—Eh bien...que faut-il faire ?

—Ils ne s'out que trois, murmura Balthazar, chacun le sien.

Saturnin porta la main à sa carabine.

—Non, fit le Canadien, les jonques sont encore trop près de nous... Pas de bruit...prenez vos haches, et, d'un seul coup, sans même qu'ils aient le temps de jeter un cri, abattez les deux rameurs. Mais, je me charge du troisième...Mais, comme c'est le confident de Kiao Sang, il nous le faut vivant celui là...il faut qu'il parle.

—Comment pourrez vous ?...

Balthazar sortit de sa carnaissière une longue et solide courroie, terminée par un nœud coulant.

Il enroula cette courroie dans sa main gauche, à la manière américaine.

Et, laconiquement, il répondit.

—Mon lazzo.

En même temps, de sa main droite, il inclina l'un des roseaux, déjà courbés par la brise, vers le mouchoir blanc, et le fit légèrement dériver dans l'intervalle qui restait libre entre les branchages.

Par cet intervalle, l'eau pénétrait à quelque distance jusqu'au milieu de la grotte.

C'était grâce à cette petite baie qu'ils avaient pu dissimuler leur propre canot.

Celui qu'ils guettaient en ce moment longeait l'autre rive pour reprendre le fil du courant, et redescendre dans la grotte en ligne oblique.

Pour mieux les attirer, le Canadien se servait du mouchoir blanc

ainsi que d'un appât frétilant à la surface de l'eau pour amorcer des truites.

— Ils viennent !... dit-il ; les voilà... Tenez-vous prêts... et sitôt que je ferai retentir le cri du martin-pêcheur... frappez !

Lui-même il se redressait, le lazzo à la main.

Sous l'impulsion d'un vigoureux coup de rame, le canot glissa comme une fièche entre les deux buissons.

Le cri du martin-pêcheur s'éleva parmi les roseaux.

Aussitôt les deux haches brillèrent dans l'ombre, et le lazzo siffa dans l'air.

Les deux rameurs s'affaîsèrent sur eux-mêmes, la tête fendue jusqu'aux épaules.

Quant à leur chef, qui se tenait au gouvernail, le lazzo le saisit à la gorge, l'enleva de son banc, et malgré tous ses efforts, le rejeta jusqu'au fond de la grotte, à demi étranglé.

— Rasibus coco ! fit triomphalement l'ex-caporal Pichard.

— Chut donc ! commanda Fernand, qui, avançant la tête entre les roseaux, interrogeait du regard tous les alentours.

À l'exception d'un flot de sang qu'emportait la rivière, on eût dit que rien d'anormal n'en avait troublé la sérénité, le silence.

Personne sur le pont, personne de l'autre côté de la grille.

Pas même un murmure d'écho, pas même un vol d'oiseau effarouché.

— Rien ! dit Fernand. Dieu seul nous a vus... Dieu seul sait ce qui vient de se passer ici !

Et, se détournant avec horreur des deux cadavres, il regarda le Canadien.

Balthazar, habitué à de semblables scènes, ne s'en émouvait plus.

Aceroupi auprès de son prisonnier, il se servait du lazzo pour le garrotter étroitement.

Puis, sans déplacer encore le nœud coulant, il le desserra quelque peu.

Saturnin venait de le rejoindre, et dénouant le foulard lie de vin, soulevant le bandeau :

— Voyons un peu, dit-il, quel est l'animal qui vient de tomber dans nos filets ?...

Dès le premier regard il se redressa stupéfait.

— Ah bah !... c'est le cicérone dont m'avait gratifié sir William Cambridge... En voilà une rencontre !... Mais oui, mais oui... c'est mon ami Pan-Tehu !

— Pan-Tehu ! se récria Fernand. Comment se fait-il qu'il se retrouve ici ?...

— Il va nous l'expliquer lui-même, répliqua Balthazar ; attendez... attendez !

Le prisonnier, soulevant avec effort ses paupières, promenait tout à l'entour de lui le regard effaré d'un renard pris au piège.

Il sembla vouloir parler, mais il ne put articuler un son.

—De l'eau ! demanda Balthazar à Saturnin. Apportez-moi de l'eau ?
Pendant ce temps-là, Balthazar adossait Pan-Tchu contre une pierre
enverdée de mousse, et relâchait davantage encore le nœud coulant.

Puis, vers la nuque, il y passa la baguette de sa carabine, et comme
pour se mettre en main cette espèce de taquet, il lui fit faire un pre-
mier tour.

Pan-Tchu rouvrit les yeux tout à coup, et tira la langue.

—Conic ! grimaca Pichard, qui rapportait une gourde pleine d'eau.

Balthazar, tout en redonnant un peu plus d'aise à la respiration de
son prisonnier, lui versa entre les lèvres une forte gorgée d'eau.

Après quoi, commençant l'interrogatoire :

—Tu sais baragouiner le français, mon drôle...et tu te nommes Pan-
Tchu ?

Le misérable voulut nier.

Mais Pichard, se plaçant tout à coup devant lui, assis sur les talons,
les deux mains sur les genoux :

—Hé ! bonjour, dit-il ; bonjour, mon ami Pan-Tchu...Ca va bien ?
Merci...Pas mal...et vous ?

Le Mandchou resta confondu.

—N'essaye pas de mentir une seconde fois, reprit le Canadien, ou je
resserre d'un cran...Comment se fait-il que tu aies quitté la maison de
ton maître ?

—Pan-Tchu n'est point un esclave, répliqua celui-ci ; Pan-Tchu était
libre de partir, librement il est parti.

—Soit, nous verrons plus tard...Quel était cet homme avec qui tu
causais tout à l'heure, sur l'avant de la troisième jonque ?

—Je ne sais pas son nom.

La baguette de fer fit un demi-tour à droite.

—Tu mens ! dit en même temps Balthazar ; tu mens...cet homme s'ap-
pelle Kiao-Sang !

—Ah ! fit Pan-Tchu étonné ; mais vous savez donc tout !

—C'est à nous de l'interroger, c'est à toi de répondre ;...réponds...
Quelle est la femme retenue prisonnière dans la cabine ?

—Une femme...balbutia Pan-Tchu, qui, dans son astuce barbare,
cherchait quelque faux-fuyant.

—Une jeune fille ? précisa le Canadien, qui semblait épier pas à pas
la pensée tortueuse de celui qu'il interrogeait, c'est une jeune fille,
n'est-ce pas ?

—Non...ce n'est pas une jeune fille.

Pour tout autre, cette réponse n'eût renfermé aucun renseignement.

Mais Pan-Tchu avait imperceptiblement appuyé sur ce mot "une"
; mais pour Balthazar, qui lisait dans ses yeux, cette simple inflexion de
voix fut un trait de lumière :

—D'accord, reprit-il d'un ton convaincu, d'un ton presque railleur ;
elles son deux... .

—Non...ce n'est pas cela que j'ai voulu dire...Non.

—Elles sont deux, te dis-je...et ces deux prisonnières-là...ce sont les filles de sir Cambridge.

—Non, non...

—Tu vas mentir encore...tu mens. s'écria le Canadien d'une voix tonnante.

Et, sous la pression de sa main, le sang coulant se resserra de telle façon que Pan-Tehu se prit à râler, déjà redevenu presque violet.

—Grâce pour lui, grâce...ne put se défendre de murmurer Saturnin.

Quant à Fernand, pour fuir ce spectacle, il était allé ramasser le mouchoir blanc; il l'examinait à l'écart avec une attention de plus en plus singulière.

—Grâce, se récria le Canadien, superbe d'indignation et de volonté; grâce pour ce venimeux reptile...lorsque peut-être il a livré, vendu les deux filles de son maître, de son bienfaiteur...lorsque peut-être elles sont au pouvoir de Kiao-Sang...et que lui seul peut nous renseigner sur leur sort, non, jamais...jamais...

Puis, s'adressant à Pan-Tehu :

—Tu m'entends ? poursuivit-il avec une effrayante énergie ; tu me connais...tu sais que les parçils m'ont surnommé Frappe-au-cœur, et que je suis sans pitié pour eux. Parle donc...ou tu mourras...tu mourras dans d'atroces tortures...Parle.

Et déjà, des deux mains, il tournait la baguette de fer.

—Arrêtez, s'écria Fernand, arrêtez...Cet homme ne peut rien davantage que ce soient les deux filles de sir Cambridge. Lisez plutôt ce qu'elles ont écrit avec leur sang sur cette batiste...Lisez.

Et il montrait le mouchoir blanc.

Sur ce mouchoir, ces quelques mots étaient tracés, ou plutôt pointillés en rouge :

"*Diana !...Mary !*

"*Sauvez-nous !*"

—Comprends-tu, dit Balthazar au prisonnier, comprends-tu que Dieu lui-même veut que nous sachions la vérité?...Apprends-nous donc ce qui nous reste encore à connaître...Dis tout...dis tout.

Le supplice de Pan-Tehu devenait intolérable.

—De l'air, siffla-t-il entre ses lèvres crispées, et livides ; oh, de l'air, de l'air...Je parlerai.

—Enfin ! dit Balthazar, qui s'empressa de rendre la vie à l'agonisant.

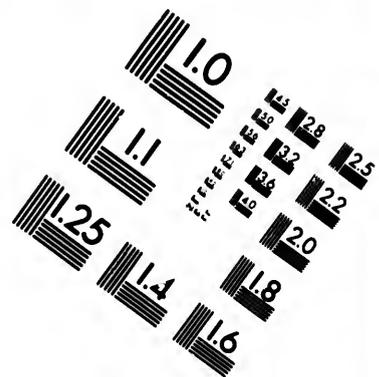
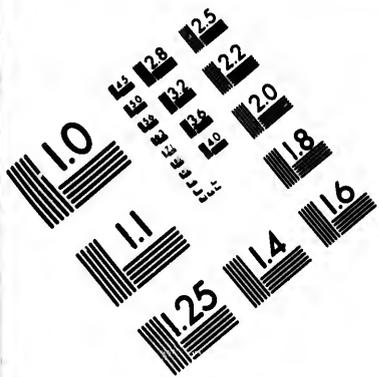
Pan-Tehu s'évanouit

Près de deux heures s'écoulèrent avant qu'il eût achevé de reprendre connaissance.

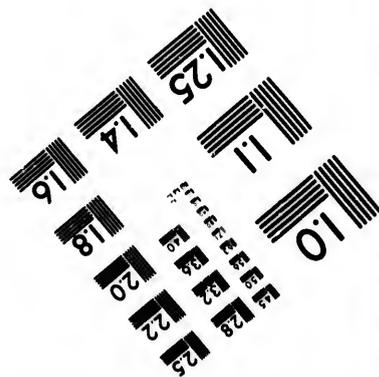
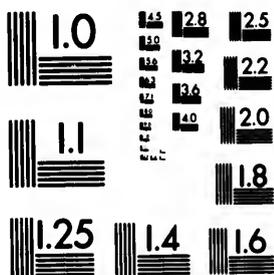
L'interrogatoire recommença.

Pan-Tehu raconta, ou du moins à peu près, ce qui est connu du lecteur.

Mais, quand on le questionna sur les intentions de Kiao-Sang, sur le but vers lequel il se dirigeait, sur la route qu'il comptait suivre, ce furent de nouvelles tergiversations, de nouveaux mensonges.



**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



28
25
22
20

10

Le Canadien dut encore recourir à la menace.

L'impatience de Fernand atteignait son paroxysme.

—Kiao-Sang a déjà trois heures d'avance sur nous, s'écria-t-il enfin, et ses jonques marchent plus rapidement que notre canot. Quelques minutes encore de retard, et ce serait peut-être la mort de celles que nous devons, que nous voulons sauver ! il faut repartir, . . . repartir à l'instant même . . . Ce misérable continuera ses explications dans le canot, et durant ce temps-là, du moins, nous avancerons !

—Mais la herse, observa Saturnin ; comment faire ouvrir la herse ?

—Je m'en charge, répondit le Canadien ; cachez notre embarcation tout au fond de la grotte, nous prendrons celle-ci, qui porte les couleurs impériales, . . . et qui du reste vaut mieux que la nôtre . . . Faites vite.

En conséquence, l'ancien canot fut caché avec soin derrière des stalagmites et des rochers : la nouvelle embarcation fut débarrassée des deux cadavres, ainsi que de toute trace sanglante.

De son côté, le Canadien disait à Pan-Tchu :

—Ecoute-moi bien. Si tu nous trompes en quoi que ce soit, je te tuerai . . . Si tu nous aides franchement à reconquérir les deux filles de sir Cambridge, non seulement je te rendrai la liberté, mais il te fera riche ; . . . c'est moi qui t'en réponds . . .

—Je sais que Frappe-au-Cœur n'a jamais manqué à sa parole, ne put se défendre de reconnaître Pan-Tchu.

—Sers-nous donc, alors.

—Que faut-il faire ?

—Tu portes à ta ceinture un instrument de cuivre pareil à celui dont s'est servi Kiao-Sang, et, comme lui, tu dois posséder le mot de passe ?

—Je l'avoue . . . Eh bien ?

—En bien . . . pour commencer, tu vas nous faire ouvrir la grille

—Au moins, faudrait-il que j'aie les mains libres ?

—Les mains, soit ; mais les jambes, non . . . Et ne songe pas à nous trahir . . . Je me tiendrai auprès de toi, mon couteau à la main, la pointe de ce couteau dans tes côtes.

—Pan-Tchu obéira.

Quelques minutes plus tard, le canot impérial filait dans le courant. Saturnin ramait, Fernand se tenait au gouvernail.

Balthazar, ainsi qu'il l'avait dit, s'était assis à l'avant, en face de Pan-Tchu, qu'il maintenant debout.

Dans l'autre main, on sait ce qu'il y avait.

A l'approche du pont, Pan-Tchu emboucha sa trompe de cuivre, et par trois fois fit retentir l'écho des falaises.

L'un des gardiens se pencha par-dessus le parapet, et demanda le mot d'ordre.

Une certaine hésitation se manifesta sur les traits de Pan-Tchu.

Mais, sous l'aiguillon du couteau de Balthazar, il s'empressa de répondre.

La herse se releva.

Un même soupir d'allègement, presque un cri de joie, s'échappa des lèvres de nos trois aventuriers.

Ils avaient franchi l'Arche-du-Diable.

Au delà, c'était l'inconnu, c'était la lutte.

XV

OU NOS TROIS AVENTURIERS SE TROUVENT AVOIR AFFAIRE A DES ENNEMIS SUR LESQUELS ILS NÉ COMPTAIENT PAS.

Entre les deux chaînes du Kouang-Si, quelque peu vers le golfe du Tonkin, s'étend une marécageuse contrée, une sorte de désert aquatique.

Au milieu de ces lagunes chinoises, serpentent de rapides courants d'eau, appelés bayons, qui s'écoulent tantôt dans un sens, tantôt dans un autre.

Dans le labyrinthe formé par leurs méandres, d'innombrables flots, ceux-ci arides d'aspect et fermes sous le pied qui s'y hasarde, ceux-là n'étant que des monticules de vase hérissés d'oseraies et de joncs.

Il s'y rencontre aussi des sables mouvants.

Tout à l'entour de ces eaux noirâtres, aucune habitation, pas même un arbre; on dirait que pour les grands végétaux, ainsi que pour l'homme, leurs miasmes sont mortels.

En revanche, c'est le refuge par excellence de tous les palmipèdes qui, vers le printemps surtout, s'y réunissent par myriades.

Là, se trouvent le pélican, le héron bleu, l'ibis, le flamant rouge, l'oie sauvage, l'aigrette, le butor, le cygne-trompette, l'oiseau-serpent, etc., etc.

C'est tout simple: les marais et les bayons sont remplis de poissons, de reptiles, d'insectes, et tous les oiseaux ichthyophages s'y donnent rendez-vous, y séjournent, comme de nos jours encore dans les marais Pontins, comme jadis dans les Palus-Méotides.

De plus, c'est à peine si, de temps à autre, quelques chasseurs aventureux troublent le silence de ces vastes solitudes.

.....
Le soleil commençait à descendre à l'horizon, des reflets rougeâtres s'allumaient çà et là dans les lagunes.

Un canot, débouchant dernières montagnes de l'est, s'avancait avec rapidité dans le bayon principal.

Dans ce canot, Fernand, Saturnin, Balthazar et Pan-Tchu.

A plusieurs reprises, on avait interrogé ce dernier.

Invariablement, il avait répondu que Kiao-Sang avait enlevé les deux jeunes miss pour le compte du général Kouang-Tzing, qui, depuis longtemps, voulait se venger de sir Cambridge. Mais que, plus tard, le susdit Kiao-Sang, voulant peut-être obtenir une riche rançon pour lui-même, avait paru vouloir retarder le moment où il les livrerait à Kouang-Tzing, ainsi qu'il s'y était engagé.

Il suivait nonobstant le chemin convenu, mais en s'y attardant comme à plaisir, mais peut-être avec la secrète intention de s'enfuir vers le royaume de Siam avec ses deux prisonnières, qui lui resteraient ainsi avec les sommes considérables qu'il avait en outre volées chez sir William Cambridge.

Ces explications, ces suppositions donnaient fort à réfléchir à Fernand, à ses amis.

On allait avoir deux adversaires à déjeuner, à combattre, c'était évident; mais leur rivalité même n'était elle point une chance heureuse?

—Si Kiao-Sang livre les deux jeunes miss à Kouang-Tzing, avait opiné Balthazar, la jalousie du valet contrecarrera les projets du maître. S'il persévère à les retenir en son pouvoir, dans l'appréhension de rencontrer le général, il n'osera point leur manquer de respect. Dans tous les cas, nous gagnons du temps.

—C'est possible, répliquait Fernand; mais raison de plus pour n'en point perdre d'un autre côté... Allons plus vite encore... allons plus vite "*Mary*. "*Diana*."

—Eh, maugréait alors le Canadien, oh, que pourrions-nous à nous trois, peut-être contre toute une armée, tout au moins contre une centaine d'hommes.

—N'importe... elles seraient auprès de nous; nous pourrions veiller de loin sur elles... et rien que l'espérance de les délivrer doublerait nos forces... Avançons toujours.

Tel était le langage de Fernand.

Mais un peu plus loin:

Sommes-nous bien sur leurs traces, s'écriait-il fiévreusement; cet homme ne nous a-t-il pas trompés.

—Je connais les Mandchoux, et commence à croire à la sincérité de celui-ci, répondait Balthazar; il a pu voir que nous n'y allions pas de main morte...La peur.

Fernand, néanmoins, doutait encore.

Mais au moment même où le canot s'engageait dans les lagunes, Balthazar se pencha au dehors et ramassa, dans les eaux presque stagnantes, un gant de femme.

Ce gant ne portait aucune marque distinctive, aucun signe, aucun chiffre. Cependant il était d'une peau très fine; il exhalait une odeur parfumée, il semblait avoir été ganté par une main d'enfant...

N'étaient-ce point là des indices attestant qu'il provenait d'une des filles de sir Cambridge?

Cette présomption ne tarda pas à se changer en certitude.

Après un attentif examen, Balthazar crut remarquer certaines piqûres d'épingle sur la paume du gant.

Il s'empressa d'en déchiffrer le dos; il tendit la peau dans toute sa largeur entre son regard et les rayons du soleil couchant.

Les piqûres formaient des lettres; ces lettres formaient ces deux mots:

—Plus de doute, s'écria Fernand, les deux filles de sir Cambridge ont passé par ici ;...elles ont eu l'heureuse inspiration de semer partout sur leur chemin des jalons révélateurs pour le dévouement de leurs amis.

Et réunissant cette nouvelle relique à celle qu'il possédait déjà, il les porta toutes les deux à ses lèvres, toutes les deux il les serra sur son cœur.

Fernand ne se trompait pas. Les deux jeunes filles avaient pensé que sir Cambridge se mettrait à leur recherche ; elles avaient multiplié sur leurs pas les indices et les encouragements.

Nous en avons eu déjà la preuve à la première halte de la petite caravane guidée par Wainpoa, alors que le jeune pirate avait trouvé, sur le miroir de l'auberge chinoise, les noms des jeunes filles écrits avec la pointe d'un diamant.

Le Canadien, cependant, venait de répondre à Fernand :

—Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes sur la bonne piste, et que j'avais raison, relativement à Pan-Tchu ;...il mérite quelque confiance.

En conséquence, Balthazar relâcha quelque peu la courroie qui garrottait de nouveau les poignets de Pan-Tchu.

Uné fauve et rapide lueur passa dans les yeux du Tartare ; mais ce ne fut qu'un éclair aussitôt éteint.

—Je te remercie, dit-il à Balthazar d'un ton reconnaissant, tu seras content de moi.

Et sur ses indications, le canot fila plus rapidement encore dans cet étrange archipel où les bayons s'entrelaçaient comme les mailles d'un filet.

C'était Fernand qui ramait maintenant ; Balthazar se tenait au gouvernail.

Quant à Saturnin, depuis déjà près de deux heures, il dormait, étendu dans le fond du canot.

Bientôt le bayon s'élargit, et déboucha dans une sorte de lac de forme oblongue.

Cette gigantesque flaque d'eau dormante, bourbeuse et marécageuse sur les bords, vers le milieu profonde comme un gouffre, semblait au moins un mille d'étendue.

Là, les oiseaux aquatiques devenaient encore plus innombrables.

Sans s'effaroucher le moins du monde, ils regardaient passer l'embarcation avec une sorte de curiosité naïve.

Parfois même, quittant les îlots ou la rive, ils passaient au-dessus des voyageurs par grands vols tellement compacts, que les dernières lueurs du jour s'en trouvaient momentanément obscurcies, comme par une éclipse du soleil couchant.

C'était alors tout un concert de cris aigus, de discordantes clameurs.

L'un de ces vacarmes ailés réveilla Saturnin.

Promenant sur ce singulier paysage un regard tout ébahi :

—Quel changement à vue, s'écria-t-il. Ah ça, mais...les montagnes

sont donc rentrées dans le troisième dessous. Quel pays... que d'oiseaux. Des bleus... des rouges... des dorés... des de toutes les couleurs. Ça se trouve à merveille, par ma foi, j'ai faim.

En même temps, l'ex-caporal venait de saisir sa carabine.

Mais cette fois encore Balthazar arrêta son bras.

— Modérez vos instincts de chasseur, l'ami... ou du moins réservez vos balles pour un autre gibier, pour les Tartares de Kiao-Sang ; ils se trouvent peut-être à portée d'entendre la détonation d'une arme à feu.

— Dommage soupira Saturnin, c'était tentant. Mais ce lac me semble des plus poissonneux, et j'ai conservé la ligne avec laquelle, en dernier lieu, fut happé mon faisan. Va donc pour la pêche ; c'est précisément aujourd'hui vendredi, jour maigre.

A la surface des eaux sombres, on distinguait effectivement des ondulations et des remous attestant que les poissons n'étaient pas moins nombreux dans le lac que les oiseaux sur les rives.

En un clin d'œil, Pichard eut disposé ses hameçons.

Mais avec quoi les amorcer ?

Tandis que notre pêcheur se creusait la cervelle pour imaginer quel que appât d'occasion, la fraîcheur du soir commençait à rider légèrement la surface du lac.

En même temps, de toutes parts, surgissaient de longues éminences rugueuses, accidentées, mouvantes

— Qu'est-ce donc que ces grands poissons-là ? demanda Saturnin avec une certaine inquiétude dans le regard.

— Oh ! ch ! répondit en souriant Balthazar, je doute que vous puissiez les pêcher à la ligne ; ce sont des alligators.

— Des alligators !

— Autrement dire des caïmans... ou, si vous le préférez mieux encore, des crocodiles.

— Bigre de bigre !

Et Pichard, qui s'était penché par-dessus le bord, se recula en bondissant jusqu'au milieu du canot.

Mais, après un instant de réflexion, essayant de rire :

— Allons ! fit-il, allons, maître Frappe-au-Cœur, vous plaisantez, vous plaisantez... n'est-ce pas ?

— Nullement, répliqua froidement Balthazar, nullement... Regardez plutôt... les voilà qui se réveillent !

L'ex-caporal ouvrit démesurément les yeux.

Le doute n'était plus possible.

De grands requins d'eau douce, de gigantesques lézards, d'horribles caïmans, grouillaient partout dans le lac, ni plus ni moins que des grenouilles dans une mare.

Les uns frappaient l'eau de leur queue, les autres baillaient sur la rive, avec la bruyante respiration d'un soufflet de forge.

Entre leurs formidables mâchoires, le soleil couchant allumait comme des dents de feu.

Fernand, lui-même, ne put se défendre d'une certaine émotion.

— Rassurez-vous, dit Balthazar, toujours impassible. Le Créateur a refusé le courage à ces monstrueux reptiles... Ils ont peur de notre canot ; ils osent rarement s'attaquer à l'homme... hormis toutefois dans leur élément.

— Ah ! ah ! fit Saturnin, si l'un de nous tombait, ou nageait dans le lac, son compte serait bientôt réglé.

— En un clin d'œil, répliqua le Canadien ; ce serait l'affaire de deux ou trois bouchées... Voilà tout !

— Mais à terre, sur l'un de ces ilots ?

— Durant le jour, aucun danger. La nuit, par exemple, il y aurait peut-être bataille ;... mais peut-être aussi, pour des hommes résolus et bien armés, victoire.

— Décidément, conclut l'ex-caporal, je demande à rester dans le canot !

— Je croyais, fit ironiquement Balthazar, je croyais que les Français n'avaient peur de rien ?

— Je n'ai pas peur ! se récria Pichard, j'ai bravement combattu contre les Bédouins, contre les Cosaques... mais quant aux crocodiles... ce sont des ennemis inconnus au régiment... Permettez que je fasse au moins leur connaissance !

Déjà Saturnin triomphait de la première surprise de ses sens, et reprenait sa crânerie habituelle.

— Si j'avais seulement un ascicot, reprit-il, ça ne m'empêcherait pas de pêcher une friture... mais rien de rien ! Défendu de jouer de l'hameçon... défendu de jouer de la carabine... et voilà des nuées d'oiseaux qui voltigent au-dessus de nos têtes... et voilà des myriades de poissons tout à l'entour de nous... Un vrai supplice de Tantale, quoi !

En ce moment, Pan-Tchu fit un mouvement, et, du regard indiquant le fond du canot :

— Il y a là-dessous des harpons, dit-il.

Balthazar souleva la planche désignée par le Mandchou, et, d'un étroit compartiment ménagé dans la quille, il retira successivement trois espèces de tridents.

A chacun de ces trois tridents s'emmanchait un court bambou, auquel une assez longue corde était enroulée.

— Ça ressemble au sceptre de feu Neptune, dit Saturnin ; la manière de s'en servir, s'il vous plaît ?

— Il faut attendre la nuit, répliqua le Canadien. Il faut d'abord allumer des brûlots pour attirer le poisson.

Pan-Tchu se permit d'intervenir :

— Le poisson se harponne aussi le jour, dit-il, et si j'avais les mains libres, voici là-bas, entre deux eaux, certain brochet...

— Puis-je lui délier les mains ? demanda Pichard, impatient de faire apprentissage.

— Non, refusa Balthazar ; je vais essayer moi-même.

—Chou-blanc ! s'écria Pichard : mais c'est égal... j'ai vu comment ça se maniait... Passez-moi l'engin !... Je n'aurai pas de peine à être aussi adroit que vous... Ah ! c'est honteux... pour un homme qui s'appelle Frappe au-Cœur !

—Quelqu'un a fait osciller le canot juste au moment où j'allais atteindre le brochet, riposta non sans quelque dépit Balthazar.

Et, d'un œil soupçonneux, il regarda Pan-Tchu.

Le Manchou fermait les yeux et paraissait vouloir s'endormir.

Saturnin, chercha, mais vainement, une autre proie.

—Nous perdons du temps, dit Fernand, qui pagayait avec le gouvernail. Alerte donc, mes amis, alerte !

Le Canadien s'empressa de reprendre les avirons, et le canot semblait voler sur le lac.

—Mais c'est que j'ai très faim !... très faim ! ne tarda pas à murmurer l'ex-caporal Pichard.

—Fouillez dans ma carnassière, dit le Canadien, vous y trouverez quelque pommes sauvages qui pendaient au-dessus de la rivière, et que j'ai cueillies tantôt ;... ça fera peut-être prendre patience à votre estomac.

—Merci ! s'écria Pichard en tirant de sa poche un couteau qu'il ouvrit.

Aux reflets de la lame, les paupières de Pan-Tchu s'écartèrent à demi.

Saturnin s'attaqua bravement aux fruits, mais non sans murmurer entre ses dents mal satisfaites :

—Le moindre canard, ou le moindre carpillon, ferait bien mieux mon affaire.

Un imperceptible sourire effleura la lèvre de Pan-Tchu.

Le soleil allait disparaître à l'horizon, la brise fraîchissait davantage, et le canot, lancé dans le courant, filait comme une hirondelle.

Tout à l'entour, les alligators fourmillaient.

On atteignit le milieu du lac.

Là s'élevait une île, beaucoup plus grande que celles qu'on avait jusqu'alors rencontrées.

Des joncs, des roseaux, des plantes aquatiques à larges feuilles lui formaient comme une épaisse ceinture.

Vers le centre, à cinquante toises environ de la rive, un groupe de rochers.

Du haut de ces rochers, que couronnait une sorte de plate-forme, le regard devait planer sur toute l'étendue des lagunes.

—C'est de là, dit Pan-Tchu, c'est du belvédère aux Ibis, qu'il serait à propos d'interroger l'horizon. Peut-être, aux dernières clartés du jour, apercevrez-vous dans l'éloignement la flottille de Kiao-Sang !... Peut-être, avant la nuit, pourrez-vous mesurer la distance qui sépare ses jonques de votre canot !

Ce conseil semblait des plus sages.

Fernand s'empressa de faire obliquer l'embacation vers l'île.

—Mais les caïmans ! observa Saturnin.

—Il fait encore jour, répondit Balthazar, rien à craindre...et, d'ailleurs, nous aurons nos carabines, nos revolvers et le reste.

—Arrmons-nous donc jusqu'aux dents !...conclut l'ex-caporal Pichard.

Et, pour s'assurer que sa ceinture était solidement attachée sur ses reins, pour se passer son rifle en bandoulière, il posa sur un banc le couteau dont il se servait encore pour manger sa dernière pomme.

Une seconde fois, le regard astucieux de Pan-Tehu se fixa sur le couteau.

La barque allait accoster.

Fernand boudit le premier sur le rivage.

Saturnin s'appréta à le suivre.

—Non ! dit Balthazar, non caporal...vous allez rester ici de planton, à la garde du prisonnier.

—Mais il a les pieds et les mains liés, se récria Pichard, qui désirait évidemment aller à terre.

Tel était peut-être aussi le désir de Pan-Tehu ; car, sans en rien laisser paraître, il suivait anxieusement le débat.

Balthazar se montra inflexible.

—Les courroies ne sont guère serrées, dit-il, la surveillance est nécessaire...il faut que vous restiez...il le faut !

—Soit, consentit enfin Saturnin, vous êtes présentement mon chef de file, maître Frappe-au-cœur...obéissance au doigt et à l'œil !

Le Canadien passa dans l'île, emportant avec lui une amarre qu'il attacha parmi les roseaux.

Cette amarre avait assez de longueur pour que le canot pût reprendre un peu le large.

Un frémissement de rage avait tout d'abord crispé la physionomie de Pan-Tehu, qui probablement avait ses raisons pour désirer qu'on le laissât seul.

Mais ayant tourné les yeux de l'autre côté, vers le lac, quelque chose comme une chance inattendue, comme une infernale inspiration, brilla soudainement dans son regard subtil.

Ce double mouvement échappa à Saturnin ; il était tourné vers l'île, il regardait ses deux compagnons, qui, se frayant avec peine un chemin parmi les hautes herbes marécageuses, n'avançaient que lentement vers le rocher.

Pichard tournait le dos à Pan-Tehu, qui, tout en le regardant du coin de l'œil, se déployait sur lui-même à la façon d'un jaguar qui s'apprête à bondir sur sa proie.

Tout à coup, Saturnin se retourna vers lui.

Déjà Pan-Tehu avait repris sa physionomie indifférente ; il semblait sourire aux remous du lac ; on eût dit qu'il ne songeait qu'à regarder couler l'eau.

—Eh ben ! dit familièrement l'ex-caporal en se rasant en face de son prisonnier, eh ben ! l'ami Pan-Tehu... nous voici donc en tête-à-tête

tous les deux... ni plus ni moins que dernièrement à Canton, dans les caboulots chinois, où nous avons passé de si bonnes heures.

Pan-Tchu se prit à rire d'un air bon enfant.

Il avait l'air d'un chat qui fait le gros dos, cet excellent Pan-Tchu !

Puis, avec une tout autre grimace, et le doigt tendu vers le lac :

— Chut ! murmura-t-il, chut donc !... regarde !

A l'endroit indiqué, sous quatre ou cinq pouces d'eau tout au plus, se prélassait, presque immobile, un superbe poisson.

— Oh, la belle carpe, fit Saturnin, déjà tout affriandé.

Pan-Tchu cligna de l'œil vers les tridents, restés au fond du canot.

— Parfait, parfait, s'empressa de répondre Pichard.

Il s'arma vivement du harpon, se posa en attitude, ajusta bien la carpe qu'il guignait, et la frappant en plein corps :

— Bing, s'écria-t-il joyeusement, elle est à moi... Victoire.

Et, tout en ramenant à lui la carpe, il se penchait en dehors du canot pour la saisir.

Mais Pan-Tchu s'élança vers lui, l'empoigna vivement par les jarrets et lui fit piquer une tête dans le lac.

Saturnin, surpris à l'improvise, disparut sous les eaux profondes.

Déjà Pan-Tchu s'était traîné jusqu'au couteau laissé sur le banc.

Bien que ses deux mains fussent liées l'une contre l'autre, il parvint à s'en saisir, et trancha l'amarre.

Puis, tandis que le canot remettait en marche, emporté par le courant, il s'agenouilla à l'abri du bordage, contre lequel il appuya la pointe du couteau.

Le manche était maintenu contre sa poitrine.

De cette façon, il coupa la courroie qui lui garrottait les mains.

Puis, de ses deux mains libres, il défit la courroie qui retenait ses deux pieds captifs.

Et, prenant les avirons, il lança le canot comme une flèche au vent.

Toute cette manœuvre s'était accomplie en un clin d'œil, et sans aucun bruit.

La tête de Saturnin parut à la surface du lac.

Mais, aveuglé, abasourdi, suffoqué, ne songeant encore qu'à l'instinct de la conservation, il se mit à nager vers l'île.

Ce ne fut que lorsqu'il eut pris pied sur le rivage, en se retournant vers l'endroit où tout à l'heure encore flottait le canot, qu'il comprit enfin ce qui venait de se passer.

— Ah ! triple brute que je suis, s'écria-t-il alors, ah, brigand de Pan-Tchu.

Et il se rejeta dans le lac, avec le fol espoir de rattraper le fugitif.

Mais, à peine avait-il fait quelques brasses, que deux gigantesques crocodiles surgirent tout à coup devant lui, le menaçant déjà leurs formidables mâchoires.

Il est peu d'hommes qui, devant une semblable perspective, n'eussent été frappés de terreur !

—Fernand ! cria le pauvre Pichard, Fernand... Balthazar... à l'aide... à moi...

Les deux compagnons atteignaient en ce moment le sommet du rocher.

Ils se retournèrent à ces cris désespérés ; ils aperçurent leur ami, qui s'efforçait de distancer les caïmans ; ils se précipitèrent à son secours. Mais hélas, pourraient-ils arriver à temps.

XVI

QUI PROUVERA QUE LES PROVERBES N'ONT PAS TOUJOURS RAISON.

Au premier abord la situation de Saturnin Pichard semblait désespérée.

Ses armes à feu, qui venaient d'être submergées comme lui, se trouvaient momentanément hors de service.

Un seul moyen de défense lui restait : sa hache.

Il s'en arma résolument ; il la fit tourner autour de sa tête, en frappant à coups redoublés les eaux remuissantes, en continuant de pousser des cris aigus.

Nous l'avons dit plus haut : si les caïmans sont forts, en revanche ils sont lâches.

La bonté de Dieu se retrouve en toutes choses.

A ce vacarme inattendu, les deux formidables adversaires de Saturnin furent intimidés, et s'arrêtèrent.

Pichard avait retrouvé toute sa présence d'esprit ; il profita de cette courte trêve pour regagner l'île, où presque aussitôt il reprit pied.

Par malheur, la rive en cet endroit n'était qu'une bourbe épaisse.

Il s'y enfonça jusqu'aux genoux, jusqu'à la ceinture, en cherchant vainement à se dépêtrer, en chancelant comme un homme ivre.

A cette vue, les crocodiles fondirent de nouveau sur leur proie.

C'en était fait de l'ex-caporal Pichard.

Mais, en ce moment, deux coups de fusil retentirent.

La première balle, tirée par Fernand, ensanglanta la gueule toute grande ouverte de l'un des alligators.

La seconde pénétra dans l'œil de l'autre caïman.

Celle-là provenait du rifle de Balthazar.

Déjà la carabine de Fernand se tendait vers Saturnin.

Il s'en saisit, et, par un effort désespéré, parvint à s'élancer auprès de ses deux compagnons, sur la terre ferme.

Le premier des crocodiles avait disparu ; le second, comme foudroyé, restait immobile à la place même où il venait d'être atteint, à demi échoué parmi les roseaux.

Dans l'élan de sa reconnaissance, Saturnin se précipita éperdument dans les bras de Fernand.

—Ah, s'écria-t-il tout en riant et en sanglotant à la fois, ah... mon

lieutenant. mon lieutenant...nous étions manche à manche...à vous la belle.

Puis, se retournant vers le Canadien :

—Frappe-au-Cœur, ajouta-t-il, ah, vous n'avez jamais mieux mérité ce nom, ...mais vienne l'occasion de vous prouver ma reconnaissance, et vous verrez...vous verrez que dans l'armée française on a la mémoire du cœur.

—J'en suis convaincu, l'ami, répliqua Balthazar avec le calme sourire qui lui était habituel; cette occasion-là se présentera, gardez-vous d'en douter. Permettez-moi seulement une légère rectification ...ce n'est point au cœur que se frappent les caïmans...leur cœur est défendu par leur invulnérable carapace. Il ne s'y trouve qu'un seul endroit où la balle ne rebondisse pas : les yeux.

—Et vous avez crânement éborgné celui-ci. riposta l'ex-caporal déjà remis du joviale humeur ; on devrait dorénavant vous nommer Tape-à-l'œil.

—Tape-à-l'œil, soit, accepta gaiement le Canadien.

Mais, changeant soudain d'accent et de visage :

—Jour de Dieu, s'écria-t-il, où donc est le canot?...qu'est devenu le prisonnier ?

A cette question, Saturnin rougit jusqu'aux oreilles, et, d'un air tout penaud, montrant l'embarcation qui s'éloignait :

—Hélas, répondit-il; hélas...la voici.

Balthazar fit entendre un rugissement de stupéfaction, de colère.

Fernand épaula son rifle, oubliant qu'il était vide.

Pichard voulut l'imiter.

L'arme, encore toute ruisselante d'eau, resta muette.

Ce double mouvement n'échappa point à l'œil alerte de Pan-Tchu.

Il quitta pour un instant les avirons, il se redressa dans le canot il agita les bras en signe de triomphe, il eut un éclat de rire moqueur.

Quant au Canadien, il avait déjà reconquis tout son empire sur lui-même ; il s'était agenouillé dans les roseaux ; il rechargeait vivement son rifle.

Au moment même où Pan-Tchu reprenait les rames, Balthazar tira sur lui.

Le fugitif bondit comme un renard blessé, et pour un instant disparut.

Mais son rire sardonique ne tarda pas à retentir de nouveau ; mais après une seconde pantomime sarcastique, il se remit à ramer.

—La distance était trop grande. dit froidement le Canadien, je n'ai fait que blesser légèrement cette vermine...mais s'il se retrouve jamais à la portée de mon rifle, il ne nous rira plus au nez cette fois, je le lui promets...

—Et moi donc, se récria Saturnin. Ah, gredin de Pan-Tchu...si jamais je parviens à te repincer... je t'en ferai voir des grises.

Quant à Fernand :

—Mais, dit-il, ne nous reste-t-il donc aucun moyen de le poursuivre et de reprendre notre canot ?

—Aucun, répondit Balthazar, aucun... Nous sommes entourés, entourés par le lac... nous allons être littéralement assiégés par les caïmans.

—En voilà, un blocus qui ne sera pas drôle, maugréa Pichard ; c'est moi qui donnerais bien quinze centimes pour rencontrer un omnibus.

—Ainsi, s'écria Fernand d'une voix pleine de désespoir, ainsi nous sommes prisonniers dans cette île maudite, ainsi nous ne pouvons plus rien...rien pour les filles de sir Cambridge.

—Non, rien, répliqua Balthazar.

—Mais comment ?...mais quant donc espérez-vous sortir d'ici ?

—Dieu seul le sait...Dieu tout-puissant...Dieu bon.

Fernand enfouit sa tête dans ses deux mains, et durant quelques minutes, resta comme abîmé dans son impuissante douleur.

Durant ce temps-là, le Canadien réfléchissait.

—Ah ça, reprit soudain Pichard, ah ça, maître Frappe-au-Cœur, est-ce que vous renoncez à la lutte...est-ce que vous ne comptez rien faire pour nous tirer de ce mauvais pas ?

—Si fait, répliqua le Canadien, si fait ; car il est écrit dans le livre saint : " Aide-toi, le Ciel t'aidera. "

—Alors, ordonnez, commandez... que faut-il faire ?

—Attendez.

—Attendre quoi ?

—Quelque jonque passera peut-être par ici demain.

—Et s'il n'en passe pas...ce qui me paraît fort probable...dans ce désert.

—Il nous arrivera peut-être quelque inspiration d'en haut. Le plus urgent, c'est de nous arranger de façon à ne point être dévorés cette nuit.

—Par les crocodiles...bigre, je le crois bien, que c'est urgent... Espérez-vous nous en garantir ?

—Oui, répliqua flegmatiquement le Canadien, oui, je l'espère... mais il ne faut pas se le dissimuler, la nuit sera mauvaise.

—Bah, conclut philosophiquement Pichard, une mauvaise nuit est bientôt passée, comme dit le proverbe... Mais alerte... alerte, voici les caïmans qui reviennent à la charge.

En effet, de toutes parts à l'entour de l'île, on apercevait de longs muflés écailleux.

—Vous avez raison, reprit Balthazar en secouant son épaisse chevelure, ainsi qu'un lion sa crinière à l'approche du danger. Allons, allons, Fernand... du courage et rechargez votre rifle. Le mien l'est déjà. Quant à vous, caporal, en attendant que vos armes se trouvent en état, ramassez des joncs et des roseaux secs, afin de nous en faire une provision sur la plate forme du rocher, qui nous servira de forteresse. Hâtez-vous...hâtez-vous... tandis que le lieutenant et moi, nous allons tenir tête à l'ennemi.

Pichard s'empressa d'obéir.

Déjà Fernand avait recouvert toute son énergie ; déjà sa carabine recevait une nouvelle cartouche.

La nuit venait, toute chargée de brouillarde sous l'humide influence desquels s'éteignaient rapidement les dernières lueurs crépusculaires.

A cette clarté douteuse, on apercevait, rampant sur la vase, au milieu des végétations aquatiques, d'énormes alligators, aux écailles frémisantes.

Ils achevaient de se réveiller pour leur ronde nocturne.

Les uns sifflaient comme de gigantesques serpents boas, les autres haletaient comme des locomotives vivantes.

Parfois encore, c'était comme des beuglements de taureaux.

Dans leurs yeux, habituellement sans éclat, commençaient à s'allumer des flammes phosphorescentes.

Ils s'avançaient ainsi lentement, régulièrement, comme sûrs de leur proie.

C'était un spectacle effrayant, une fantastique vision, une sorte de cauchemar.

—Tirez le premier, Fernand, dit Balthazar, qui ne paraissait nullement ému, tirez avec votre carabine d'abord, puis avec vos deux revolvers, . . . et comme je vous l'ai dit tout à l'heure, prenez pour point de mire leurs yeux.

Une dizaine de détonations réveillèrent aussitôt les échos endormis des lagunes.

On entendit successivement rebondir, sur les cuirasses des reptiles, les balles lancées par Fernand.

—Trop vite, disait à chaque coup le Canadien, trop vite, vous dis-je, . . . pas un seul n'a été frappé au bon endroit, . . . mais tous cependant ont eu peur. . . Voyez plutôt. . . voyez. . . ils reculent.

Les alligators, effectivement, rétrogradaient avec un grand bruit d'écailles froissées les unes contre les autres.

Mais cette retraite s'opérait sans précipitation, en bon ordre, comme celle d'une armée qui ne songe point encore à la fuite.

A quelques toises du rivage, ils s'arrêtèrent.

—A mon tour, fit Balthazar, et, pendant ce temps-là, Fernand, rechargez.

Le Canadien s'avança donc contre les reptiles, et, bientôt, choisissant l'un d'eux, il épaula lentement son rifle.

Durant quelques secondes, sa haute taille se dessina dans la brume, immobile comme une statue de bronze.

Cette fois, aucun rebondissement de plomb contre les écailles, mais ce bruit mat et caractéristique d'une balle qui s'enfonçait dans la chair vive.

Puis, un sifflement et des convulsions d'agonie.

Et, presque aussitôt, le silence de la mort.

—Un, dit impassiblement Balthazar.

Il fit quelques pas de plus en avant, il arma la détente d'un revolver.

Il y eut quatre explosions presque sans intervalle.

Trois autres canibaux jetèrent leur dernier cri, se débattirent un instant et ne bougèrent plus.

Quant aux autres, une folle panique s'empara d'eux ; ils plongèrent bruyamment dans le lac, et disparurent dans l'eau bourbeuse.

La lune, qui se levait en ce moment, éclaira quatre hideux cadavres. — Bravo, s'écria Fernand, qui venait de rejoindre son compagnons, bravo, Balthazar, c'est superbement tiré.

— Non, répliqua le Canadien avec une bonhomie sincère, j'en devrais en avoir tué cinq.

— Que devez-vous alors penser de moi ? fit en souriant le jeune homme.

— Votre arme à vous, c'est l'épée, répondit généreusement Balthazar. Le rifle demande un apprentissage tout particulier ; cet apprentissage ne se fait qu'au désert. Et puis vous êtes comme les Européens, vous mettez trop de poudre... La poudre est précieuse, cependant, ... plus précieuse parfois que l'or. Mais nous recauserons de cela plus tard. Pour le moment, l'ennemi est en pleine déroute, et je puis vous garantir deux ou trois heures au moins de tranquillité. Profitons-en donc pour rejoindre l'ami Pichard, ... et, comme c'est un gaillard de grand appétit, ... tâchons de lui rapporter quelque gibier... Tenez, le voici précisément qui allume son feu là-haut ; ... ça lui servira tout d'abord pour sa cuisine.

L'idée de cette chasse nocturne étonna tout d'abord Fernand ; elle lui semblait irréalisable.

Mais sachant que Balthazar ne s'avancait jamais vainement, il le suivit en silence.

Le Canadien traversa l'île en ligne droite, et remonta précautionneusement la rive opposée.

Bientôt, sur une sorte de promontoire où ne croissait aucune espèce de végétation, les silhouettes d'une bande d'oiseaux aquatiques se dessinèrent en noir sur la surface lumineuse du lac.

Ces oiseaux dormaient, en équilibre sur l'une de leurs longues pattes, et la tête sous l'aile.

— Chut ! ... fit Balthazar en se retournant vers son compagnon, chut ! ... et n'allez pas plus loin... restez immobile !

Seul donc, il continua d'avancer, sans plus de bruit qu'un chat sauvage, jusqu'à la lisière des grands roseaux.

Là, il fit halte, s'arma de son lazzo, choisit du regard sa proie.

C'était un gigantesque flamant rose.

Il le montra du doigt à Fernand, puis jeta soudainement un cri.

Le long cou du flamant se redressa, mais aussitôt se tordit sous l'étranglement du lazzo.

Tous les autres palmipèdes se réveillèrent, et prirent éperdument leur vol.

Sauf, bien entendu, celui que venait de lazzar l'adroit chasseur.

Il l'attira vivement à lui, l'acheva en un tour de main, et le chargeant sur son épaule :

— Superbe capture ! conclut-il, excellent rôti ! C'était le roi de la bande. Il a pour le moins cinq pieds de hauteur et doit peser environ vingt livres. . . J'espère que notre affamé caporal sera content. . .

Au premier abord, cette espérance ne se trouva nullement justifiée, au contraire.

En atteignant le sommet du rocher, ils y trouvèrent Saturnin, qui, avec toutes les marques d'une exécrable horreur, arpentait à grands pas la plate-forme, ni plus ni moins qu'un lion captif dans une cage de fer.

— O mon Dieu ! questionna Fernand, mais qu'est-ce donc ?

— J'ai, répliqua vertement Pichard, j'ai que, lorsqu'on tire à mes oreilles des coups de fusil et que je n'en suis pas, . . . ça me crispe ! . . .

— Allons ! fit débonnairement Balthazar, en laissant tomber le superbe flamant aux pieds de l'irascible caporal ; allons, pardonnez-nous en faveur du gibier que nous vous rapportons ! . . .

— Je pardonne ! répondit l'ex-caporal, après avoir admiré le flamant, je pardonne, je plume et j'embroche.

Il se mit immédiatement à l'œuvre.

— A moi de monter la première garde, dit Fernand, qui resta debout, le rifle sur l'épaule.

— Soit, consentit le Canadien, qui s'assit sur une pierre auprès du foyer.

L'ardente réverbération éclairait son mâle et souriant visage.

Puis, après un silence :

— Ami Pichard, reprit-il, pour un homme qui n'aime pas à entendre batailler les autres sans prendre part au combat, vous me semblez un peu négligent à l'égard de vos armes.

— Comment cela, s'il vous plaît ?

— Votre carabine et vos revolvers n'ont-ils pas pris un bain dans le lac ?

— Sans doute ; eh bien ?

— Eh bien . . . permettez-moi cette leçon ; votre premier souci devrait être de les débourrer, de les essuyer, de les sécher à un feu doux, de les remettre en état, enfin. Quis feriez-vous présentement, je vous le demande, si nous avions à soutenir un assaut général ? . . .

— Il me resterait la baïonnette, répliqua Saturnin non sans quelque embarras.

— D'accord, poursuivit Balthazar ; je suis loin de dédaigner cette arme si glorieusement française. . . Mais croyez-en l'expérience d'un vieux chercheur d'aventures. . . Avant d'en arriver à l'arme blanche, quelques bonnes balles bien ajustées ne sont jamais de trop. . . alors surtout qu'il s'agit de tenir en respect des crocodiles. . .

— Les crocodiles, Bigre de bigre. Il suffit de me rappeler ce souvenir ; j'avoue mon tort et vais le réparer à l'instant. . .

—Permettez que je m'en charge moi-même...quand ce ne serait que pour ne point vous distraire des préparatifs du souper.

—Avec plaisir. Voici mes revolvers...voici mon rifle...Votre main loyale, sûre, ne saurait que leur faire honneur, et qui sait ?...peut-être leur porter chance...

—Eh...eh...je ne dis pas non, surtout si vous êtes bien attentif à la façon dont je les rechargerai plus tard...C'est pour vous aussi que je parle, don Fernand.

—J'en ferai mon profit, je vous le promets...répliqua celui-ci. Votre merveilleuse adresse a fait honte tout à l'heure à ma gaucherie.

—Vous êtes trop sévère envers vous-même, continua Balthazar ; mais, dans la vie d'aventures, voyez-vous bien, il faut savoir frapper juste au but... ce but fût-il l'œil d'un alligator ;... et la façon de charger, jeunes gens... la façon de charger, c'est presque la moitié du talent d'un vrai chasseur !

Il s'ensuivit une méticuleuse démonstration, trop longue pour être rapportée ici.

Une heure plus tard, les armes de Saturnin lui furent rendues, en parfait état de service, et rechargées suivant les règles de l'art.

Pichard se confondit en remerciements.

Le Canadien l'interrompit par cette question :

—Et le rôti ?

—Encore quelques tours de feu, répliqua le rôtisseur après un scrupuleux examen

—Tant mieux ! fit Balthazar en prêtant tout à coup l'oreille ; il me semble que pour nous mettre en appétit, nous allons avoir de la besogne.

—Qu'est-ce donc ?

—Écoutez !

Dans le silence de la nuit, se croisaient de toutes parts les émuantes rumeurs des lagunes.

C'était l'aigre cri-cri du grillon des savanes...le croassement des grenouilles...le *qua-qua* du héron...le *el-t-uk* du gigantesque...crapaud, le miaulement du hibou aquatique...le beuglement du butor...et cent autres voix sinistres au milieu desquelles commençait à gronder un bruit étrange, une sorte de clapotement vaseux, une sorte de rampelement continu...la marche des crocodiles !

Jusqu'alors, le Canadien seul avait entendu, avait compris.

Ses deux compagnons devinèrent sa pensée dans son regard.

—C'est l'ennemi ?...demanda Saturnin à voix basse.

—Oui, répondit de même le Canadien. Attention !

De tous côtés, dans un assez vaste cercle, on distinguait une certaine ondulation parmi les roseaux.

La nuit, dans la partie supérieure du ciel, était très claire.

Cette clarté, descendant jusqu'à la hauteur de la plate-forme, permettait aux assiégés le parfait usage du point de mire de leurs rifles.

Mais, au ras du sol, moutonnait une épaisse brume.

Tout à coup, des yeux ardents y brillèrent.

Ces yeux, comparables à de fantastiques escarboucles, avançaient, ...
avançaient.

—Admirable occasion pour se faire la main aux alligators ! dit Balthazar le plus tranquillement du monde ; on ne voit que le point vulnérable, on ne peut tirer qu'aux yeux !

Et, pour donner l'exemple, il tira le premier.

Un des points lumineux s'éteignit tout à coup.

Puis, après un hurlement de mort, le second œil du même caïman.

—Soufflez la chandelle, monsieur se couche ! dit Saturnin.

Le cercle que formaient les prunelles ardentes s'était, cependant, reformé.

—Fernand, fit Balthazar, à votre tour !

Cette fois, l'élève obtint le même succès que le maître.

—Bravo ! applaudit le Canadien, bravo !... Voyons maintenant si le caporal est digne de son lieutenant ?

La première balle tirée par Saturnin n'eut d'autre résultat qu'un retentissement sonore contre l'armure écailleuse de l'un des assiégeants.

Pichard laissa éclater un formidable juron.

—Patience ! dit Balthazar, nous ne vous jugerons qu'au second lingot de plomb ;...mais ne l'envoyez qu'à coup sûr, ...nos munitions sont précieuses !

Les armes furent promptement rechargées.

Les crocodiles, loin de battre en retraite, semblaient avancer encore.

—Tirons tous les trois en même temps, commanda le Canadien, nous obtiendrons peut-être un plus terrifiant résultat.

Il n'y eut qu'une seule et même détonation, mais trois ennemis de moins.

—Hourrah ! fit triomphalement Saturnin ; moi aussi je lui ai donné dans l'œil !

Les alligators avançaient toujours.

—Feu des revolvers ! s'écria Balthazar, feu de feloton, ...moi le premier !

Puis, tandis que ses compagnons ajustaient et tiraient à leur tour, il alla ramasser dans le feu deux brandons flamboyants, et les agita dans l'air, tout en courant sur la plate-forme avec de grands cris... Cette double manœuvre jeta l'épouvante parmi les hideux reptiles, qui, pour la seconde fois, se réfugièrent dans le lac.

—Maintenant, dit le Canadien, soupçons !

—Le flamant doit être cuit à point ;...c'est le vrai moment ! répliqua Pichard déjà remis en gaité.

—Croyez-vous que nous soyons encore attaqués ? demanda Fernand au Canadien.

—Assurément, répondit celui-ci. Ce n'est qu'une trêve ;...il faut la mettre à profit et reprendre des forces, car la nuit sera mauvaise.

—Bah ! conclut l'ex-caporal, une mauvaise nuit sera bientôt passée !
 Quelques heures plus tard, après deux nouvelles attaques, et au moment d'un troisième assaut, Sturnin commença à trouver que le jour était bien long à paraître et que les proverbes n'ont pas toujours raison.

XVII

OU BALTHAZAR SERAIT EN DROIT DE DEMANDER UN BREVET
 D'INVENTION S. G. D. G.

Le soleil enfin reparut.

Brisés de fatigue, engourdis par la fraîcheur de la brume matinale, les trois assiégés se redressèrent nonobstant avec une énergie nouvelle, et, tout à l'entour du rocher qui leur avait servi de forteresse, ils regardèrent avec une avide curiosité.

Cà et là, sur la surface de l'îlot, vingt-deux-cadavres de crocodiles.

Mais sur le lac, mais à l'horizon, pas une voile, pas une créature humaine !

Le désert partout...rien que le désert !

—Saperlotte ! grommela Saturnin, mais il n'y aura donc jamais moyen de sortir d'ici...ça n'est pas drôle.

Fernand se contenta de murmurer ces deux seuls noms : Mary...

Diana...

Quant à Balthazar :

—Ne nous décourageons pas, dit-il, et demandons à Dieu qu'il nous envoie quelque inspiration...quelque moyen de salut.

Tous les trois, ils s'agenouillèrent.

Jamais plus fervente prière ne monta vers le ciel.

Ensuite, Balthazar descendit du rocher, suivi de ses deux compagnons, et parcourut l'île.

Les oiseaux, déjà réveillés, s'envolaient de toutes parts avec des cris joyeux, auxquels répondaient dans le lointain les échos de la solitude.

Au milieu de ce bruyant concert, dominaient les sifflements de la grande orfraie, le rire maniaque de l'aigle à tête blanche.

Les reptiles semblaient avoir disparu, ou du moins ne se montraient plus qu'à la surface du lac, soufflant et reniflant.

Ils se battaient entre eux, ils poursuivaient le poisson, ils déjeunaient.

Quelques-uns même, à la pointe de l'île, se disputaient le cadavre de celui qui avait été tué le premier, la veille au soir, lors de son combat naval avec Pichard, et qui s'était arrêté là retenu par de gigantesques roseaux.

Un effort de la bande vorace dégacha soudain ce cadavre, et le lança dans le courant.

Il y surnageait, au point de former au-dessus des eaux une île flottante.

—C'est étrange, murmura Balthazar, quelle peut être la cause qui le

rend si léger?... Il y a donc dans son corps de l'air... un gaz... oui... oui, j'ai déjà observé cela hier, en regardant quelques-uns de ses pareils qui dormaient, immobiles et comme merveilleusement soutenus en dehors de l'eau... c'est bien étrange ?

Le Canadien, les yeux toujours fixés sur le cadavre surnageant, devenait de plus en plus pensif.

— Ah ! fit Saturnin, si nous jouissions du même privilège que cette charogne, nous n'aurions qu'à nous en aller de même, au fil du courant !

— Eh ! pourquoi pas ? se récria Fernand, pourquoi pas à la nage ?

— A cause des autres donc !... à cause des vivants, qui nous croqueraient bel et bien... comme j'ai failli l'être hier soir ! riposta vivement Pichard.

— Hier soir, c'était possible... murmura Balthazar comme se parlant à lui-même, se serait encore dangereux ce matin... mais vers le milieu du jour, à l'heure où dorment les caïmans, on pourrait peut-être se risquer, tant leur engourdissement est profond, tant leur torpeur est grande...

— Risquons-nous ! interrompit Fernand, avec un mouvement vers le lac.

— Insensé ! fit Balthazar en lui saisissant le bras, insensé !... mais voulez-vous donc mourir ! Ce n'est que vers le midi, ce n'est qu'au moment de la plus forte chaleur qu'il nous sera permis de tenter ce chemin hasardeux... et encore !

— Je ne comprends pas cette restriction...

— Oubliez-vous donc où nous sommes ? Ne songez-vous donc pas que si nous nous mettions à la nage, nos armes seraient mouillées, nos munitions perdues !

— Mais Diana !... mais Mary !...

— Comment pourrions-nous les sauver, les reconquérir, si nous étions désarmés ?

— Ne nous resterait-il pas nos couteaux, nos haches, nos baïonnettes ?

— Oh ! jeunesse !... jeunesse !... interrompit à son tour Balthazar avec une souriante mélancolie, je t'admire, je t'envie et je t'aime. même dans tes enthousiasmes irréfléchis, dans tes intrépidités les plus folles ! Fernand, ... mon cher Fernand, ... permettez-moi de vous rappeler que les filles de sir Cambridge sont gardées, sont défendues par plus de cent guerriers, par plus de cent carabines... et que celui qui les commande, Kiao-Sang, est un véritable capitaine, un redoutable chef.

— Eh ! qu'importe ?... Ne sommes-nous pas Français, si non tous de sang, du moins tous de cœur.

— Oui, ... mais nous sommes trois ; ... mais en quelque endroit que nous attaquions Kiao-Sang, soit sur ses jonques, soit dans son camp, il sera fortement retranché, il ne se laissera pas surprendre, et c'est au nom même des deux jeunes miss que je vous le répète : soyons prudents, ... attendons, ... attendons encore.

Cet argument était sans réplique.

—Pardon, murmura Fernand, pardon, Balthazar...

De son côté, Saturnin fredonnait sur un air connu : *Rigadier, vous avez raison !*

Il y eut un silence.

Puis, Fernand :

—Mais, reprit-il, sur quoi comptez-vous donc ?

—Je ne sais pas encore, répondit Frappe-au Cœur, mais il me semble que ça vient.

Et toujours il regardait le cadavre du crocodile.

—Ah, s'écria soudainement Pichard, ah, s'il y avait du moins quelques arbres sur cette île maudite, nous ferions un radeau, un train de bois...

—J'ai trouvé, interrompit spontanément le Canadien, j'ai trouvé...

Son regard étincelait, son visage resplendissait de joie.

C'était l'*Eureka* d'Archimède.

—Quelle est votre idée?... quel est votre plan demandèrent d'une même voix ses deux compagnons.

—Ah, fit-il, laissez-moi d'abord remercier Dieu, ... car c'est Dieu lui-même qui m'envoie cette inspiration.

Puis, après une pause :

—Quel était le problème ? reprit-il avec la souriante lenteur d'un savant qui se complait dans la démonstration d'une nouvelle formule algébrique. Que fallait-il imaginer?... Quelque chose qui nous permet de traverser le lac sans nous mettre nous-mêmes à l'eau, sans compromettre ni nos munitions ni nos armes, ... quelque chose comme un train de bois, comme un radeau, ... l'ami Pichard vient de le dire, et fort heureusement, car c'est de ces trois mots que vient de me jaillir enfin la lumière.

—Eh bien ?

—Eh bien... ne voilà-t-il pas là-bas un cadavre qui surnage et flotte absolument comme un tronc d'arbre, ... ce cadavre possède donc les mêmes propriétés, ... ce cadavre peut donc servir au même usage, ... et nous en avons ici vingt-deux.

—J'ai compris, s'écria Fernand, j'ai compris, ... il ne s'agit plus que d'en composer un radeau...

—Un train de crocodiles, ajouta joyeusement Saturnin. Ah, fameux, ... supercoquencieux, ... je la trouve bonne.

Une objection cependant se présentait à l'esprit de Fernand :

—Mais, dit-il, mais peut-être ces animaux n'ont-ils que tout juste ce qu'il leur faut de légèreté pour se soutenir eux-mêmes ? peut-être s'enfonceront-ils sous l'addition de notre poids ?

—Ce serait jouer de malheur, répliqua Balthazar ; mais non, non ; ... leur nombre même nous garantit le succès, ... et d'ailleurs j'imagine un moyen de perfectionner notre œuvre, ... elle nous portera tous les trois.

—Parlez, firent les deux jeunes hommes ; parlez, commandez, que faut-il faire ?

—Coupez de grands roseaux, de flexibles branches parmi ces oseraies.

—Ensuite ?

—Choisissez, parmi les morts, douze caïmans de taille à peu près égale, et réunissez-les, liez-les en sens inverse.

—Tête-bêche ? fit Saturnin.

—Oni, tête-bêche... et de manière à construire un carré long, avec une sorte de bordage pour mieux nous mettre à l'abri, avec une sorte de gouvernail...

—Pardine... un dernier alligator... le plus gros, dit Pichard, j'ai jadis été débardeur, et je m'en charge.

—Très bien, conclut Balthazar, je vous accorde ce treizième caïman. Quant aux neuf autres... je vais en tirer parti... c'est ma besogne.

A ces mots, le Canadien s'arma de sa hache et de son long coutelas, afin d'éventrer l'un des monstrueux reptiles.

Il en ressortit bientôt deux grandes vessies gonflées d'air et les rangea soigneusement à part.

Non content de ce premier succès, il dégacha les intestins, les nettoya, les lava, les gonfla de soufile, et les renoua fortement de distance en distance, ainsi que de gigantesques ceintures de sauvetage.

Puis, à l'égard des huit autres, il agit de même.

Et déjà, contemplant son œuvre :

—Il y aurait de quoi faire surnager des lingots de plomb, se dit-il avec une orgueilleuse confiance.

Durant ce temps-là, ses deux compagnons travaillaient de leur côté.

Ils avaient transporté, vers la pointe de l'île, les treize alligators choisis par eux ; ils s'étaient munis d'une quantité plus que suffisante de roseaux et de joncs ; ils construisaient activement leur étrange radeau, tout à l'entour duquel Balthazar vint bientôt attacher les vessies de gaz et les chapelets d'air.

Rien ne les troubla durant ce travail, sinon la chaleur, qui commençait à devenir accablante, augmentée qu'elle était encore par la réverbération des eaux.

Il est vrai que les crocodiles en ressentiaient également l'influence, et déjà s'immobilisaient dans une énervante torpeur.

Quelques instant encore, et ils ne seraient plus à craindre.

En revanche, des myriades de mouches de marais, des nuées de marigouins tourbillonnaient dans cette atmosphère tropicale, et, de leurs bourdonnements aigus, acérés, persécutaient incessamment les travailleurs.

Mais l'œuvre avançait, c'était l'essentiel.

—Ah ça, se récria tout à coup Pichard, il me semble que nous oublions le déjeuner.

—Il s'agit bien de cela, fit dédaigneusement Fernand.

—Gardons-nous d'oublier l'estomac, repartit vivement Saturnin, c'est lui qui nous donne des forces, et, parfois même, du cœur. Il ne faut pas s'embarquer sans biscuit :... je m'en vais chercher le flamant... et, par

la même occasion, tout ce que nous avons pu laisser dans la forteresse.

L'ex-caporal fut promptement de retour; il alluma un grand feu.

Fernand s'en étonna, alléguant qu'il n'y avait plus rien à faire rôtir.

—Possible, répliqua Pichard, mais j'ai mon idée.

—Quelle idée ?

—Ça ne vous ira probablement pas, lieutenant ;... maître Frappe-au-Cœur lui-même ferait peut-être le dégoûté ;... mais moi, voyez-vous bien, je veux pouvoir dire, à mon retour à Paris, que j'ai mangé du bifteck de crocodile.

—Pouah !

—C'est une question de curiosité... faut voir !

L'intrépide caporal s'en fut tailler un filet dans la chair de l'un des crocodiles éventrés par Balthazar.

Bientôt ces biftecks d'un nouveau genre firent entendre leur frémissement sur la braise ardente.

Le radeau fut mit à flot, tout prêt à partir.

Le Canadien était parvenu à trouver une longue perche échouée parmi les roseaux.

Déjà Fernand s'était élancé sur le radeau.

Saturnin l'y suivit, portant les provisions de bouche.

Balthazar s'embarqua le dernier, muni de la perche, dont il se servit pour lancer le radeau dans le courant.

Il y eut un premier moment d'anxiété.

Puis, un cri de joie.

La singulière machine semblait devoir parfaitement jouer son rôle.

Fernand se mit au gouvernail.

Le gouvernail, on sait ce que c'était.

Balthazar se tenait debout, sa gaffe improvisée dans la main.

Quant à l'ex-caporal Pichard, il s'était tout d'abord retourné vers l'île, et saluant du geste le rocher

—Adieu, Mazagran, dit-il.

Puis, se campant à califourchon sur l'un des caïmans qui surgissait de quelques pouces et formait une sorte de banquettes au centre du radeau, il attaqua bravement son fantastique bifteck.

—Pas mauvais ! opina-t-il dès la première bouchée, pas trop mauvais, vraiment ;... on en mange de plus coriaces encore dans les restaurants à vingt-deux sous... Voyons, Frappe-au-Cœur... voyons... laissez-vous tenter !

Le Canadien accepta, mais surtout pour abandonner à Fernand le rôle moins excentrique de la veille.

On déjeûna donc, et de joyeuse humeur.

C'est si bon de revenir à la vie, à l'espérance !

Le radeau s'avancait lentement, mais sûrement.

Rien à la surface du lac, rien à l'horizon qui parût annoncer de nouveaux périls.

—Décidément, fit Pichard, nous sommes délivrés des crocodiles ;...

ils comptaient nous dévorer, c'est nous qui en mangeons, et tout en faisant la nique aux autres... En v'la de la chance!

—C'est vrai, reconnut le Canadien, mais nous allons peut-être avoir sur les bras d'autres ennemis non moins redoutables.

—Lesquels donc?

—Ceux qu'est allé retourner Pan-Tchu. L'avez-vous donc oublié, votre ami Pan-Tchu?

—Ah!... fichtre... non!... Je m'en souviens, de celui-là... Je lui garde un chien de ma chienne!

—Supposez-vous donc, demanda Fernand, que ce misérable ait donné l'éveil à ceux que nous poursuivons?

—N'en doutez pas! répliqua Balthazar; il a rejoint Kiao-Sang, il lui a tout appris... C'est là le plus mauvais de l'affaire!

—Mais ils doivent croire à notre mort? observa judicieusement Saturnin.

—Heureusement! répondit le Canadien. Sans cela, nous serions déjà traqués, cernés, attaqués par toute la bande. Il nous faudra donc, maintenant, redoubler de prudence, et n'agir qu'à coup sûr.

—Ah! Mary!... Mary! murmura Fernand désespéré.

—Scélérat de Pan-Tchu! s'écria l'ex-caporal avec colère, ah! brigand de Chinois!...

—Pan-Tchu n'est pas un Chinois, mais un Mandchou, interrompit Frappe-au-Cœur.

—Je ne vois pas trop la différence...

—Il y en a cependant une grande. Les Chinois, les vrais Chinois sont d'un caractère loyal et généreux. Ils étaient même intelligents et braves; ils peuvent redevenir encore tout cela.

—Mais, questionna Fernand, qui donc leur a fait perdre ainsi leurs nobles qualités?

—Les Mandchoux! répondit avec conviction Balthazar; les Mandchoux, qui les ont opprimés, énervés, dénaturés. Oh! on ne sait pas ce que peuvent deux siècles de tyrannie, de tyrannie asiatique, sur un peuple déjà parvenu à l'apogée de la civilisation! Que sont devenus les Egyptiens, les Babyloniens, les Ninivites, les Grecs, les Romains? des nations évanouies, des nations mortes. Les Chinois existent encore, ils touchent peut-être au moment d'une éclatante revanche. Mais voici deux cents ans que leurs oppresseurs s'arrogent seul le droit de manier les armes, et s'efforcent d'efféminer les vaincus. Courbés sous la plus dégradante des servitudes, ils ont cherché la consolation dans l'oubli du passé, dans la littérature et dans la science, dans le luxe et dans le plaisir. Puis, les Anglais sont venus, leur apportant l'opium. Les malheureux se sont passionnés pour ce poison qui donne l'oubli; ils se sont complus dans l'abrutissement, dans le sommeil; ils ont adopté pour patrie le pays des rêves! Mais, malgré leurs malheurs, malgré leur abaissement, malgré tout, ils sont restés honnêtes, ils sont restés bons. Si Pan-Tchu eût été un Chinois, il n'eût pas trahi son maître, il aurait tenu

fidèlement sa parole envers nous, il ne nous aurait pas abandonnés à cette terrible situation, à cette horrible mort ! Non ! non ! ce n'est qu'un Mandchou... un Mandchou sans foi ni loi... un hypocrite et lâche Mandchou, incapable de tout bien, faisant le mal par amour du mal... un monstre, un démon, un Mandchou... enfin, c'est un Mandchou !

En parlant ainsi, le Canadien semblait en proie à une vertueuse indignation. Il y avait dans son enthousiasme quelque chose de sucré, quelque chose prophétique.

Durant quelques secondes, ses deux compagnons le regardèrent, non moins étonnés l'un que l'autre.

Puis, Fernand, devenu tout songeur :

— Balthazar, dit-il, c'est étrange comme votre émotion me gagne le cœur et s'empare de ma pensée ! Je suis cependant étranger à ce pays... indifférent à ses regrets comme à ses espérances ! Croyez-vous donc qu'il soit susceptible encore d'un véritable élan patriotique ?... Croyez-vous qu'il soit capable de se relever et de renaître ?

— Je le crois... oui... je le crois !

— Mais comment cela ? mais quand cela ?... mais par qui ?

— Il le demande ! oh, mon Dieu... c'est lui qui le demande.

— Assurément... Pourquoi ne me répondez-vous pas ?

— Parce que...

Balthazar s'interrompit soudain, et, changeant de ton et de visage :

— Fernand, conclut-il, ne songeons pour l'heure qu'aux deux filles de sir Cambridge. Lorsque nous les aurons délivrées, lorsque vous serez libre de rentrer dans la voie que vous impose le destin... alors, vous me rappellerez cette conversation, et je vous dirai tout... je vous dirai tout. Silence, à présent ;... silence et précaution ; nous arrivons à l'extrémité du lac.

Cet avertissement, et plus encore le souvenir de Mary, opérèrent dans l'esprit du jeune homme une diversion complète, immédiate.

Le lac se terminait en pointe.

D'un côté, vers la mer, ses eaux se déversaient dans un large bayon, dans de nouveaux marécages.

Vers l'autre rive, au contraire, cette rive était un premier plan de montagnes, il recevait le tribut d'une petite rivière assez rapide.

Vers l'embouchure de cette rivière, on voyait des berges très escarpées, de grandes roches, une riche et sauvage verdure.

— C'est là qu'il nous faut aborder, dit Balthazar.

— Mais, objecta Fernand, si les jonques de Kiao Sang ont suivi le courant... il porte de l'autre côté ?

— Oui, mais on ne peut aboutir par là qu'à l'Océan ; il n'est guère probable qu'on ait dirigé de ce côté les deux prisonnières. Dans tous les cas, comme la terre seule garde des traces, explorons tout d'abord le chemin qui mène aux montagnes.

— Soit... mais comment aborder nous-mêmes ?

— Rien de plus facile, à l'aide de mon lazzo.

—Oubliez-vous donc que Pan-Tchu l'a emporté dans sa fuite ?

—Grâce à Dieu, j'en possédais un second... le voici.

Déjà Balthazar attachait à sa ceinture l'une des extrémités de la courroie ; il plaça l'autre bout dans les mains de Pichard, et se mit à la nage.

Fernand manœuvra le gouvernail en conséquence.

Le Canadien ne tarda pas à prendre pied sur un fond de sable.

De là, il alla plus commodément encore le radeau : il l'amarra finalement parmi les rochers du rivage.

Il n'y avait plus en cet endroit que quelques pouces d'eau ; Fernand et Saturnin rejoignirent promptement leur guide.

Ils le trouvèrent sur la dernière limite de l'eau, attentivement penché vers le sable.

—Que regardez-vous donc ainsi ? lui demandèrent-ils d'une même voix.

—Eh ! parbleu ! l'empreinte des jonques ;... les voici bien toutes les cinq... elles ont accosté ici.

—Mais que sont elles devenues ?

—De nouvelles traces vont peut-être nous l'apprendre... cherchons encore.

Donnant lui-même l'exemple, il remonta vers la rive.

D'épaisses broussailles s'élevaient sur ses bords.

Parfois même, il s'y rencontrait des bouquets de saules d'une espèce toute particulière.

Leurs flexibles branches, courbées au-dessus de l'eau, se surchargeaient ça et là de plantes grimpantes et formaient avec elles d'inextricables berceaux, sous lesquels coulait en partie la rivière.

Balthazar, s'avancant avec une attentive lenteur, écartait de distance en distance cette masse de verdure fleurie.

Un cri de joie s'échappa bientôt de ses lèvres.

Il venait de découvrir un canot ; il le montra à ses compagnons.

On dirait que c'est le nôtre ! murmura Fernand.

—Rien de plus facile à s'en assurer, répliqua Saturnin, qui déjà se frayait un chemin à travers les broussailles.

Il parvint ainsi jusqu'au canal, et presque immédiatement s'écria :

—Vous ne vous trompez pas, mon lieutenant ! C'est bien celui que nous avons volé ce scélérat de Pan-Tchu. Voici nos couvertures... et mieux encore mon couteau... mon fidèle eustache avec lequel je venais de peler des pommes, au moment où le sacrifiant m'a fait prendre un bain dans le lac. Ah ! gredin de Pan-Tchu... gare à toi si je te retrouve aussi.

Durant ce temps-là, Balthazar avait paru réfléchir.

—Il est évident, dit-il, que Kiao-Sang, a continué sa route par terre avec ses deux captives. Quant aux jonques, sous la conduite de quelque-uns de ses sbires, elles auront descendu jusqu'au petit port de Pe-Kao, qui se trouve à l'embouchure des lagunes. D'autre part, si Pan-Tchu a caché ici ce canot, s'il y a laissé nos couvertures, c'est que le voleur avait l'intention de venir les reprendre bientôt, c'est qu'il n'est pas loin.

Le plus sage parti serait peut-être de nous embusquer ici pour attendre son retour ?

—Encore du temps perdu, s'écria impatiemment Fernand ; mais songez donc au péril dont elles sont menacées ! mais songez donc qu'une heure de retard !..

—Je sais... interrompit le Canadien, je me range à votre avis ;... allons de l'avant !

Il se mit en marche, mais en redescendant le cours de la rivière.

—Eh quoi ! se récria Fernand, tout surpris, quoi... nous revenons sur nos pas ?

—Il faut avant tout reprendre la piste où nous l'avons laissé, aux empreintes des cinq jonques, répliqua le Canadien.

On arriva promptement en cet endroit.

Aucune trace de pas sur le sable... sur la berge aucune trace de débarquement.

Fernand et Saturnin s'arrêtèrent, déjà découragés.

Balthazar continuait obstinément ses recherches.

—Il est plus présumable, avait-il dit, que des ponts-volants auront été jetés sur la berge... c'est l'usage chinois. De plus, la rive ne présente à cet endroit qu'une surface rocheuse, où toute piste se perd. Oh ! oh ! Kiao-Sang est un habile coquin... mais j'ai jadis lutté de ruse avec les Peaux-Rouges des grandes prairies américaines, et je saurai bien le trouver en défaut ;... patience !

Cette partie du rivage ne présentait au regard qu'un vaste plateau granitique, ça et là parsemé de chétives bruyères, de courtes mousses et de flaques d'eau.

On en rencontre de semblables dans la forêt de Fontainebleau ; on les appelle des platières.

—Les jeunes miss ont l'espérance d'être suivies, délivrées par leur père ! murmurait Balthazar en examinant jusqu'au moindre brin d'herbe ; ce mouchoir, ce gant, ne peuvent pas être les seuls indices qu'elles ont laissés derrière elles. Ici, surtout, au moment où leur ravisseur changeait de route, elles ont dû imaginer quelque autre trace. Mais laquelle donc ?... laquelle ?

Et tout en continuant sa minutieuse investigation, il poursuivait :

—Sur ces roches unies et dures comme des carapaces de tortues, ce n'est pas même la peine de chercher. Elles ont dû poser leurs pieds mignons sur ces mousses ; mais ces mousses sont d'une telle élasticité, qu'elles reprennent aussitôt leur forme, même sous une lourde et large semelle comme la mienne... Restent les flaques d'eau... mais ce sont des cuvettes de granit. Ah, ah, en voici cependant de ce côté quelques-unes qui me semblent reposer sur un fond d'argile ?... Mais rien... rien encore, Ah, si fait, cependant... si fait... j'ai trouvé... j'ai trouvé...

Les deux compagnons s'empresèrent d'accourir auprès de lui, de regarder ce qu'il leur montrait du doigt.

Sous une petite nappe d'eau, limpide et claire comme un miroir, il y avait l'empreinte d'une botte européenne.

— Plus de doute, s'écria triomphalement Balthazar, nous sommes dans le bon chemin, nous y persévérerons, je vous le jure. Ah, maître Kiao-Sang, vous apprendrez à vos dépens qu'on n'abuse pas un vieux trappeur tel que moi.

Quant à Fernand, quant à Saturnin, déjà ranimés par cette première découverte, ils ne demandaient plus qu'à obéir à leur guide.

— Divisons-nous, leur dit-il, et chacun à cent pas les uns des autres, avançons-nous sur une même ligne jusqu'à l'autre extrémité de la platière.

Là, de toutes parts, le sol avait été foulé par des pas nombreux.

Mais, parmi ces empreintes, pas un pied de femme.

— Elles ne sont donc pas venues jusqu'ici, disaient déjà les deux Européens.

— Elles y sont venues, mais en palanquin... voici la trace des quatre supports, répliqua l'habile trappeur. Plus d'hésitation... nous sommes sur la piste, et maintenant je dis ainsi que vous : en avant, en avant.

La marche de nos trois amis devint donc des plus rapides.

Ils atteignirent bientôt une forêt; ils la traversèrent sans presque s'arrêter; la piste était toujours là, devant eux, les guidant comme l'étoile guidait les Mages.

Une vaste clairière se présenta devant eux.

— Avançons plus précautionneusement, fit Balthazar.

Jusqu'au centre cependant de la clairière, aucun sujet d'alarme.

Mais, quelques pas plus loin, le Canadien s'arrêta tout à coup, et montrant à ses compagnons une légère colonne de fumée qui s'élevait vers la droite, au-dessus des arbres :

— Attention, fit-il; il y a là des gens qu'il faut connaître sans nous montrer à eux;... c'est peut-être l'ennemi;... gagnons de suite le couvert... obliquons vers la gauche.

Mais à peine avaient-ils fait quelques pas dans cette direction qu'ils s'arrêtèrent soudainement et saisirent leurs armes.

Une troupe de cavaliers, débouchant de la droite, s'avancait vers eux.

XVIII

DE CHARYBDE EN SCYLLA.

Nous avons laissé sir William Cambridge avec Wampoa.

Ils venaient de partir de l'auberge chinoise, où l'on avait retrouvé la première trace des deux jeunes filles.

Le fils du roi de la mer, Wampoa, avait à sa suite dix de ses plus hardis pirates.

Cinq dévoués serviteurs restaient au gentleman.

Plus, Timao et Kion Kion.

Au total, dix-neuf cavaliers.

Tous ils avaient d'excellentes montures ; tous ils dévoraient l'espace pour arriver plus promptement au bout, c'est-à-dire au combat.

Le plan de Wampoa était des plus simples.

Par ses affidés, par ses espions, il avait appris que Kiao-Sang n'agissait que pour le compte du général Kouang-Tzing, et que le rendez-vous entre eux était la ville forte de Ping-Faou, tout à l'extrémité méridionale du Kouang-Si.

Mais ils devaient s'y rejoindre par différents chemins.

Kouang-Tzing avait pour mission de ravager la province rebelle afin de foire revenir les Miao-Tzé, en ce moment maîtres de Nankin.

On espérait de cette sanglante diversion le salut de la dynastie mandchoue.

Mais un tel voyage, à travers ce pays montagneux, était impossible pour les deux jeunes Européennes.

C'est pourquoi Kio Sang avait pris par eau.

Entre l'endroit où nous l'avons vu prendre terre et la ville de Ping-Faou, il restait encore une trentaine de lieues, mais cette fois à travers des forêts et des plaines.

Or Wampoa, connaissant le lieu du débarquement, s'était dit :

— Nous irons nous embusquer à quelque distance de la platière du lac sur le chemin de l'ancre de Kouang-Tzing, et là, nous arrêterons Kio-Sang au passage.

Sir Cambridge avait approuvé ce projet.

Mais une semaine au moins devait s'écouler avant qu'il revît ses filles ; cette semaine lui parut un siècle.

Wampoa semblait comprendre son impatience et compatir à sa douleur. Parfois même il lui disait :

— Je te plains, . . . je partage les angoisses de ton cœur, mais nous ne serions pas en force pour attaquer Kio-Sang sur sa flottille, mais nous n'avons aucun moyen de le rejoindre sur la rivière.

— Ah ! — soupirait le malheureux père, — pourquoi ne t'es-tu pas fait suivre par tes jonques ?

— Parce que mon père me les a refusées, . . . parce qu'il en a besoin pour se défendre contre les Américains et les Anglais, contre les Diables Rouges ; . . . mais sois sans crainte, grâce à la vitesse de nos chevaux, nous arriverons à temps.

Et Wampo pressait encore la marche de la cavalcade.

Le chemin qu'elle suivait n'était point tracé, parfois même n'avait jamais été foulé par le pas des chevaux. C'était presque une ligne droite, tantôt bordant des précipices, tantôt escaladant de majestueux sommets toujours à travers de sauvages montagnes.

À peine quelques haltes, à peine quelques rares instants de repos.

Les coursiers semblaient infatigables, infatigables aussi les cavaliers. À deux ou trois reprises seulement, ils firent entendre quelques murmures.

Un regard, un mot de Wampoa leur rendit aussitôt l'élan le courage.

— Merci ! — disait alors sir William, — oh ! merci, Wampoa . . . Mes compatriotes apprendront ce que tu as fait pour moi ; ils cesseront d'être tes ennemis, tu cesseras de les hair.

— Jamais ! — s'écriait alors Wampoa, — jamais ! . . .

— Mais quels sont donc les motifs d'une telle haine ? — demanda enfin sir Cambridge.

Le fils du roi de la mer répondit :

— La Chine se réveillait, . . . vous l'avez rendormie par l'opium !

— Mais les bienfaits de la civilisation qui marche à notre suite, — voulut objecter l'anglais, — mais la liberté que nous vous laissons, mais mais notre désintéressement . . .

— Sir Cambridge, — interrompit Wampoa, — j'étais l'an dernier dans l'Inde, et j'ai vu tes compatriotes à l'œuvre. Oh ! je les connais bien, va. L'Anglais ne trouva plus rien à répondre et courba la tête.

Puis après une pause :

— Pourquoi donc me servir, alors ? — reprit-il. — Mais pourquoi sembles-tu te dévouer à moi ?

Le jeune pirate, à son tour, se tut et rougit.

Il répondit enfin :

— Tu t'es montré généreux à mon égard, . . . et tes filles m'ont sauvé de la mort. C'est pour elles que j'agis ; c'est pour elles !

Et, lançant son cheval au galop, il disparut en avant.

Un jour enfin, il donna le signal de la dernière halte, et cette fois, le premier, descendant de cheval :

— Nous sommes arrivés, — dit-il ; — c'est ici qu'il nous faut attendre les ravisseurs.

L'endroit semblait merveilleusement choisi pour une embuscade.

C'était une étroite passe, une profonde déchirure entre deux gigantesques falaises taillées à pic, et qui, partout ailleurs, formaient un infranchissable obstacle.

Quelque chose comme le Pas-de-Roland, dans les Pyrénées ; . . . comme, en Afrique, les Portes-de-Fer.

En avant, une plaine accidentée, boisée ; en arrière, une forêt.

Quelques hommes résolus eussent suffi pour en défendre l'accès à une armée tout entière.

— A merveille ! fit sir William ; tu te crois assuré que Kiao-Sang passera par ici ?

— C'est le seul chemin qui conduise à Ping-Faou, répondit Wampoa.

— Mais si nous arrivions trop tard !

Impossible. D'ailleurs, n'ai-je pas envoyé en avant deux de mes cavaliers, l'un vers la ville où doit attendre Kouang-Tzing, l'autre vers la point du lac où doit débarquer Kiao-Sang ?

— C'est juste. Quand seront-ils de retour ?

— Dans quelques heures . . . Profitons-en pour laisser reposer les

hommes et les chevaux ; ils n'en ont pas moins besoin les uns que les autres !

Rien de plus vrai, de plus évident ; les cavaliers, à bout de forces, ne se maintenaient plus qu'avec peine sur leurs montures épuisées, essouffées, éreintées.

De plus, il était déjà dix heures du matin ; la chaleur commençait à devenir accablante.

Fort heureusement, la forêt était là, toute pleine de frais ombrages, de monsses moelleuses, de vastes pousses et de clairs ruisseaux.

Une heure plus tard, hommes et chevaux dormaient :

Hormis, cependant, sir William et Wampoa.

Ils attendaient le retour des deux estafettes . . .

Un cavalier ne tarda pas à paraître dans la direction de Ping-Faou.

— Kouang-Tzing est arrivé depuis hier soir, dit-il ; mais de ce côté-ci, personne encore.

Le second courrier se fit attendre davantage ; il accourait au galop.

— Les jonques viennent d'entrer dans le lac ! annonça-t-il.

— Très bien ! fit Wampoa. Reposez-vous à votre tour, compagnons ; . . . mais comme l'heure du combat ne tardera pas à sonner, faites vite !

Puis, après avoir un instant réfléchi :

— Il faut une heure à Kiao-Sang pour traverser le lac, reprit-il, une seconde heure pour le débarquement ; . . . pour arriver jusqu'ici, deux autres heures . . . en tout quatre . . . Nos hommes auront tout le temps de dormir. Ne désirez-vous pas faire comme eux, sir William ?

— Mais vous, Wampoa ? . . .

— Je suis leur chef ; . . . ils sont fatigués, je veille.

— Moi aussi, je veillerai ; . . . j'attends mes filles !

Sir Cambridge, quelques instants plus tard, s'assit au pied d'un arbre.

Wampoa restait debout.

La chaleur était telle que sir William ne tarda pas à succomber au sommeil.

Au moment où ses paupières se fermaient, où ses idées devenaient confuses, il s'étonna de voir son jeune compagnon si parfaitement éveillé ; il se surprit à murmurer à prêt lui ;

— Mais quel est donc le sentiment qui soutient ainsi ce Wampoa ? . . . Qu'a-t-il dans le cœur ? . . . Pourquoi ne faiblit-il pas, lorsque moi, leur père, je m'endors ? . . .

Quatre heures plus tard, Wampoa réveilla tout le monde, afin d'assigner à chacun sa place.

Quelques hommes, les plus alertes, grimperent au sommet des falaises, sur l'extrême rebord desquelles ils déposèrent des quartiers de roc tout prêts à tomber sur la caravane ennemie, dès qu'elle se serait engagée dans la passe.

Le reste de la bande s'embusqua, moitié sous les premiers arbres de la forêt, moitié sous les broussailles ravineuses de la plaine.

On attendit.

Une heure se passa... rien.

Au bout d'une seconde heure d'attente, rien encore.

—Il auront pris un autre chemin ! dit sir William avec une recrudescence de désespoir.

—Impossible... vous dis-je ;... c'est impossible !... répliqua Wampoa. Je l'avoue cependant, je ne puis comprendre... Ah ! je veux aller en avant ;... je veux voir par moi-même.

—Soit ! conclut sir Cambridge ; mais je vous accompagnerai... Remontons à cheval !

—Non... nous pourrions être trop facilement aperçus ;... c'est à pied, c'est précautionneusement qu'il nous faut aller à la découverte. Qui se sent assez agile ici pour nous servir d'éclaireur ?

—Mon fils, s'empressa de répondre Timao.

Déjà Kion-Kion s'était de lui-même avancé.

—Viens avec nous enfant, accepta Wampoa ; viens... Si tes lèvres sont muettes, tes gestes et tes regards se font suffisamment comprendre. De plus, tu cours comme un chevreuil... En avant donc... et sitôt que tu verras quelqu'un, reviens vers nous... Sir William et moi, nous te suivons...

Kion-Kion partit comme un trait.

Wampoa donna l'ordre à chacun de ne pas quitter son poste d'embuscade, et se mit en marche avec sir William.

Durant tout le trajet de la plaine, aucune créature humaine ne se montra à leurs yeux.

Mais, comme ils atteignaient le faite d'une colline, Kion-Kion se retrouva soudainement auprès d'eux, du geste leur indiquant le lac.

Dans le lointain, vers la mer, on apercevait la flottille de Kiao-Sang.

—Il nous échappe ! s'écria sir Cambridge.

L'enfant agita négativement sa tête blonde.

—Le débarquement s'est donc opéré ? s'empressa d'interroger Wampoa. Quel chemin les ravisseurs ont-ils pris ?

Le bras de Kion-Kion s'étendit vers le sud.

—Tu les as vus ?

—Oui.

Et le jeune muet, par une pantomime expressive, imita la marche des derniers traîneurs qu'il venait en effet d'apercevoir, disparaissant vers la droite.

Déjà sir Cambridge se remettait en marche de ce côté.

—Attendez ! dit le pirate devenu pensif, attendez ;... il nous faut avant tout connaître le motif de ce changement de route. Pourquoi se dirigent-ils par là, vers le royaume de Siam ? Oh ! si nous avions pu surprendre et capturer l'un des retardataires... s'il en restait encore un pour nous renseigner...

Il fut interrompu par Kion-Kion, qui tirait sa manche.

—Qu'est-ce donc encore ? demanda sir Cambridge.

Une seconde fois l'enfant montra le lac, mais vers l'extrémité, vers les lagunes.

A la surface des eaux, embrasées par le soleil couchant, on distinguait un point noir, . . . un canot . . .

Ce canot, grandissant à vue d'œil, semblait se diriger en toute hâte vers le lieu du débarquement.

Bientôt, il fut possible de reconnaître qu'il ne s'y trouvait qu'un seul homme, . . . un rameur.

Il parut à son tour avoir aperçu les jonques ; il se redressa pour les mieux observer, le haut du corps penché vers cette direction, et, des deux mains, abritant son regard contre les derniers rayons du soleil.

Puis, il reprit les rames, en se dirigeant vers la plâtière.

— Plus de doute ! murmura le pirate, cet homme a reconnu que Kiao-Sang n'était plus à bord de la flottille . . . Hâtons-nous de gagner le rivage, et de nous embusquer derrière les buissons ; . . . il ne nous échappera pas, et je saurai le faire parler . . . Il nous dira tout !

Quelques minutes plus tard, le canot s'arrêtait à l'endroit même où s'étaient arrêtées les jonques.

Le rameur sauta sur le sable, et vint reconnaître les empreintes qu'elles y avaient laissées.

Après quoi, regardant vers la plâtière, il monta sur la berge.

— Pan-Tchu ! murmura sir William, qui se trouvait caché non loin de là, parmi les broussailles ; c'est le traître qui a ouvert ma maison, livré mes filles à Kiao-Sang . . . Oh ! je le reconnais ; c'est bien lui !

— Silence ! fit Wampoa. Gardons-nous de lui donner trop tôt l'éveil . . . et voyons avant tout ce qu'il va faire.

Pan-Tchu, car c'était réellement le fugitif, Pan-Tchu réfléchit un instant, puis redescendit vers le canot, et s'en fut le cacher sous les saules où devait plus tard le retrouver Balthazar Cauchois.

Wampoa, sir William et Kion-Kion avaient suivi Pan-Tchu sans qu'il soupçonnât leur présence ; ils étaient là, tout prêts à le saisir aussitôt qu'il reprendrait pied sur la rive.

Ce pauvre Pan-Tchu n'avait décidément pas de chance.

Au moment de ressortir du canot, il eut quelques minutes d'hésitation, et finalement dit à haute voix :

— Voyons d'abord le chemin qu'il a pris . . . Alors seulement je déciderai ce que je dois faire.

— Attendons aussi, murmura Wampoa à l'oreille de sir Cambridge ; il va lui-même nous désigner la bonne piste.

— Mais s'il nous découvrait . . . mais s'il voulait fuir !

— Au premier signe d'alarme qu'il manifesterait, répliqua le pirate en montrant sa carabine, je lui casse la jambe.

Sir William n'insista plus et arma également son rifle.

Pan-Tchu venait de débarquer pour la seconde fois, et traversait obliquement la plâtière.

Wampon et ses deux compagnons, se glissant derrière les taillis, ne le perdaient pas des yeux, ne se laissaient pas distancer par lui.

Il atteignit l'endroit où la piste de Kiao-Sang devenait apparente durant une centaine de pas, il la suivit.

Mais, s'arrêtant tout à coup :

—Je ne sais à quoi m'en tenir, murmura-t-il ; réfléchissons !

Pan-Tehu se trouvait alors au centre d'une petite clairière, entourée de roches grisâtres et d'épais halliers.

Un seul arbre, un gigantesque chêne, s'élevait vers la gauche. Au pied de ce chêne, un tertre de mousse, une sorte de moelleux fauteuil.

Pan-Tehu, qui aimait ses aises, alla voluptueusement s'y asseoir.

Ceux qui le guettaient n'étaient guère à plus de cinquante pas de là.

—Restez ici, dit Wampon, je sais l'art de m'approcher des gens et parfois de les écouter sans qu'ils s'en doutent. . . Laissez-moi faire.

Il se prit à ramper comme un serpent ; il atteignit ainsi l'autre côté du grand chêne, et, là seulement, se redressa sur les deux mains, l'oreille aux aguets, retenant son souffle.

Pan-Tehu se croyait seul, seul dans un désert.

En pareille situation, il est dans la nature humaine qu'on parle haut.

—Je l'avais bien prévu, disait-il, Kiao-Sang a pris la route du sud. Il emporte avec lui les richesses de l'Anglais ; . . . il les garde pour lui ainsi que les deux jeunes miss promises à Kouang-Tzing. . . Il va s'établir dans le royaume de Siam, y vivre en mandarin de première classe, en vrai nabab. Très bien ! maître Kiao-Sang. . . A merveille ! Mais qu'est-ce que gagnera votre très humble serviteur à cette nouvelle combinaison ? Rien. . . absolument rien. . . Il m'a payé tous les petits services que je lui ai rendus, . . . je ne lui serai plus d'aucune utilité là-bas. Il se rira de moi. . . Je serais un sot d'aller dans le sud.

Après cette première conclusion, Pan-Tehu s'enfonça davantage encore dans son fauteuil de mousse, et laissa même quelque peu dériver sa tête sur l'espère de dossier qui contournait le grand chêne.

Puis, après un temps :

—Reste donc l'autre chemin, reprit-il, la route de Ping-Faou. Là, je suis certain de trouver le général Kouang-Tzing ; . . . il passe pour être très généreux. Il convoitait ardemment la prise des deux jeunes miss, pour s'en faire une rançon royale. . . Que ne donnerait-il pas à l'homme qui lui révélerait à temps la trahison de son complice, à l'homme qui lui fournirait les moyens de reconquérir sa proie ! . . . Eh ! eh ! c'est tentant, mon ami Pan-Tehu. . . N'hésite pas ; . . . décide-toi, c'est la faveur de Kouang-Tzing, . . . c'est la fortune, qui t'attendent à Ping-Faou ! . . . Allons donc ! allons. . . C'est dit. . . En route !

Et, brusquement, il voulut se relever.

Mais il se sentit fortement retenu par le long appendice qui lui pendait dans le dos.

Il supposa que sa queue s'était prise à quelque broussaille, et, tout en retombant assis, se retourna pour la dégager.

Quelle fut sa stupéfaction, quel fut son effroi, lorsqu'il reconnut que ce qui le retenait ainsi, . . . c'était une main.

Au-dessus de cette main, la tête de Wampoa.

—Eh ! bonjour, Pan-Tchu ! fit ironiquement le pirate.

Il est de ces physionomies qu'il faut renoncer à peindre.

Pan-Tchu, comme médusé, resta plus d'une minute sans même pouvoir répondre, la bouche béante et les yeux démesurément ouverts.

Il voulut néanmoins tenter un dernier effort ; il espéra se dégager par une violente secousse ; il s'élança contournant l'arbre.

Sir William était là, le couchant en joue.

Pan-Tchu se sentit perdu, et tombant sur les genoux :

—Grâce ! s'écria-t-il, grâce . . . et je vous dirai tout !

—Tu n'as plus rien à nous apprendre, répondit Wampoa, j'ai tout entendu. Nous n'avons plus besoin de toi, sinon pour te juger. L'heure approche où tu vas expier tes crimes !

Il y avait dans l'attitude, dans l'accent et dans le regard de Wampoa, quelque chose de si résolu, de si impitoyable, que le misérable n'espéra plus rien de ce côté ; il se retourna vers si Cambridge en joignant les mains.

Le gentleman resta impassible.

—Mon maître ! supplia Pan-Tchu, mon bon maître . . . je vous jure que j'ai protégé vos filles durant tout le voyage . . . je vous jure qu'elles ont été respectueusement traitées . . . je jure que je vous les rendrai, sir William !

—Tu m'as trahi, je ne te crois plus ! répliqua froidement le gentleman.

Pan-Tchu, pour la seconde fois rebuté, cherchait des yeux quelqu'un qu'il pût attendrir, mais il ne rencontra que le visage du jeune muet.

Kion-Kion semblait étrangement ému, étrangement pâle.

Ses yeux étaient étincelants ; tout son corps tremblait, comme convulsionné par quelque terrible souvenir.

Au moment où le regard de Pan-Tchu rencontra le sien, le pauvre enfant ouvrit la bouche et montrant le tronçon de sa langue arrachée, fit entendre un long cri de désespoir et de colère.

—Que veut-il dire ? se demandèrent ses deux compagnons étonnés.

Pan-Tchu, fermant les yeux, avait laissé retomber sa tête sur sa poitrine.

Sir William et Wampoa voulurent interroger Kion-Kion.

Le jeune muet, pour toute réponse, leur indiquait impatiemment le chemin qu'ils avaient suivi pour arriver au lac.

—Il nous rappelle qu'il est temps de rejoindre nos compagnons, dit le gentleman ; Timao nous expliquera ce que ne peut exprimer son fils.

—En route, Pan-Tchu ! conclut Wampoa, qui le tenait encore de la même façon.

Comprenant que toute tentative de résistance ou de fuite serait impossible, le prisonnier obéit.

On ne tarda pas à arriver à l'embuscade désormais inutile.

Depuis quelques minutes déjà, Kion-Kion avait rejoint son père, et lui racontait, par sa pantomime fiévreuse, ce qui venait de se passer.

La nuit était venue.

Pan-Tchu fût attaché à un arbre et surveillé de près.

Wampo et sir William s'étaient assis à l'écart.

Le pauvre père semblait plus abattu que jamais.

— Ne vous affligez point de ce retard, dit Wampo, c'est une garantie pour le succès.

— Comment cela ?

— Ici, nous pouvions craindre des renforts envoyés par Kouan-Tzing; là-bas, dans le Sud, nous sommes rassurés de ne plus avoir à faire qu'au seul Kiao-Sang.

— Le rejoindrons-nous ?

— Indubitablement, puisque sa petite troupe ne se compose que de piétons, et que nous avons tous des chevaux.

— Mais ils sont harassés de fatigue.

— Laissons-leur tout le temps de se reposer, rien ne nous presse maintenant, songez-y donc, sir William, il faut une semaine au moins à Kiao-Sang pour atteindre la frontière siamoise. Je prévois où il campera demain soir, nous l'attaquerons la nuit prochaine.

— Encore toute une nuit sans vous embrasser, ô mes filles !

— Oui, conclut Wampo, mais vous pouvez être certain à présent qu'elles vous seront rendues, Dormez donc en paix, sir Cambridge, dormez !

Quelques heures plus tard, vers la fin de la nuit, trois sons de trompe réveillèrent le gentleman.

En rouvrant les yeux, il aperçut devant lui Wampo.

— L'heure de la justice a sonné, dit le pirate, et le tribunal est réuni.

— Pour juger Pan-Tchu ?

— Oui.

— En vertu de quelle loi ?

— En vertu d'une loi que nous ont empruntée les Américains. Nous la nommons le jugement de Boudha, ils l'appellent la loi du lynch.

— Je comprends, dit sir William, me voici prêt à vous suivre !

— Venez donc ! conclut Wampo.

Et, du geste, il indiquait sous les grands arbres, partout ailleurs ensevelis encore dans les ténèbres, un endroit vivement éclairé par la lueur des torches.

XIX

LE JUGEMENT DE BOUDHA

Tout à l'entour d'une étroite clairière, des quartiers de roc avaient été disposés pour servir de sièges.

On eût une sorte de cromlech druidique.

Vers le centre, quatre grandes torches fichées en terra.

Entre ces quatre torches, un poteau.

A ce poteau, l'accusé.

Sur les sièges circulaires, les dix pirates de Wampoa, les cinq serviteurs de sir Cambridge.

C'étaient les juges.

Derrière eux, la forêt toute pleine de ténèbres.

Au-dessus de leurs têtes, le ciel tout resplendissant d'étoiles.

Il y avait dans cet appareil une imposante simplicité, une solennité sinistre.

Timao et son fils, sir Cambridge et Wampoa se tenaient quelque peu à l'écart ; ils s'étaient constitués les accusateurs de Pan-Tchu, ils n'avaient pas le droit de siéger parmi les juges.

Telle est la loi de Boudha, plus juste en cela que la loi du lynch, qui permet à l'offensé d'être à la fois juge et partie dans sa propre cause.

Wampoa le fit observer au prévenu.

—Pan-Tchu, lui dit-il, tu dois reconnaître notre justice, et t'incliner d'avance devant son arrêt. Nul de ceux qui ont à se plaindre de toi ne prononcera sur ton sort. Aucun de ceux qui se sont assis là n'est ton ennemi personnel. Si tu connaissais un seul de ces hommes à qui tu puisses supposer un désir de vengeance, désigne-le, récuse-le... il en est temps encore.

Pan-Tchu garda le silence.

Le fils du roi de la mer poursuivit :

—Je prends acte de ce que tu ne protestes point contre ce tribunal et de ton refus d'en vouloir point faire partie moi-même, afin que tu ne sois jugé que par tes égaux. Tu as été pirate, voici des pirates, tu as été serviteur, voici des serviteurs. Ils sauront mieux que personne apprécier quels auraient été tes devoirs, et quels ont été tes crimes... A vous de parler le premier, sir Cambridge !

Sir Cambridge s'avança, calme et grave.

—Un jour, dit-il, ce malheureux avait été condamné au supplice du banbou, pour je ne sais plus quelle infraction aux lois tartares. On le promenait à l'entour de Canton, le carcan au cou. Mes filles se rencontrèrent sur son chemiu, elles en eurent compassion, elles donnèrent de l'argent aux boschées, elles rendirent au coupable la liberté. Est-ce vrai, Pan-Tchu ?

—Sir William poursuivit :

—Mes filles n'en restèrent pas là ; elles me supplièrent de te prendre à mon service. Je voulus m'informer avant tout ; je recueillis sur ton compte de fort mauvais renseignements. Entre autres on t'accusait d'une haine acharnée contre les chrétiens, contre les Anglais ! Je me contentai donc de te faire l'aumône, et refusai de t'admettre parmi mes serviteurs. Plût à Dieu que j'eusse persévéré dans cette sage résolution ! Mais, à quelques mois de là, je te retrouvai dans un tel état de misère, que j'eus pitié de toi. Des haillons... pas d'asile ! La neige recouvrait la terre, le

froid faisait claquer tes dents... tu mourais de faim. Ma charitable Diana, ma douce Mary, me supplièrent de nouveau. Tu me juras dévouement et fidélité... je me laissai fléchir... tu fus reçu dans ma maison. Est-ce encore la vérité, dis ?

—Oui... oui... murmura Pan-Tchu d'une voix presque inintelligible.

—Eh bien ! reprit le gentleman avec le sentiment contenu d'une profonde indignation, eh bien !... cette maison où tu avais été si généreusement accueilli, tu l'as vendue aux bandits de Kiao-Sang !... Ces deux filles, si bonnes pour toi, tu les as livrées, à ce même ravisseur !... Tu t'es fait le plus cruel de nos ennemis, tu as payé nos bienfaits par la plus odieuse ingratitude, tu nous as tous plongés dans le désespoir ! Mais ce n'est pas tout encore... ceux que je t'avais donné pour compagnons, mes serviteurs ont péri dans l'incendie que tu avais allumé de tes propres mains... de tes propres mains tu as assassiné Mamoun, ma pauvre vieille négresse ! C'est elle qui t'accuse par ma voix, ce sont les vingt esclaves ensevelis sous les cendres de ma maison qui se joignent à moi pour te dire : assassin !... assassin !... Voilà quels sont tes crimes !

Et sir Cambridge, après avoir attendu vainement une réponse, alla se rasseoir.

—Pan-Tchu ! fit Wampoa, as-tu quelque chose à dire contre cette première accusation ?

Le misérable resta muet.

Timao, à son tour se leva, tenant par la main son fils.

Ils s'avancèrent ainsi dans le cercle lumineux.

Un rauque gémissement s'échappa de la poitrine de Pan-Tchu.

—Ah ! fit Timao, tu nous reconnais... tu te souviens, infâme !

Puis, se retournant vers les juges :

—Écoutez tous !... écoutez ce qu'il a fait ! Nous étions parents, nous sommes nés dans le même village, lui pauvre et moi riche. L'argent, les secours de toute espèce allaient de notre chaumière à la sienne. Ce fut mon père qui soutint les derniers jours de son père ; ce fut ma mère qui ferma les yeux de sa mère. Lorsque je me trouvai orphelin, lorsque j'eus recueilli mon héritage, je tendis fraternellement la main au compagnon de mon enfance, et je lui dis : Partageons ! Il accepta. Une année plus tard, je me mariaï. Pan-Tchu avait été le confident de mon amour, il devint jaloux de mon bonheur, et, n'ayant pu me ravir ma fiancée, ne pouvant séduire ma femme, il s'enfuit après m'avoir volé. Un peu plus tard, j'ouvris l'oreille aux saintes prières des missionnaires français ; nous émigrâmes vers l'une de leurs chrétientés. Ce fut le plus heureux temps de ma vie. J'adorais ma douce compagne, je voyais grandir, avec un joyeux orgueil, le fils qu'elle m'avait donné, je trouvais dans la pratique des vertus enseignées par le Christ une sorte de béatitude pareille à celle qui nous est promise en paradis. Parfois, cependant, quelques nuages venaient assombrir ce ciel si pur : on parlait de nouvelles persécutions contre les chrétiens ; le fleau semblait s'approcher de nous. Mais la sage prudence des missionnaires l'écartait toujours de

nous, et conjurait l'orage. Un soir, des jongleurs passèrent dans la vallée, se repaîrent dans le hameau. Parmi ces jongleurs, je reconnus Pan-Tchu... j'eus peur. Mais il me fit tant de protestations, je le comblai de tant de bienfaits, que je me crus sauvé de ce péril. Oh ! je me trompais... le misérable venait de jurer ma perte ! Quelques jours plus tard, il reparut, guidant les persecuteurs, les bourreaux ; Kiao-Sang était leur chef. Le village fut cerné... pillé... incendié ! Puis le massacre commença. Aucun des habitants ne voulut renier sa foi ; ils expirèrent tous dans d'horribles supplices. Oh ! c'est un habile tourmenteur que Kiao-Sang ! Mais cet homme le surpasse encore en ténacité. Il avait fait mettre à part mon enfant, ma femme et moi ; il nous avait réclamés comme prix de sa délation. Lorsque Kiao-Sang eût terminé son œuvre, lorsque les âmes de tous les martyrs se furent envolées vers le ciel à la suite de celles des missionnaires qui leur montraient le chemin ce fut notre tour !

Timao s'arrêta, comme épouvanté du souvenir qu'il évoquait, comme suffoqué par les sanglots qui lui montaient du cœur à la gorge.

Un profond silence régnait dans la clairière ; tous les assistants, immobiles comme des statues, attendaient, écoutaient.

L'accusé était devenu livide ; il n'osait même plus lever les yeux.

Dura... quelques secondes, Timao resta le visage plongé dans ses deux mains.

Mais, relevant enfin la tête.

— Horrible !... s'écria-t-il avec une poignante douleur, oh ! ce fut horrible ! Les bourreaux nous entouraient ivres de boisson, ivres de sang !... Au milieu d'eux, sur l'autel précipité en dehors du sanctuaire, Kiao-Sang était assis, et fumait sa pipe d'opium avec les allures d'un tigre à demi rassasié. Pan-Tchu s'avança vers ma femme et lui dit : " Je t'aimais, je t'aime encore... veux-tu renoncer à celui que tu m'as préféré, veux-tu renoncer à ton Dieu pour n'être plus qu'à moi ? " " Non ! répondit-elle fièrement, jamais ! jamais !... " Pan Tchu fit tout d'abord un geste de colère, puis il eut un hideux sourire et répliqua : " Nous allons bien voir ! " Il y avait là tout près un grand calvaire ; on arracha l'image du Christ, et je fus cloué vivant à sa place...

A cette révélation de Timao, un cri général d'indignation se fit entendre.

— Attendez, poursuivit le martyr, attendez encore. C'était en plein été, en plein midi, par une excessive chaleur, Des myriades d'insectes, aux venimeux aiguillons, tourbillonnaient dans cette atmosphère de feu. On m'avait dépouillé de presque tous mes vêtements, on enduisit de miel ma poitrine, mes bras, mon visage... Un cri de douleur m'échappa, j'étais entièrement recouvert d'insectes, je sentais dans ma chair des milliers de dards. Une femme était là, ma femme et mon enfant, qui se traînaient au pied de la croix, qui demandaient grâce. Oh ! les cannibales ! les cannibales !... ils applaudissaient, ils riaient ! Pour un instant, du moins, Pan-Tchu leur fit signe de se taire, et, s'avançant de

nouveau vers la pauvre femme en pleurs : " Il vivra, dit-il, si tu consens à l'alandonner, si tu declares que tu me préfères à lui, que tu veux me suivre ! " " Non, non ! répondit-elle encore. Et moi, du haut de mon calvaire : " Merci ! lui criai-je, les douleurs du corps ne sont rien... Dieu réunira nos âmes dans le Ciel ! " Ces mots, redoublant la rage de Pan-Tehu, lui suggérèrent une idée infernale. Mon fils tendait vers moi ses bras, mon fils me criait : " Courage, mon père, courage ! " Pan Tehu le saisit à la gorge, et, de l'autre main, tirant son coutelas : " Tu ne souffres pas dans ton propre corps, dit-il, tu souffriras peut être dans celui de ton fils ! " Il tenait la langue de l'enfant, il en approchait le couteau !

Timao, suffoqué par l'émotion, s'arrêta une seconde fois.

Kion-Kion venait de se précipiter dans ses bras en sanglotant ; Kion-Kion se retourna vers les juges, et s'ouvrant la bouche à deux mains, il jeta un cri, . . . un seul cri, . . . mais bien autrement éloquent que ne l'eussent été les paroles de son père.

— Mon enfant, gémit Timao, mon pauvre enfant . . . vous savez maintenant pourquoi il est muet ; . . . vous savez pourquoi je suis défiguré, . . . mais il me reste à vous dire ce que devint la malheureuse mère, . . . la malheureuse mère qui était là, qui voyait tout. Elle s'arracha des mains du bourreau qui, depuis quelques instants la retenaient captive ; elle bondit auprès de son fils, elle se jeta tout éperdue sur lui. Ce spectacle eût attendri des panthères, il n'attendrit pas cet homme, . . . au contraire ! . . . Souffre dans ton amour, me cria-t-il, elle sera à moi, quand même. " En même temps, il s'était élancé vers elle, il cherchait à la saisir dans ses bras. Oh la courageuse femme, la courageuse femme, elle croyait son fils mort, . . . elle venait de ramasser le couteau tout sanglant, elle l'enfonça dans sa poitrine en s'écriant : " Pardonnez-moi, mon Dieu . . . Timao, ton fils et moi, nous allons t'attendre. Voilà ce qu'elle fit, messieurs, . . . voici comment elle sut se soustraire à ce misérable, . . . et depuis ce jour-là, nous la pleurons tous les deux.

— Mais, demanda sir Cambridge, qui vous a sauvé, Timao ?

— Un ami, répondit-il, un ami que le hasard amena le lendemain, . . . oui, seulement le lendemain. J'avais passé tout le restant du jour, toute la nuit suivante cloué sur ma croix, saignant de mille blessures sans cesse renouvelées, mais insensible désormais à toutes les douleurs du corps. Ce qui souffrait en moi, c'était l'âme. Je regardais fixement le cadavre inanimé de ma femme, j'entendais le plaintif gémissement de mon fils, et je ne pouvais pas . . . je ne pouvais pas le secourir. Oh, c'était affreux . . . c'était affreux. Toutes mes autres tortures, je puis les pardonner à cet homme, mais celles-là, . . . non, non . . .

Un cri du jeune muet sembla comme l'écho de ce dernier anathème.

Puis, le martyr s'éloigna de quelques pas en embrassant son fils.

Wampos et sir Cambridge se rapprochèrent tous deux de Timao ; mais, trop émus pour trouver encore des paroles consolatrices, ils se contentèrent de lui serrer la main.

—J'oubliais, dit-il alors, j'oubliais de vous apprendre le nom de cet ami qui nous a sauvés, mon fils et moi. Vous le connaissez l'un et l'autre, c'est le Canadien Balthazar Cauchois.

A ce nom, Pan-Tchu releva brusquement la tête ; une exclamation lui échappa.

Il venait de se rappeler ses trois dernières victimes, il se disait :

—Si je révèle que j'ai laissé Balthazar et ses deux compagnons dans l'île aux alligators, si je demande la vie en échange des leurs, on m'épargnera peut-être.

Mais cette seconde pensée traversa presque aussitôt son esprit :

—Il est trop tard maintenant... Ils sont morts... c'est certain... et cette révélation ne servirait qu'à me surcharger d'un crime de plus.

Le misérable, d'ailleurs, jugeait les autres par lui-même et se disait :

—Ils auront beau me promettre la vie sauve, ils ne me tueront pas moins.

Enfin, il faut bien le reconnaître, si les Mandchoux n'ont pas le courage de combattre, ils ont celui de mourir.

Fréquemment il arrive, après une défaite, que la plupart des officiers vaincus s'infligent volontairement une sorte de suicide héroïque.

Pan-Tchu renonça donc à sa première inspiration, et lorsque Wampoa lui demanda la cause du cri qu'il venait de jeter, ce qu'il aurait voulu dire :

—Rien, répondit-il, rien.

Le fils du roi de la mer se retourna vers les juges, et résuma toute la procédure en ces quelques mots :

—Vous avez entendu l'accusation, prononcez la sentence.

Ils se retirèrent à l'écart, afin de délibérer entre eux.

Puis, le plus âgé, s'avançant vers Pan-Tchu :

—Nous t'avons condamné, déclara-t-il, tu vas mourir ; mais il faut que ta mort expie tous tes crimes. Tu as incendié la maison de ton maître, et vingt de ses serviteurs ont péri par le feu... le feu consumera ta main droite. Quant à ta main gauche, elle sera clouée à l'une des branches de ce chêne, en expiation du supplice infligé à Timao. Mais, préalablement, afin que son fils ait satisfaction, on t'arrachera la langue. Œil pour œil, dent pour dent, torture pour torture, telle est la justice des pirates de la rivière des Perles, telle est la loi de Boudha.

—Telle n'est point la loi du Christ, interrompit soudainement un nouveau personnage encore invisible, telle n'est point la loi du Christ... et le Christ est le vrai Dieu, le Dieu de miséricorde.

Tous les assistants s'étaient retournés vers l'endroit d'où partaient ces saintes paroles.

Sous les grands arbres, on vit bientôt se dégager des ténèbres deux blanches ombres qui s'avançaient lentement :

C'étaient deux jeunes missionnaires de l'ordre des Frères précheurs. A quelques pas derrière eux, un guide tenait une mule.

—Qui êtes-vous, questionnait déjà Wampo, que venez-vous demander ici ?

—La grâce du condamné, répondit celui des deux prêtres qui n'avait pas encore parlé.

—N'y comptez pas, se récria le fils du roi de la mer, c'est impossible.

—Laissez-moi d'abord parler à ceux qui sont chrétiens, répliqua d'une voix douce le premier des deux missionnaires.

Ils continuaient à s'avancer l'un et l'autre, ils apparurent enfin dans le cercle lumineux.

C'étaient deux jeunes hommes, au chaste maintien, au doux visage, au regard sésaphique.

Leur ressemblance indiquait qu'ils étaient frères

Il y avait encore tout à la fois de la douceur et de l'énergie, du calme et de la volonté, de la résignation et du courage.

—Timao, dit l'un d'eux, ne te souvient-il donc plus que notre religion commande l'oubli des injures.

—Le pardon, . . . le bien pour le mal . . . ajouta l'autre.

Déjà le martyr s'était incliné, devant les deux prêtres, et tout plein d'une chrétienne émotion, murmurait :

—Les frères Cauchois . . . les neveux de Balthazar.

Quant à Kion-Kion, ne pouvant exprimer autrement le plaisir qu'il avait de les revoir, il baisait alternativement les deux rosaires qui pendaient dans les plis de leurs robes blanches.

—Timao, reprit celui qui semblait être l'aîné, je connais la loi de Boudha, . . . je sais que pour amnistier celui qu'elle condamne, le désistement de l'accusateur suffit ; . . . désiste-toi, Timao.

—Mais cet homme a payé mes bienfaits par la plus noire ingratitude, . . . il a martyrisé mon corps, . . . il a mutilé mon enfant, il a tué sa mère . . .

—Oublie et pardonne, a dit le Christ.

—Je pardonnerai, frère Dominique.

—A l'instant, précisa le plus jeune des deux missionnaires, c'est à l'instant même qu'il faut retirer ta plainte.

—Je la retire, frère Gabriel.

—Bien, . . . c'est très bien, . . . déclare hautement ta volonté.

Timao s'avança vers Pan-Tbhu, et lui posant la main sur la tête :

—Je renonce, dit-il, à toute vengeance envers cet homme . . . je veux qu'il ne lui soit fait aucun mal à cause de moi . . . je suis chrétien, je pardonne.

—A ton tour, enfant, commanda Gabriel au jeune muet.

Kion-Kion s'élança vers le poteau, posa la main gauche sur la tête de Pan-Tehu tandis que de la main droite, sur sa propre poitrine, il traçait le signe de la croix.

Il y avait dans cette scène une autorité si touchante, une sainteté si vraiment divine, que les pirates eux-mêmes, tout surpris de leur émotion, gardaient le silence.

Frère Dominique se retourna vers sir Cambridge.

— Monsieur, lui dit-il, j'ignore si vous êtes catholique, mais je sais que vous êtes chrétien. C'est au nom du Rédempteur que j'implore votre pitié... me la refuserez-vous ?

— Mais l'incendie de ma maison... la mort de mes serviteurs... l'enlèvement de mes filles !

— Je sais, je sais cela... nous avons tout entendu, mon frère et moi, nous étions là. C'est Dieu seul qui peut vous rendre vos filles, méritez la protection de Dieu.

— Je pardonne à cet homme, répondit le gentleman, il n'y a plus d'accusation contre lui... qu'il soit libre !

— Un instant ! se récria Wampo, il faut avant tout la rétractation des juges.

— Nous nous rétractons, dirent les serviteurs de sir Cambridge en venant se ranger autour de leur maître.

Mais les pirates restaient immobiles, et sourdement murmuraient.

Les deux missionnaires se dirigèrent vers eux, devant eux s'agenouillèrent.

Puis, tour à tour :

— Grâce pour le condamné ! dit Gabriel, grâce au nom de ceux de nos frères qui jadis prêchaient la sainte parole aux pirates de la rivière des perles, et qui, guérissant leurs blessures, consolant leurs douleurs, les ont bien souvent rachetés de la prison, de l'esclavage, de la mort !

— Tout dernièrement encore, ajouta Dominique, cinquante des vôtres avaient été condamnés au travail des mines de Kouang-Si. Nous avons obtenu leur délivrance, et nous les avons renvoyés vers vous avec prière de vous apprendre que les missionnaires de Christ-Si (demeure du Christ) étaient les amis de tous les malheureux. Christ-Si, c'est le village que nous avons fondé, que nous habitons, mon frère et moi. Au nom de ce souvenir, grâce pour le condamné !

Les pirates semblaient attendris ; ils s'inclinaient en silence devant ceux qu'ils reconnaissaient comme les sauveurs de leurs compagnons.

Wampo seul résistait à son émotion, et, les bras croisés sur la poitrine, conservait une énergique impassibilité.

L'aube naissante commençait à répandre sur la forêt ses premières lueurs teintées de pourpre et d'or.

Son rayon tombait sur le visage de Pan-Tchu.

Il y avait sur sa physionomie de l'étonnement, de l'anxiété, une vague espérance, une étrange transfiguration.

Les deux jeunes prêtres se relevaient lentement ; un profond silence régnait autour d'eux.

— Mon fils, dit Timao, voici le coutelas qui t'a ravi la parole et qui a frappé ta mère. Prends-toi de cette arme pour couper les liens de Pan-Tchu.

L'enfant hésitait encore, il regardait alternativement Wampo et sir Cambridge.

—Obéis, commanda ce dernier, obis à ton père.

Kion-Kion bondit vers le poteau, coupa les liens.

Mais Wampoa, comme secouant l'évangélique influence qui, jusqu'alors, l'avait rendu muet :

—Folie ! s'écria-t-il, ce serait folie que de ne point écraser ce serpent qui demain recommencerait à darder son venin mortel ! Il irait retrouver Kiao-Sang ou Kouang-Tzing, il ramènerait contre nous une armée de bourreaux... non, non... il faut qu'il meure !

En même temps, le fils du roi de la mer avait tiré son long couteau ma'ais ; il le lança comme un stylet, il le fit siffler dans l'air à la façon chinoise.

Pan-Tchu venait d'être délivré, Pan-Tchu bondissait vers ses libérateurs avec un sincère élan de reconnaissance.

L'arme acérée l'atteignit en pleine poitrine et s'y enfonça jusqu'à la garde.

Le mouvement de Wampoa avait été si prompt que personne n'avait pu le prévenir, ou, du moins, en conjurer les résultats.

Pan-Tchu tomba sur les genoux, mais comme insensible à la douleur :

—Merci ! dit-il aux deux missionnaires en élevant vers eux ses mains jointes, oh ! merci de ce que vous avez voulu faire pour moi... je serais peut-être devenu meilleur...

Et, dans les dernières convulsions de la mort, il s'affaissa dans l'herbe où perlait la rosée.

—Wampoa, dit tristement sir Cambridge, ah ! Wampoa... qu'as-tu fait ?... peut-être ce meurtre nous portera-t-il malheur !

—Ce n'est point un meurtre, répondit le fils du roi de la mer, c'est un juste châtement ; il était nécessaire. Mais voici le soleil qui monte à l'horizon... il est temps de nous mettre en route... à cheval, à cheval !

Quelques pirates s'empressèrent d'amener les chevaux ; leur chef s'élança le premier sur le sien.

Les deux frères Cauchois s'étaient agenouillés auprès de la victime.

Mais Dominique, s'adressant à Wampoa :

—Que notre Dieu te pardonne et qu'il t'éclaire, lui dit-il, un jour, peut-être bientôt, tu apprendras que celui qui sème la clémence récolte la meilleure moisson... la moisson bénie par le ciel !

Le fils du roi de la mer ne répondit pas ; il partit au galop. Les pirates le suivirent.

Quant à sir Cambridge, le pied déjà sur l'étrier, il dit aux deux missionnaires :

—J'ai fait tout ce que j'ai pu pour obéir à la loi de notre Dieu, priez-le pour moi, mes frères !

—Notre Dieu t'a vu, répliqua Gabriel, il te rendra tes filles.

Le gentleman s'éloigna, suivi de ses serviteurs.

Timao et son fils étaient encore là.

Ils mirent un genou en terre, implorant la bénédiction des deux apôtres de l'Évangile.

—Vous êtes deux dignes chrétiens, répondit Dominique, allez en paix . . . vous êtes sur le chemin du ciel.

Ils disparurent à leur tour.

Les deux missionnaires s'apprêtaient à rendre les derniers devoirs à Pan-Tchu.

Déjà leur guide commençait à creuser une fosse.

—Frère ! s'écria tout à coup Gabriel, frère, ce malheureux respire encore . . . nous pouvons le sauver, peut-être !

Dominique, à son tour, examina la blessure.

Elle était profonde, mais il restait quelque espoir qu'elle ne fut pas mortelle.

La plupart des missionnaires sont en même temps d'habiles chirurgiens.

Les frères Cauchois composèrent promptement un premier appareil.

Puis, ils installèrent le blessé sur leur mule, et reprirent le chemin de Christ-Si, tout en murmura tour à tour :

—O mon Dieu ! sauvez cet homme . . . et faites qu'il puisse devenir, entre nos mains, une preuve vivante des vérités de votre loi !

.....
Durant ce même temps ; les cavaliers gagnaient rapidement du terrain.

Ils chevauchèrent ainsi, sur la piste de Kiao-Sang, jusqu'au moment où l'excessive chaleur du jour les contraignit de s'arrêter.

Ils firent halte sous les grands arbres d'une autre forêt.

Les chevaux furent débridés, les hommes se couchèrent sur des tertres ombreux.

Quelques heures plus tard, on alluma de grands feux pour le repas du soir.

Sir Cambridge et Wampo, escortés seulement de quelques cavaliers, poussèrent une pointe en avant pour reconnaître la position de l'ennemi.

Puis ils s'en revinrent vers leur propre campement, guidés par la fumée qui s'élevait au-dessus des arbres.

C'était cette fumée qu'avaient aperçue Balthazar, Fernand et Saturnin ; c'était cette cavalcade qu'ils venaient de rencontrer dans la clairière.

On se reconnut, on se donna la main, on s'expliqua.

Puis, le fils du roi de la mer s'écria joyeusement :

—Hurrah ! hurrah ! vous arrivez à propos, mes amis . . . c'est cette nuit même que nous attaquons Kiao-Sang !

XX

PRISONNIÈRES ET LIBÉRATEURS.

Kiao-Sang, appréhendant, sans doute, de se voir poursuivi par Kouang-Tzing, se tenait constamment sur ses gardes.

Il campait cette nuit-là dans une gorge profonde, mais d'une assez vaste étendue.

De toutes parts, de hautes montagnes, dont les stériles mamelons se dessinaient en noir sur l'azur étoilé du ciel.

Sur les pentes plus ou moins escarpées, dans l'étroite plaine, pas un arbre.

Cà et là seulement, quelques buissons épineux, quelques grandes touffes de fougère.

Vers le centre, où campaient d'habitude les riches caravanes arrivant d'oyaume de Siam, un fossé circulaire.

De l'autre côté de ce fossé, une sorte de rempart grossièrement construit avec de larges pierres plates, comme il s'en trouvait de toutes parts aux environs.

Une seule issue, formée de quelques planches jetées en guise de pont sur le fossé.

En tête de ce pont, deux sentinelles.

Huit autres soldats, divisés deux par deux, veillaient aux quatre points de l'horizon, sur les plus hauts sommets.

Dans l'enceinte même, à quelques pas de l'entrée, un posté de dix hommes, autour d'un grand feu.

Quant au reste de la bande, qui se composait d'une centaine de tigres recrutés parmi les plus redoutables sacripants du Céleste Empire, ils dormaient, jouaient ou buvaient, diversement groupés sur le revers herbu du rempart.

Parfois, cependant, lorsque quelque discussion trop violente s'élevait entre eux, les rideaux de la tante de Kiao-Sang s'écartaient pour donner passage au visage irrité du chef, et, pour quelques instants du moins, tout rentrait dans l'ordre.

Cette terte n'était pas la seule qui se trouvât dans le camp.

Il y en avait une seconde sur une sorte de monticule central.

Elle abritait les deux prisonnières, elle les cachait aux yeux de tous.

Hormis, cependant, à ceux de Kiao-Sang, qui, parfois, se permettait de pénétrer auprès d'elles.

Il était environ minuit.

Les deux jeunes captives, au moment de succomber au sommeil, s'étaient agenouillées et priaient.

Leurs yeux baignés de larmes, leur pâleur attestaient tout ce qu'elle avait souffert.

—Sœur ! dit Diana, il est temps que tu prennes quelques instants de repos. . . je le veux !

—Attends ! répliqua Mary, il me reste encore à prier pour quelqu'un . . . pour lui, pour Fernand.

—Fernand ! répéta Diana, c'est vrai ; tu as raison ; je l'avais oublié dans ma prière.

—Moi je me souviens, fit Mary ! ne m'as-tu pas appris qu'il m'aimait ! Ne sais-tu donc pas que je l'aime ?

—Oui, . . . oui, je sais cela, reprit avec affection la tendre Diana, achève ta prière, petite sœur, . . . et puisse le Ciel vous réunir l'un à l'autre, . . . puisse-t-il l'un par l'autre vous rendre heureux !

—N'est-ce pas qu'il est noble et bon ? murmura tendrement Mary, n'est-ce pas qu'il est beau, mon Fernand ? . . . n'est-ce pas qu'il ne saurait être déçu dans aucune de ses ambitions, dans aucune de ses espérances, et que bientôt nous le verrons revenir avec notre père ?

Mais, s'interrompant tout à coup :

—Folle ! s'écria-t-elle avec désespoir, ah ! folle que je suis, . . . j'oubliais où nous sommes !

Et, cachant sa blonde tête dans le sein de sa sœur, elle se prit à pleurer.

—Courage ! dit en l'embrassant Diana, courage, chère fille, . . . aie confiance en Dieu !

—Oh ? Dieu nous abandonne, . . . et malgré tous les indices que tu as semés sur notre chemin, personne encore ne s'est mis à la poursuite de nos ravisseurs, . . . personne encore ne travaille à notre délivrance.

—Tu te trompes, sœur, . . . oui, tu dois te tromper ; il est impossible que notre père ne nous cherche pas, ne nous retrouve pas, . . . le seul instinct de son cœur ne suffirait-il pas à le guider vers nous !

—Je le crois ainsi que toi, Diana ; ainsi que toi je suis convaincu de sa tendresse. Mais que pourrait-il, hélas ! nous sommes si loin maintenant et nos persécuteurs si nombreux !

—C'est vrai, ne put se défendre de reconnaître la sœur aînée, voici déjà bien des jours que j'espère en chaque soir, et chaque soir je me dis : ce sera pour demain ! . . . Puis le lendemain arrive, et rien encore, toujours rien !

—Ah ! s'il avait été là-bas, lui !

—Ingrate ! interrompit Diana, en lui jetant un doigt sur les lèvres, ingrate ! qui se croit déjà mieux aimée que par son père !

—Pardon ! se récria vivement Mary, j'en demande pardon à mon père, j'en demande pardon à toi . . . Mais avoue que l'aide de Fernand ne serait pas de trop pour nous reconquérir sur le misérable qui nous a enlevées, pour nous défendre contre cet horrible homme ! . . . Ecoute, sœur ! écoute ! . . . N'est-ce pas lui qui vient ?

—Non, non, . . . rassure-toi ! fit Diana, après avoir un instant prêté l'oreille.

Alors seulement Mary parvint à se remettre de son épouvante et librement respira.

Puis, après un silence :

—Ah ! cet homme ! cet homme ? murmura-t-elle avec un frisson par tout le corps, sa présence m'étouffe, son regard me glace, . . . sa voix me fait mourir ! Mais, enfin, pourquoi nous a-t-il enlevées ? Que veut-il de nous ?

Diana évita de répondre, ne sachant que penser elle-même des projets de Kiao-Sang ?

Mary, revenant au souvenir de Fernand, se prit à murmurer à demi-voix :

— Ah ! dans mes rêves, du moins, il est là pour nous protéger, il est là pour nous défendre ?

— Eh bien ! dors ! fit Diana.

Et elle lui indiquait un palanquin déposé au milieu de la tente.

La jeune fille eut un premier moment pour obéir, mais, se retournant vers sa sœur :

— Pas sans toi, dit-elle.

— Oh ! moi, répliqua Diana, je ne pense plus au sommeil, l'inquiétude me tient éveillée, . . . l'inquiétude et le devoir.

— Pauvre sœur !

— Je ne suis pas seulement ta sœur, Mary, . . . je remplace auprès de toi notre mère. Dors donc . . . comme autrefois sous son regard !

Mary voulait résister encore, mais Diana la contraignit d'obéir, et telle était la fatigue de la blonde enfant, qu'à peine étendue dans le palanquin, ses yeux se fermèrent.

Elle s'obstinait cependant encore ; elle tenta de lutter contre le sommeil qui l'accablait.

— Diana la regardait en souriant ; Diana mit un baiser sur chacune de ses paupières.

— C'est ainsi que notre mère faisait autrefois ! murmura Mary d'une voix presque éteinte. Oh ! tu as raison, sœur, . . . il me semble la revoir en toi . . . Il me semble que je suis encore toute petite, que je repose dans notre maison, dans mon berceau, . . . que je n'ai rien à craindre . . .

— Oui, oui, . . . ne crains rien, . . . je veille ! répondit doucement la sœur aînée.

Ta jeune sœur enfin s'endormit.

Diana poussa doucement un coussin sous sa tête blonde ; elle la recouvrit de son propre burnous indien ; elle ferma sans bruit les rideaux, mais en conservant entre eux un léger intervalle, afin de pouvoir la regarder encore.

Et, tout en la regardant, elle murmurait :

— Chère sœur, . . . chère enfant, . . . il me semble que je l'aime encore davantage depuis que je la vois souffrir . . . Oh, oui, c'est bien cela qu'éprouvent les mères . . . Plus un enfant leur cause d'inquiétudes, d'angoisses et de larmes, plus elles s'y attachent, plus elles tremblent pour son avenir, pour son bonheur. Va, mignonne, je protégerai ton amour, et le jour de ton mariage, je serai aussi heureuse que toi.

Puis, s'interrompant soudainement, et avec une toute maternelle énergie :

— Son mariage, reprit-elle, . . . j'ose parler de son mariage, alors qu'elle est prisonnière de Kiao-Sang, alors que sa vie est menacée par cet homme. Ce qu'il me faut tout d'abord accomplir, c'est sa délivrance, Mais comment ? . . . comment ? . . . Si j'ai bien compris notre ravisseur, il m'aime ! Si je m'offrais en sacrifice . . . Si je consentais à devenir sa

femme. Plus tard, plus tard, . . . quand je me trouverai seule en sa puissance, à l'heure où il viendrait réclamer l'exécution de ma promesse. . . Dieu me pardonnerait de chercher un refuge dans la mort, et j'aurais recours à cette arme que j'ai pu cacher à tous les yeux. . . Cette arme. . . Oh, je n'aurai pas peur ; car elle serait pour moi le salut, . . . et de là-haut, . . . du Ciel, où planent les âmes, . . . je pourrais devenir l'ange gardien des deux êtres dont j'aurais fait le bonheur.

En parlant ainsi, les yeux en larmes de la pauvre Diana s'abaissaient vers la lame du poignard que tourmentait fièvreusement sa main ; sa poitrine oppressée se soulevait avec un douloureux effort ; elle devenait de plus en plus songeuse.

Tout à coup, les rideaux qui fermaient l'entrée de la tente s'écartèrent doucement.

Une main d'abord parut, . . . puis un bras.

C'était Kiao-Sang.

— Silence ! fit Diana, silence, . . . elle dort.

D'une main, elle indiquait le palanquin dans lequel reposait sa sœur ; de l'autre, elle avait vivement caché le poignard dans les plis de sa robe.

Kiao-Sang s'arrêta, immobile et le regard fixé sur Diana.

Diana le regardait aussi.

Il y eut quelques secondes de profond silence.

Puis la jeune fille, comme se décidant tout à coup.

— Venez, dit-elle, il faut que je vous parle.

Et, passant devant Kiao-Sang, elle sortit de la tente.

Étonné, le Mantchou la suivit.

Diana ne s'arrêta qu'à l'extrémité de la plateforme, et du ton d'une reine qui daigne s'avouer vaincue par son esclave ;

— Ecoute-moi, dit-elle, tu sais assez l'anglais pour me comprendre, . . . écoute !

— Parle, fit Kiao-Sang.

— Les filles de ce pays se soumettent volontiers à la force, mais les filles chrétiennes ne s'obtiennent que de leur libre volonté, . . . sais-tu cela ?

— On me l'a dit, . . . je veux bien le croire, répliqua Kiao-Sang avec une sorte d'admiration cauteleuse.

— Eh bien ! poursuivit Diana, eh bien, . . . si je consentais à devenir ta femme, . . . si je promettais de m'abaisser jusqu'à devenir ton obéissant esclave, . . . en échange, m'accorderais-tu la liberté de ma sœur ? . . . la ferais-tu reconduire vers notre père ?

— C'est toi qui me proposes cela ! . . . c'est toi ! s'écria Kiao-Sang.

La courageuse Diana répliqua :

— Oui, . . . oui ! . . . tel est le pacte que je te propose, . . . réponds ?

— Quoique ta proposition me transporte de bonheur, je ne puis encore te dire si je l'accepterai. En vous enlevant, je n'ai agi que pour le compte d'un autre. J'aurais à redouter le courroux de Kouang-Tsing, si je lui

enlevais ses prisonnières. Laissez-moi vous mettre à l'abri de sa violence et nous verrons.

Sur ces mots, Kiao-Sang, avec un sourire sur les lèvres, et une joie folle dans le cœur, s'éloigna brusquement.

Tout était silencieux dans le vallon désert. Ça, et là, à la surface du sol tourmenté, quelques légères brumes flottaient au-dessus des tamaris et des aloès. Dans le ciel, partout ailleurs azuré, lumineux, couraient rapidement quelques nuages pourchassés par le vent ; parfois ils voilaient complètement la lune, mais elle ne tardait pas à reparaitre avec tout son éclat, et dans la nuit, pour ainsi dire, toute bleue, on pouvait distinguer jusqu'aux silhouettes des sentinelles qui veillaient à la sûreté du camp.

Ces sentinelles, l'heure était venue de les relever ; le chef donna le signal.

Ce bruit fit pâlir Diana qui rentra dans la tente.

Mary sommeillait toujours, mais ses lèvres restaient entr'ouvertes par un sourire.

De ce sourire, de cette fleur, vivante, un nom parfois s'échappait :

—Fernand ! . . . Fernand ! . . .

Diana succombait elle-même à la fatigue.

De plus, le froid de la nuit commençait à la gagner.

Elle s'enveloppa dans les couvertures qui retombaient en dehors du palanquin, elle se laissa glisser sur l'un des coussins rejetés par sa sœur, elle finit par s'endormir à son tour, la tête renversée en arrière.

Pendant ce temps-là, les nouveaux veilleurs de nuit que venait de désigner Kiao-Sang s'éloignaient du camp.

Parvenus à quelque distance, ils se divisèrent.

Ils étaient au nombre de dix.

Deux se dirigèrent vers le sud ; deux autres vers l'ouest, et vers l'est, deux autres.

Du côté du nord, ils étaient au nombre de quatre.

Là, se trouvait, entre deux mamelons, le passage par lequel on arrivait de Ping-Faou, le passage par lequel pouvait arriver Kouang-Tzing.

C'était de ce côté surtout qu'il y avait de la brume.

Tout à coup, celui des quatre qui marchait le premier s'arrêta.

—Il me semble avoir entendu là-haut comme un cri.

—C'est le cri de la grande orfraie, répliqua l'un de ses compagnons, tiens ! tiens, . . . le voici, qui se renouvelle encore, . . . le reconnais-tu, maintenant ?

—Oui, oui, c'est bien le cri de l'oiseau de la mort . . . Mais il y en a donc beaucoup ici des orfraies ?

Effectivement, à tous les points de l'horizon, le même appel sinistre avait successivement retenti.

—Allons ! conclut celui qui semblait le plus brave, allons, poltron, en avant ! . . . les camarades doivent être transis de froid, là-haut, . . . bâtons-nous, pour qu'ils puissent à leur tour se chauffer au feu du camp.

Une dernière fois on se divisa, mais toujours deux par deux, car de côté, sur chacune des collines entre lesquelles passait le chemin, il fallait deux sentinelles.

Nous ne saurions trop le répéter, c'était par là que Kiao-Sang appréhendait de se voir poursuivi par Kouang-Tzing.

Les cris de l'orfraie avaient cessé ; mais de grands nuages aux formes étranges grimaçaient autour de la lune, mais la brume devenait plus épaisse à la base des deux mamelons que commençaient à gravir les nouveaux veilleurs de nuit.

Ils se taisaient maintenant, ils éprouvaient un vague malaise, ils avaient presque peur.

Mais quittons les pour un instant ; rétrogradons dans le temps comme dans l'espace, et transportons la scène à une demi-lieue de là, deux heures auparavant.

Dans une des gorges les plus profondes de la montagne, sous un rocher surplombant qui les rendait invisibles, une quinzaine d'hommes étaient réunis, non moins silencieux que des chasseurs à l'affût.

Non loin de là, derrière un bouquet de sapins, dix-sept chevaux, entravés à l'amble et tout sellés, tout bridés, dormaient immobiles comme des coursiers de bronze.

Un peu plus en avant, du côté de la passe, au revers d'un autre rocher, il y avait un groupe composé de cinq hommes.

A savoir : sir Cambridge, Fernand, Saturnin, Timao et Kion-Kion.

— Ils tardent bien à revenir ! murmurait de minute en minute l'impatient Pichard.

— Ne craignez rien, disait Timao, Wampo est un homme qui ne donne rien au hasard. De plus, Balthazar n'est-il pas avec lui ?

— J'ai compris leur plan, dit sir William, je l'approuve, . . . et cette fois, c'est avec confiance que j'attends l'heure.

— Qu'elle vienne donc ! s'écria Fernand, et qu'il nous soit permis enfin de combattre pour leur délivrance !

Sir Cambridge chercha la main du jeune homme, et silencieusement la pressa dans les siennes.

— Mais, reprit Saturnin, puisque nous connaissons si parfaitement la position de l'ennemi, à quoi bon cette dernière ronde ?

— Wampo et Balthazar ont voulu s'assurer répliqua Fernand, que rien n'était changé, ni dans la position des sentinelles, ni dans les allures du camp.

— Une chose que je ne comprends pas, reprit Pichard, c'est ce camp fortifié, c'est cette espèce de Malakoff au milieu de ce vallon perdu dans les montagnes !

— Adressez-vous à Timao, fit sir William, il connaît le pays, il vous répondra.

Saturnin se retourna vers le crucifié et l'interrogea du regard.

— Ces montagnes, répondit Timao, ces montagnes étaient, il y a quelque temps encore, le dernier refuge de Miao-Tzé, des Chinois indépen-

dants. Ils se croyaient en droit d'attaquer, de dépouiller les caravanes tartares, arrivant du sud, et le gouvernement manchou, pour défendre ceux qui lui rapportaient l'impôt du Tonkin, les trésors de Siam et du Thibet, fit construire de distance en distance des espèces de fortins pour garantir la sécurité de la route. Jadis ces bastions avaient chacun leur garnison permanente; c'est seulement depuis la révolte ouverte qu'ils furent abandonnés à tout venant.

—Je comprends, conclut Saturnin, j'ai vu quelque chose d'à peu près semblable en Crimée, sur la route de Pérécop.

—Chut ! fit en ce moment Kion-Kion, dont l'oreille était devenue plus subtile depuis qu'il avait perdu l'usage de la parole.

Les compagnons se turent, et prêtèrent anxieusement l'oreille.

Un bruit, tellement indéfinissable qu'il pouvait s'attribuer à la marche de quelque grand reptile, s'approchait de l'espèce de grotte sous laquelle les cinq hommes s'étaient abrités.

Bientôt, à la vague clarté de la lune, il y eut une légère ondulation parmi les hautes herbes.

Puis, deux grandes ombres humaines se redressèrent tout à coup. C'était Wampoa, c'était Balthazar.

—Le jeune chef avait parfaitement calculé toutes choses, dit celui-ci, rien n'a trompé ses prévisions. . . le moment d'agir est venu.

D'un même mouvement, les cinq hommes se levèrent.

—Calmez-vous, fit Wampoa, ce qui va se passer tout d'abord ne regarde que mes pirates; ils savent ramper dans la nuit comme des serpents, . . . ils savent bondir comme des jaguars, et surprendre leur ennemi, l'abatte d'un seul coup, sans même lui laisser le temps de jeter un cri de mort.

—Permettez ! protesta l'ex-caporal Pichard, permettez, . . . j'ai servi dans les zouaves, et je sais jouer aussi ce jeu-là. Demandez plutôt à mon lieutenant ! . . . ou je me trompe fort, ou vous allez l'entendre réclamer aussi l'honneur de l'avant-garde.

—Tu dis vrai, approuva Fernand, je veux être un de ceux qui frapperont les premiers.

—Soit ! consentit Wampoa, vous viendrez avec moi, . . . votre compagnon suivra Balthazar, . . . et tous les quatre nous nous chargerons de quatre sentinelles qui veillent à l'entrée de la passe. Mais pour les trois autres postes, il nous faut six autres braves, et je vais les choisir parmi mes pirates. Ne vous offensez pas de cela, sir Cambridge, je vous ai réservé le commandement des cavaliers; vous aurez votre part aussi dans la délivrance de vos filles ! . . . Du reste, Balthazar va vous expliquer ce que nous attendons de vous.

Et il se hâta de rejoindre les siens.

Sir William questionna des yeux Balthazar.

—Vous savez ce qui est convenu, répondit celui-ci, vous savez que les cavaliers ne doivent fondre sur le camp que lorsque les premiers coups de feu leur en donneront le signal. Alors, s'il plaît à Dieu, nous nous

serons déjà débarrassés d'une vingtaine de Mandchoux... mais il en restera pour le moins quatre fois encore autant... je les ai comptés... Vous voyez bien qu'on vous réserve une large tâche dans la besogne.

— Mais d'ici là ? questionna le père, qui devenait de plus en plus impatient à mesure qu'approchait l'heure de revoir ses filles, mais d'ici là, que ferai-je ?

Le Canadien sembla réfléchir un instant et répondit :

— Connaissez-vous le cri de l'orfraie ?

— J'aurai besoin de l'entendre pour en être assuré.

— Ecoutez donc !

Le Canadien se mit une main sur la bouche, et fit retentir un hurlement assez semblable à celui d'un daim qu'on égorge.

Le cri avait été tellement imprévu, tellement aigu, tellement strident, que sir Cambridge, lui-même, ne put se défendre d'un premier mouvement d'effroi.

Mais, se remettant aussitôt :

Je me souviendrai, dit-il, eh bien ?

— Eh bien !... lorsque là-haut, sur la faite de ces deux collines, vous entendrez le cri de l'oiseau de mort, montez à cheval, en tête de vos cavaliers. Lorsque, pour la seconde fois, la grande orfraie chanteta, avancez-vous jusqu'à l'entrée de la passe. Enfin, comme je vous le disais tout à l'heure, aux premiers coups de feu, l'épéon dans le flanc de vos montures, et ventre à terre alors pour nous rejoindre... ventre à terre !

— Cela sera fait, répliqua le gentleman.

— Mais nous ? nous ? questionna avidement Pichard.

— Oui, demanda Fernand, quel sera notre rôle ?

— Voici Wampoia qui revient, conclut Balthazar, c'est lui qui va vous le dire.

XXI

NUIT SANGLANTE.

— Mes pirates sont en chemin, dit Wampoia, Mais, comme ils ont à contourner le vallon, nous devons attendre une demi-heure avant de les imiter.

Puis, s'adressant à Fernand :

— Vous être celui qui doit commander, moi, celui qui doit obéir... Je vous ai donc accepté pour compagnon ; mais, permettez-moi de vous le dire, votre vie est trop précieuse pour l'exposer ainsi... Voulez-vous qu'un de mes forbans vous remplace ?

— Le péril est donc bien grand ?

— Oui... surtout pour quelqu'un qui n'en a pas l'habitude.

— Pensez-vous donc que je vous général dans cette hardie tentative ?

— Non ! oh ! certes non... loin de moi cette pensée !

— Alors, je persiste... car je suis de ceux que le danger tente, et qui jamais devant lui ne reculent !

Un joyeux éclair passa dans l'œil noir de Wampo ; il semblait fier de celui qu'il avait plusieurs fois appelé l'élu du ciel.

Balthazar, à son tour, s'avança vers Fernand.

— J'ai déjà étudié votre caractère, lui dit-il, et d'avance je connaissais votre réponse. Voici pourquoi je me suis abstenu de parler, comme vient le faire Wampo, qui, cependant, avait raison... voici pourquoi je n'insiste pas... Mais, je vous en conjure, soyez prudent... soyez docile aux conseils de celui qui vous guidera... car, sachez-le bien, Fernand... si vous mouriez... une grande et sainte espérance descendrait avec vous dans la tombe !

Puis, s'interrompant tout à coup :

— Wampo ! s'écria-t-il, oh ! tenez... vous vous êtes adjugé l'honneur de le conduire... mais il vous connaît à peine... mais il m'écouterait mieux, moi qui depuis quinze jours lui sers de guide... Oh ! je vous en supplie... laissez-le venir avec moi !

Tandis qu'il parlait ainsi, son mâle visage attestait une émotion profonde.

Dans sa voix, dans ses yeux, il y avait des larmes.

L'ami Pichard, non moins jaloux du salut de Fernand, s'empressa de venir en aide à Balthazar.

— C'est de toute justice ! s'écria-t-il, ne vous refusez pas à la demande de ce digne Canadien. Wampo... acceptez moi en échange de mon lieutenant... et, sacristi ! je vous le jure, vous n'aurez pas à rougir de la compagnie d'un ex-caporal français !

Le fils du roi de la mer se résigna, mais non sans un évident regret.

— Etrange ! pensait Fernand, pourquoi donc suis-je ainsi respecté, ainsi aimé de ces deux hommes ?

Pendant ce temps-là, Balthazar remerciait chaleureusement le pirate, et lui disait :

— A vous l'honneur d'expliquer à ces messieurs ce dont il s'agit, et de les armer ainsi qu'il convient. Je vois là-bas un vieil ami qui me semble bien triste, et dont je serais heureux de ragaillardir le cœur.

Il indiquait Timao.

Depuis déjà près d'une heure, le crucifié se tenait à l'écart.

Son fils, étendu à ses pieds, la tête sur ses genoux, sommeillait.

Quant au père, adossé contre le roc, le regard perdu dans le ciel, il semblait plongé dans une si abondante extase qu'il ne s'aperçut même pas de l'approche du Canadien.

Celui-ci le contempla en silence durant quelques minutes. Puis, lui frappant sur l'épaule :

— Ami Timao, demanda-t-il, qu'as-tu donc, ce soir ?

— Je ne sais pas... murmura le martyr d'une voix mélancolique, je ne sais pas... j'ai l'âme tout en deuil !

— Et tu n'es pas venu vers ton consolateur habituel ! et tu ne me

tends pas encore la main ! . . . Oh ! Timao . . . Timao . . . tu n'oses pas avouer que tu as quelque chose contre moi.

Le crucifié sourit amèrement, et répliqua, mais à demi-voix, comme en parlant à lui-même :

— Autrefois, . . . durant près de dix années, chaque fois que Balthazar s'en allait en route, en chasse ou bien en guerre, il disait à son ami Timao : " Viens avec moi, viens toujours, . . . deux frères ne doivent jamais se quitter ! " Mais ce soir, . . . ce soir, Balthazar a pris des dispositions pour le combat, Balthazar s'est adjoint des compagnons de péril, et cela sans même s'apercevoir que Timao était là. C'est mal oh ! . . . c'est mal !

Le Canadien haussa les épaules, et s'asseyant auprès de son ami :

— Voilà donc la chose avouée ! fit il avec une bonhomie souriante ; ah ! Timao, mon vieux Timao, . . . tu penses, ce soir, comme un enfant, tu raisonnes comme une femme !

Timao le regarda tout étonné.

Le Canadien poursuivit :

— Est ce qu'il n'est pas des circonstances où les plus intimes compagnons, où les plus inséparables amis se séparent ? Est-ce que lorsque je suis reparti de la maison de sir Cambridge, il y a de cela quinze jours, . . . est-ce que Timao est venu avec moi ?

— Non . . . mais Timao était blessé ; il pouvait à peine se tenir debout.

— Et maintenant ?

Maintenant, Timao est guéri ; . . . Timao peut marcher, se tenir à cheval.

— Oui, . . . mais sur son cheval il chancelle et porte à chaque instant la main à sa blessure. Oui, mais quand il s'efforce de marcher, mais même en ce moment, Timao est pâle et dissimule vainement sa souffrance. Il n'est point de secret pour l'œil d'un ami. Cette souffrance, Balthazar l'avait devinée. Balthazar la voit derrière ton sourire. Non, tu n'es pas rétabli, . . . non, tu n'as pas recouvré ta force. C'est par un miracle de dévouement, c'est par un effort surhumain que tu es parvenu jusqu'ici. S'il te fallait gravir en rampant ces montagnes, et les descendre en courant, tu tomberais, tu mourrais en chemin, mon pauvre Timao ! Voilà pourquoi Balthazar ne t'a pas choisi, cette fois, pour compagnon ; voilà pourquoi Balthazar te conseille même de ne pas te mêler aux cavaliers, de rester ici.

— Pendant que les autres se battront ! se récria vivement Timao. Oh ! quand à cela, non, . . . non ! Il s'agit de la délivrance des deux jeunes miss qui se sont montrées pour moi si compatissantes et si douces ; . . . je dois, je veux combattre aussi pour elles !

— Soit ! fit le Canadien, soit, . . . c'est dans la nature, et, contre la nature, on ne peut rien. Ton cheval, au moins, te portera, . . . tu peux même t'y faire attacher par ton fils. Mais, quant au reste, j'espère que tu en conviendras maintenant, . . . et que tu ne m'en veux plus. Ta main ?

Timao s'empara de la main qui se tendait vers lui : Timao s'écria : — Pardon ! pardon, . . . ami ! . . . tu es la sagesse incarnée, la bonté même, . . . et moi je ne suis qu'un ingrat, qu'un fou. Mais il ne faut pas m'en vouloir, sais-tu bien. Tu me connais depuis longtemps, tu vois que, depuis la mort de ma pauvre femme, j'ai des jours d'explicable mélancolie, des heures d'instinctive tristesse. . . Mais jamais encore je ne m'étais senti désespéré, abattu, anéanti comme ce soir, comme en ce moment. C'est vraiment bizarre, . . . il me prend des envies de pleurer, . . . je frissonne jusque dans la moëlle des os, j'ai dans l'âme comme un pressentiment de malheur !

— Timao ! se récria Balthazar, en cherchant à le rassérer, à le ranimer, mon pauvre Timao, mais c'est de la folie, de l'enfantillage. . . Voyons, . . . voyons, . . . dis moi ce qui t'inquiète et t'alarme ainsi, . . . dis moi quelque chose qui justifie, au moins, ce fatal pressentiment ?

Un instant encore, Timao garda le silence.

Puis, d'une voix lente et comme arrivant de loin :

— D'abord, répondit-il, c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où ma femme est morte.

— Ensuite ?

— Durant toute la nuit où je restai cloué sur ma croix, la grande orfraie fit entendre aux alentours son cri lugubre, et tout à l'heure, comme signal, tu viens de choisir et d'imiter ce même cri de malheur. Regarde, enfin, mon fils ; . . . vois comme son sommeil est agité. . . Ecoute !

L'enfant semblait en proie à un rêve étrange.

Il y avait tout à la fois des larmes, dans ses yeux, et sur ses lèvres un sourire.

Ordinairement, il ne parvenait qu'à faire entendre des sons inarticulés, mais, parfois, lors de certaines émotions, un mot, un seul mot montait distinctement de son cœur à ses lèvres ?

— Mère ! . . . mère !

Eh bien ! ce mot, le premier que prononcent les enfants, le dernier que lui laissait son malheur, il le cria tout à coup dans son sommeil.

Et son visage resplendissait d'une céleste joie, . . . ses yeux s'étaient démesurément ouverts, . . . ses bras se dressaient, s'ouvraient comme pour saisir, comme pour étreindre l'ombre chérie qui, sans doute, lui souriait dans son rêve.

— Comprends-tu ? fit Timao. Il la voit, . . . elle est là, . . . elle nous appelle, . . . elle nous attend ; . . . elle vient nous annoncer peut-être que l'heure de la réunion va sonner, enfin !

Une seconde fois, Kion-Kion s'écria :

— Mère ! . . . mère ! . . . ma mère !!!

Et bondissant comme pour s'élançer dans l'espace, il se réveilla.

Balthazar et Timao, non moins oppressés l'un que l'autre, gardaient le silence.

L'enfant regarda longuement autour de lui, comme s'il cherchait quelqu'un qui n'était plus là.

Puis il aperçut son père, montra le ciel, fit le geste de bercer un enfant dans ses bras, exprima par sa pantomime qu'il venait de revoir sa mère, qu'elle lui avait parlé, qu'il était heureux, bien heureux, et, tout sanglotant, finit par cacher, dans le sein paternel, son visage inondé de larmes.

— Ami, dit Timao à Balthazar, tu vois bien que j'avais deviné... tu vois bien que j'avais raison... Mais voici tes compagnons qui te font signe de les rejoindre... Va, va, mon brave Canadien.. et si je dois mourir avant de te revoir... adieu !

— Timao !... mon bon Timao !... murmura Balthazar, que l'émotion de cette scène avait gagné malgré lui.

— Allons ! fit le crucifié, ne vas-tu pas t'attendrir, mon vieux camarade ! est-ce que nous ne nous sommes pas trouvés bien souvent dans de semblables situations ?... Est-ce que je serais à plaindre si la mort me frappait cette nuit ?... Est-ce que tes neveux ne m'ont pas dit ce matin que, l'enfant et moi, nous étions sur le chemin du ciel ?

En ce moment, Wampoï appelait Balthazar à voix basse.

— Ils s'impatientent, conclut Timao. Va... va !

Une dernière fois, le digne Canadien serra la main de Timao dans les siennes.

Puis il s'éloigna, triste et le cœur serré comme dans un étouffement.

A quelques pas de là, cependant, il secoua cette énervante tristesse, et regardant tour à tour ses trois compagnons :

— Voyons un peu, dit-il, voyons si vous êtes équipés comme il convient, en vrais serpents nocturnes ?

Tous les trois, ils avaient relevé leurs pantalons dans leurs bottes de feutre, et les pans de leurs tuniques dans leurs ceintures.

Ces ceintures avaient été retournées de façon à ce que revolvers, haches, couteaux, cartouchières, se trouvassent maintenant sur les reins. Sur les épaules, le rifle était solidement attaché.

Rien par devant qui pût empêcher une marche serpentueuse, ou causer quelque bruit parmi les broussailles.

— Rien ! approuva Balthazar ; c'est bien... Le fils du roi de la mer est un grand chef !

Wampoï s'inclina courtoisement à cet éloge, et montrant les deux collines :

— Il est l'heure, dit-il ; allons !

Les quatre hommes se mirent en marche silencieusement, à la file indienne.

Mais, en s'approchant de l'étroit défilé, qu'obscurcissait en ce moment la brume, ils se séparèrent, se dirigeant :

Wampoï et Saturnin, vers le mamelon qui s'élevait à gauche ; vers celui de droite, Balthazar et Fernand.

Suivons d'abord ces deux derniers.

En arrivant à la basse de la montagne, le Canadien se retourna vers son jeune compagnon et lui dit :

—Fernand, notre salut va dépendre d'une branche froissée, d'un caillou roulant du moindre bruit. Suivez-moi donc pas à pas, en profitant des moindres abris. Mettez vos mains là où se seront placées mes mains, votre pied juste à l'endroit que viendra de quitter mon pied. Ne vous relevez que lorsque vous m'aurez vu debout,....ne frappez que lorsque je frapperai moi-même. Modérez votre impatience, et retenez jusqu'à votre respiration...Silence!

Et l'ascension commença.

La pente était escarpée, parfois presque nue.

Heureusement, la brume était épaisse dans le fond du vallon.

Mais elle devait plus rare à mesure que l'on montait.

Elle ne tarda pas à se dissiper complètement, et les moindres aspérités du coteau se dévoilèrent, splendidement éclairées par la lune.

La marche de Balthazar devint plus précautionneuse encore et plus lente.

Il marchait à la façon d'une panthère guettant sa proie, tantôt ramassé sur lui-même et rampant dans les espaces ombreux, tantôt bondissant vers quelques buissons ou vers quelque saillante arête qui devaient, pour un instant, le rendre invisible à tous les regards.

Puis il se retournait vers Fernand, lui montrait du doigt le chemin, lui faisait signe d'attendre encore ou bien l'appelait du geste au plus favorable moment.

On eût dit un lion guidant son lionceau dans une première chasse nocturne.

Après avoir franchi les trois quarts de l'élévation, ils s'arrêtèrent tout à coup.

Ils venaient d'apercevoir au sommet, formant une sorte de plateau, les deux sentinelles tartares.

Leur attitude, leurs allures n'indiquaient aucun soupçon.

Mais le moment le plus périlleux de l'entreprise était arrivé.

A partir de l'endroit où venait de s'arrêter le Canadien, la montagne présentait un vaste cercle uni comme une grève, éclairé comme en plein soleil.

Il est vrai qu'un peu plus loin, un peu plus haut, commençait une série de grandes roches, comparables aux vertèbres disséquées d'un gigantesque cachalot.

Une fois arrivés là, le succès devenait certain.

Seulement, il fallait atteindre la première roche.

Durant quelques minutes, Balthazar et Fernand restèrent immobiles, l'œil fixé sur leurs ennemis.

Ceux-ci allaient et venaient en sens inverse, tantôt s'arrêtant pour échanger quelques paroles, tantôt se remettant en chemin jusqu'aux deux extrémités du plateau.

Là, durant quelques secondes, ils disparaissaient parfois l'un et l'autre.

Au moment où l'une de ces dispositions allait s'accomplir, le Canadien dit à Fernand :

— Restez ici ; ... regardez-moi faire, ... et tout à l'heure, lorsque je vous ferai signe, agissez de même à votre tour.

A peine achevait-il ces mots que les deux sentinelles devinrent invisibles.

Prompt comme l'éclair, le Canadien s'élança vers la première roche, et sans aucune espèce de bruit, en trois bonds s'y trouva caché.

Les deux Mandchoux reparurent, marchant l'un vers l'autre avec la même allure indolente.

Evidemment, ils ne s'étaient aperçus de rien.

Balthazar attendit que la même occasion se représentât, et fit signe à Fernand de le rejoindre.

Fernand bondit avec une égale agilité, mais non point avec un égal succès.

Au moment où ses pieds touchaient le flanc du coteau, quelques cailloux s'en étaient détachés, roulant avec fracas sur la pente rapide.

A ce bruit, les Mandchoux reparurent aussitôt.

Accourant jusqu'au rebord du plateau, ils regardèrent vers les roches, le rifle en main, prêts à tirer.

— Nous nous sommes découverts ! murmura Fernand ; une prompte attaque peut seule nous sauver... En avant !

— Silence, malheureux ; ... silence ! fit Balthazar en lui jetant une main sur les lèvres.

De l'autre main, il tirait son couteau

.....
Durant ce temps là, vers la gauche, les choses se passaient de la même façon.

A cette différence cependant que, lorsque Wampo avait voulu donner des indications analogues à celles de Balthazar, Saturnin l'avait interrompu par cette boutade :

— A pas peur ! et dispense toi du boniment, j'ai compris le truc. Un lézard pour l'escalade, un singe pour l'élan, un chat pour le coup de griffe... Voilà, voilà Pichard !

Le fils du roi de la mer n'en demanda pas davantage, et se mit en marche sur la même ligne que son compagnon.

De ce côté, la montagne était couverte de grandes fougères.

Plus haut, vers le sommet, quelques pins rabougris, quelques généraux rageurs.

Saturnin et Wampo parvinrent sans avoir donné l'éveil, jusqu'aux derniers buissons.

Les deux sentinelles n'étaient plus qu'à quelques pas de là, mais réunies et causant ensemble, les deux mains appuyées sur le canon de leurs carabines.

De plus, par un malencontreux hasard, les deux Mandchoux se trou-

vaient tournés vers le buisson derrière lequel se tenaient à l'affût Wampo et Saturnin.

—S'il était permis de leur décocher une prune, ils auraient bientôt compte de ceux-ci tant qu'ils resteront orientés vers nous. Il nous reste

encore assez à grimper pour qu'ils aient le temps de nous faire lâcher la rampe!

—D'accord;... je connais le plan, mais nous ne pouvons pas régler le compte de ceux-ci tant qu'ils resteront orientés vers nous. Il nous reste encore assez à grimper pour qu'ils aient le temps de nous faire lâcher la rampe!

—Attendez! conclut Wampo, qui paraissait réfléchir, attendez,... voici peut-être le moyen!

Il venait de ramasser une pierre; il la lança vers l'autre versant du pic, mais avec une telle force, à une telle hauteur, que les sentinelles ne la virent point passer au-dessus de leurs têtes.

Au bout de quelques secondes de silence, le caillou retomba bruyamment de l'autre côté.

Les deux Manchoux se retournèrent spontanément vers l'endroit d'où semblait s'élever ce bruit; ils s'en rapprochèrent même de quelques pas, afin de chercher à distinguer dans la nuit ce que ce pouvait être.

Le pirate se hâta de renouveler sa manœuvre, mais au moment même où le second caillou s'échappait de sa main:

—En avant! dit-il à Saturnin, en avant...et frappons...Vous celui de gauche, moi celui de droite!

Ils s'armèrent chacun de son long couteau malais; ils bondirent tous les deux vers les Manchoux, et même sans leur laisser le temps de jeter un cri, ils en firent deux cadavres.

—Escotés! dit Pichard en essuyant dans l'herbe sa lame sanglante, supprimés, extirpés!...et comme dit Bilboquet, sans douleur. Est ce ainsi que ça se joue, seigneur Wampo?...Etes-vous satisfait de votre nouveau collaborateur?

—A merveille! répliqua le pirate, à voix basse également, mais avec une inflexion d'inquiétude, à merveille de ce côté-ci, mais de l'autre!

—Cristi! frissonna soudainement l'ex-caporal, sacrifié!...j'avais oublié mon lieutenant...Voyons donc voir, si je verrai voir!

L'ami Pichard se redresse vivement auprès de Wampo.

Tous deux ils regardèrent anxieusement vers l'autre sommet.

La double silhouette des sentinelles s'y dessinait toujours dans la nuit claire.

Tout à coup, comme si ces ombres se multipliaient par enchantement, il y en eut quatre.

Puis, presque aussitôt, deux seulement comme par le passé.

Quels étaient les survivants?...Quels étaient les morts?

Wampo et Saturnin, muets d'angoisse l'un et l'autre, attendaient, écoutaient.

Le cri de la grande orfraie retentit.

—Victoire ! s'écria Saturnin, victoire !

—Chut donc ! fit Wampoa ; écoutez encore...écoutez s'il en est de même sur les trois autres pics !

Par trois fois, dans l'éloignement, le même cri sembla faire le tour du vallon.

Alors, seulement, le fils du roi de la mer se redressa de toute sa hauteur, et jeta dans l'air, à son tour, le cri de l'oiseau de mort.

—Et de dix ! conclut Pichard, à dix autres !

.....
On se le rappellera, sans doute, c'était en ce moment qu'on eut à relever les sentinelles.

Quelques-uns des nouveaux veilleurs de nuit s'étaient étonnés alarmés, de tous ces cris d'orfraie.

Mais les autres les avaient traités de poltrons.

N'était-ce pas une chose toute naturelle, à pareille heure, en un lieu pareil ?

Les quatre Mandchoux, qui s'avançaient vers la passe du nord, continuèrent donc leur route, et bientôt se divisèrent, deux par deux, vers chacun des postes qu'ils allaient occuper à leur tour.

Aucun bruit, maintenant...aucun motif d'inquiétude.

Sur le pic, comme sur le plateau, les deux sentinelles, enveloppées dans leurs manteaux de nuit coiffées de leurs bonnets de fourrure.

De part et d'autre, les arrivants s'approchèrent afin d'échanger le mot d'ordre. Ce mot d'ordre fut un coup de poignard en plein cœur.

De nouveau, le cri de la grande orfraie se répéta par cinq fois dans l'air.

—En voilà dix encore qui ne feront pas renchérir les nids d'hirondelles ! conclut philosophiquement Saturnin.

Quant à Wampoa, il se penchait vers le défilé, prêtant l'oreille.

De l'autre côté, Balthazar agissait de même.

On entendit, dans les profondeurs brumeuses, le bruit des chevaux s'approchant, puis s'arrêtant à l'entrée du passage, ainsi qu'il avait été convenu.

—Sir Cambridge est à son poste, s'écria Balthazar, mais le nôtre n'est plus ici...en marche !

Et l'on s'achemina vers le camp.

Fernand et son digne compagnon ne tardèrent pas à se rencontrer avec Pichard et Wampoa :

Puis successivement avec les six autres.

Le peloton qui venait de sortir du camp semblait donc y rentrer le plus naturellement du monde.

On ne tarda pas à apercevoir les deux factionnaires qui veillaient en tête du pont, et plus loin, à l'entour d'un grand feu, le poste composé de dix hommes.

—Le Canadien et moi, dit Wampoa, nous vous répondons du silence

des deux sentinelles ; aussitôt qu'elles seront tombées, feu sur le poste... feu des revolvers et du rifle, afin de donner à sir Cambridge le signal qu'il attend.

—Alors, ajouta Balthazar, alors, bataille générale !

—Parfait ! parfait ! conclut l'ex-caporale ; mais plus de couteaux, n'est-ce pas, mon lieutenant ? Et quand ce ne serait que pour leur donner une leçon de français, à nos amis comme à nos ennemis, aux Chinois comme aux Mandchoux... à la baïonnette, n'est-ce pas ? à la baïonnette...

XXII

BATAILLE, ET CE QUI S'ENSUIT.

Tout avait été parfaitement calculé, tout réussit à merveille.

Les deux dernières sentinelles tombèrent comme les premières, sans avoir eu le temps de jeter un cri pour donner l'alarme.

Le pont se trouva libre.

Les dix assaillants se précipitèrent dans l'intérieur du bastion et firent feu de toutes leurs armes sur le poste surpris à l'improviste.

La plupart des hommes qui le composaient furent tués ou blessés.

Deux ou trois seulement s'enfuirent, en criant :

Aux armes !

Il y eut alors un temps d'arrêt.

Wampo, Fernand et Saturnin cherchaient à s'orienter dans la nuit.

Leurs compagnons rechargeaient à la hâte carabines et revolvers.

Quant à Balthazar, il venait de rétrograder vers le pont ; il regardait, il écoutait.

Tout à l'extrémité du val, du côté de la passe, il entendit dans le lointain le galop des chevaux.

Bientôt, à la clarté de la lune, il distingua les cavaliers.

Revenant alors vers ceux qui avaient commencé le combat :

—Ne leur laissons pas le temps de se reconnaître, s'écria-t-il, en avant ! en avant !

Déjà Kiao Sang avait réuni une partie de ses tigres.

Il y eut une décharge générale.

Puis, sans reprendre haleine, on s'aborda franchement à l'arme blanche.

Balthazar se servait de son rifle ainsi que d'une massue ; il était superbe à voir, combattant ainsi ; malheur à qui se rencontrait sur son passage !

Wampo frappait du tranchant de sa hache, ainsi qu'un bûcheron de sa cognée.

Entre les mains de Fernand et de Saturnin, la baïonnette faisait de terribles ravages.

—Bravo ! bravo ! mon lieutenant, criait l'ex-caporal, allons y gaiement ! guerre aux magots !

Et tous les quatre, électrisant les six autres par leur exemple, ils avançaient, ils avançaient toujours en se faisant une trouée sanglante.

Mais lorsque, parvenus de l'autre côté de la masse ennemie, ils voulurent se retourner pour revenir à la charge, le reste de la bande, une soixantaine d'hommes au moins, les attaqua soudainement par derrière.

Ils se trouvaient pris entre deux feux.

De plus, Kiao Sang avait eu le temps de reconnaître leur petit nombre.

—Il ne sont qu'une dizaine! cria-t-il à ses tigres, écrasez-les! tuez-les! tuez-les!

Fort heureusement, les cavaliers arrivaient, galopant avec fracas sur le pont sonore.

Kiao Sang lui-même crut avoir affaire à l'armée tout entière de Kouang-Tzing.

Les soldats, éperdus d'épouvante, s'enfuirent de toutes parts.

Quant à lui, ivre de rage, il appela ses plus fidèles satellites, et s'élança à leur tête vers la tente occupée par ses deux prisonnières:

—Si elles ne sont point à moi, rugit-il, elles ne seront à personne!

Diana et Mary, réveillées par le bruit du combat, apparurent en ce moment sur le monticule.

Déjà les assassins arrivaient auprès d'elles... déjà se levaient sur elles les haches et les couteaux.

Mais un homme bondit tout à coup vers eux, et les arrêta.

Cet homme, c'était Fernand.

Avec Fernand, Saturnin, Balthazar, Wampoa.

En un clin d'œil, il ne resta plus devant eux que des cadavres

Un seul des meurtriers s'était enfui: Kiao Sang.

Mais, en atteignant le rebord du monticule, il rencontra devant lui sir Cambridge.

Lui aussi, il avait vu le péril que couraient ses filles, et, sans prendre le temps de mettre pied à terre, par le plus court chemin, il lança son cheval vers la cime du mamelon, malgré son escarpement, malgré sa hauteur.

Le cheval atteignit le bord de l'étroite plateforme, mais seulement de deux pieds de devant, et là, glissant sur la pente sablonneuse, il se cabra dans un dernier effort en désarçonnant à demi son cavalier.

Alerte à profiter de cette situation, Kiao Sang se rua comme un jaguar sur sir William, et lui plongea dans la poitrine l'espèce de yagan dont il était armé.

Puis, comme le malheureux père tombait à la renverse, il fondit en selle à sa place, enfonça ses éperons dans le ventre du cheval et s'enfuit au galop.

Tout ce la était accompli avec tellement de rapidité que personne n'avait pu prévenir ce malheur, que personne ne put empêcher cette fuite.

Tout d'abord, même, on ne songea qu'à secourir sir Cambridge.

Fernand se précipita le premier auprès de lui; le releva, le soutint dans ses bras.

Sir William était d'une pâleur livide; un large flot de sang s'échappait de sa blessure; ses yeux restaient fermés; il ne donnait aucun signe de vie.

— Mon père! mon pauvre père! gémirent d'une même voix les deux jeunes filles en s'agenouillant auprès de lui, en lui prodiguant toutes sortes de soins et de caresses.

Fernand les aidait dans cette pieuse tâche; Saturnin, à l'aide d'un brandon qu'il était allé ramasser dans le feu, éclairait ce triste tableau.

Quant à Balthazar, il s'était redressé de toute la hauteur de sa taille, et menaçant du geste le meurtrier:

— A cheval! s'écria-t-il, Wampoa...il nous faudra ressaisir ce misérable...il nous faut tout son sang en expiation de celui qu'il vient de faire couler ici...A cheval! à cheval!

Déjà quelques instants déjà, dès leur arrivée sur le lieu du combat, tous les cavaliers avaient mis pied à terre, ne pouvant manœuvrer dans cet étroit espace.

Quelques-uns se remirent promptement en selle, afin d'escorter Wampoa et Balthazar, auxquels on amenait des chevaux.

Mais déjà deux vengeurs s'étaient élancés sur les traces du fugitif: Kion-Kion et Timao.

Celui-ci, à bout d'haleine et de forces, avait été contraint de s'arrêter dès que la victoire était devenue certaine.

Sans la précaution qu'il avait eue de se faire attacher sur sa monture, il serait infailliblement tombé, soit durant le combat, soit même durant la course.

Jusqu'alors, son fils avait veillé, sur lui; il le soutenait maintenant.

Tout à coup Kiao-Sang passa auprès d'eux, rapide comme un éclair.

Mais, un rayon de lune ayant éclairé son visage, Timao le reconnut.

— Kiao-Sang! s'écria-t-il aussitôt, Kiao-Sang...Oh! Dieu permet la vengeance envers un ennemi qui peut se défendre;...mon fils...mon enfant...vengeons ta mère!

Et tous les deux ils étaient partis ventre à terre.

Mais leurs chevaux étaient loin de valoir celui du fugitif, qui, le cou dans les dents, un pistolet dans chaque main, dévorait l'espace.

Timao avait sa carabine encore chargée.

Comme tireur, il était l'élève de Balthazar.

Malgré la distance, il ajouta donc son ennemi.

La belle n'atteignit que le cheval, qui se cabra, reuversant son cavalier.

Kion-Kion jeta un cri de triomphe, et bondit en avant.

Il rejoignit Kiao-Sang avant même que celui-ci ne se fût relevé; il s'élança vers lui, le menaçant de sa hache.

Kiao-Sang évita le coup et se retournant vers le pauvre Kion-Kion qu'emportait son élan, il lui déchargea ses deux pistolets dans le dos, presque à bout portant.

Le jeune muet, par un dernier prodige de la douleur, fit une dernière fois retentir ce cri :

—Mère!...ma mère!

Timao l'entendit.

Il arriva, coupant les liens qui le retenaient sur son cheval ; il s'élança à terre, ne songeant plus qu'à son fils, ne voyant plus que son fils.

Kiao-Sang était là, accroupi derrière le cadavre de son cheval, et le couteau à la main.

Il frappa Timao comme il avait frappé sir Cambridge, et de même qu'alors, sur le cheval de sa victime, le meurtrier reprit sa folle course à travers la nuit.

C'était l'instant où Balthazar sortait du camp.

Il n'avait vu partir ni Timao ni son fils, il entendit les coups de feu sans en comprendre encore la cause, et, nonobstant, piqua droit de ce côté.

Mais il aperçut tout à coup le fugitif qui coupait obliquement le vallon, vers la passe du nord, et de même, il obliqua vers cette passe afin de lui barrer le chemin.

Il arriva trop tard ; Kiao-Sang, rapide comme le vent, s'était engouffré déjà dans le défilé.

Le Canadien voulut continuer au delà sa poursuite, mais au bout d'une heure environ, il dut y renoncer, n'entendant plus aucun bruit, ne retrouvant plus aucune trace.

De plus, les chevaux étaient épuisés ; les cavaliers déclaraient ne pouvoir aller plus loin.

Au grand regret de Balthazar, on rebrousse chemin.

Au moment où la petite cavalcade rentrait dans le vallon, la brise qui soufflait du sud apporta comme un gémissement d'agonie.

Ce gémissement fit tressaillir le Canadien.

A quelques pas de là, un cheval sans cavalier se rencontra sur leur passage.

Sur la selle de ce cheval, qu'on parvint à ressaisir sans peine, et qui fut reconnu pour l'un de ceux de la cavalcade commandée par Wampo, il y avait du sang.

Pour la seconde fois, Balthazar se sentit le cœur étrangement serré.

Le jour commençait à poindre, mais une épaisse brume obscurcissait encore le fond du val.

Au milieu de cette brume, deux ombres se levèrent, se débattirent un instant, puis retombèrent.

Balthazar se hâta vers cet endroit.

Hélas ! c'était Timao, c'était Kion-Kion, qui venaient de mourir.

Le père était adossé contre un tertre herbu, la tête renversée en arrière.

Auprès de lui, son fils, qui semblait lui donner un dernier baiser, qui de la main semblait lui montrer le ciel.

Balthazar mit pied à terre à côté de ce groupe ; il toucha, souleva tour à tour les deux cadavres.

Puis, certain que le dernier souffle de vie les avait quittés pour jamais, il s'agenouilla devant eux, et, les bras à l'abandon, le visage exprimant une profonde douleur, mais sans larmes encore, il contempla silencieusement ses deux anciens compagnons d'aventures.

— Balthazar, dit enfin l'un des pirates, il serait temps de rejoindre nos amis qui nous attendent là-bas.

Balthazar ne répondit que par un geste affirmatif, et lui-même il attacha les deux cadavres sur son propre cheval.

Le funèbre cortège se remit en marche vers le camp.

Là, un spectacle non moins triste.

Durant quelques secondes seulement, sir Cambridge avait rouvert les yeux, reconnu, embrassé ses filles.

Puis il était retombé dans un évanouissement profond.

Un premier appareil fut mis sur sa blessure.

Elle était, sinon mortelle, du moins des plus graves.

Après une courte hésitation, sir Cambridge fut placé sur un palanquin.

Balthazar arrivait alors.

— Quelle est votre attention ? questionna-t-il.

— Gagner en toute hâte la chrétienté de Christ-Si, répondit Wampoa. Les frères Cauchois sont deux habiles chirurgiens, . . . leur Dieu, dit-on, se plait à guérir les blessures pansées par leurs mains.

— C'est ce que j'aurais proposé moi-même, fit Balthazar, mais notre marche ne sera guère rapide maintenant, . . . nous n'arriverons que demain soir.

— Je viens de donner aux deux jeunes miss certain cordial qui, jusque-là soutiendra leur père, ou du moins l'empêchera de mourir. . . j'en réponds ! conclut Wampoa. Partons à l'instant, partons !

— Sitôt que nous aurons rendu les derniers devoirs aux deux autres victimes de Kiao Sang, répliqua Balthazar en montrant les deux cadavres qu'on venait de déposer sur le mamelon.

Une fosse y fut promptement creusée.

Elle reçut Timao et Kion-Kion, enlacés tous deux dans la mort, comme ils l'avaient été dans la vie, comme ils l'étaient sans doute à cette heure dans le sein de Dieu.

Lorsque la terre eut recouvert leurs corps, Balthazar planta sur le tertre deux branches de houx réunies en forme de croix.

Fernand, Saturnin, les deux filles de sir Cambridge et ses serviteurs s'étaient pieusement agenouillés tout à l'entour de l'humble tombe, que devait bientôt recouvrir l'herbe du désert.

Le soleil surgissait radieux à la cime des montagnes ; il y avait dans le vallon comme une poussière de diamants, dans l'air pur comme une poussière d'or. C'était un délicieux matin, tout emperlé de rosée, tout souriant, tout parfumé, tout plein de fraîcheur et de chants d'oiseaux.

A quelques pas en arrière des chrétiens qui priaient, les pirates se tenaient debout, dans un respectueux silence.

—Adieu ! dit lentement Balthazar, adieu, mon pauvre Timao, mon pauvre Kion Kion ! Vous aviez pressenti l'heure de votre mort, et c'était avec une sainte joie de revoir enfin celle que vous pleuriez, toi, Timao, ta femme... toi Kion-Kion, ta mère ! C'était elle, ... oh ! c'était bien elle qui était venue vous avertir cette nuit, qui vous tendait la main pour vous guider durant le céleste voyage ! Tous les trois vous êtes sans doute réunis maintenant. Aussi, je ne vous plains pas, ... mais je vous regrette, fidèles compagnons de mes dangers, sincères confidents de mes espérances. Adieu donc, amis ! frères ... adieu ! ... ou plutôt non, ... car il est une autre existence où les bons cœurs se retrouvent, où vous me marquerez d'avance une place à vos côtés, où nous reprendrons ensemble notre libre vie. . . A bientôt donc, mes chers morts ! . . et non pas adieu, mais au revoir !

Durant cette simple et touchante oraison funèbre, les larmes lui étaient venues, et lui, cet homme de bronze, cet homme de fer, il pleurait comme un enfant.

Il se releva enfin, traçant sur sa poitrine le signe de la croix.

Tous ses coreligionnaires firent de même.

Wampoa s'approcha de Balthazar, et lui serrant la main :

—Amis, dit-il, d'une voix émue, c'est une grande religion que la vôtre !

Puis, il donna le signal du départ.

Les pirates ouvraient la marche, commandés par leur chef.

Venait ensuite le palanquin, porté tour à tour par quatre hommes qui se relayaient d'heure en heure.

Il avait été décidé que tous, même Fernand, même Wampoa, auraient leur part dans cette pieuse tâche.

A droite du palanquin, marchait Diana.

A gauche, Mary.

Muettes et pâles toutes les deux, toutes les deux infatigables dans leur dévouement, toutes les deux sans cesse attentives, elles écartaient de temps en temps les rideaux pour regarder leur père.

Sir Cambridge semblait dormir, mais d'un sommeil qui ressemblait à la mort.

Si parfois sa respiration devenait plus forte, s'il faisait un mouvement, s'il cherchait à relever ses paupières appesanties, quelques gouttes du cordial donné par Wampoa le replongeait tout aussitôt dans sa léthargie étrange.

Cette léthargie avait quelque chose d'effrayant ; mais si ce n'était point le salut, du moins c'était une trêve.

L'arrière-garde était formée par Balthazar, Fernand, Saturnia et les serviteurs de sir Cambridge.

Parfois Wampoa s'en allait très avant à la découverte, parfois il revenait échanger quelques mots avec Balthazar, mais toujours en passant à droite du palanquin, du côté où se trouvait Diana.

Il la regardait alors, il semblait tout à la fois l'admirer et la plaindre. Elle était si belle dans sa douleur ; elle supportait avec tant de courage cette pénible marche à travers des chemins non frayés, sur des pentes rocailleuses ou parmi des sapinières incultes !

Déjà sa jeune sœur, succombant à la fatigue, ne soulevait plus qu'avec peine ses pieds meurtris par les ronces du chemin.

On leur avait bien offert des chevaux, mais des chevaux ne se seraient pas assez docilement maintenus auprès de la civière ; elles avaient refusé.

A la halte du milieu du jour, Wampoa qui depuis près d'une heure était devenu invisible, reparut en chassant devant lui deux mules harnachées à la façon chinoise.

—J'espère que vous accepterez ces montures, dit-il aux deux jeunes filles ; elles sont la docilité même, et pour plus de sûreté, jusqu'à nouvel ordre, deux d'entre nous les garderont par la bride.

Tout naturellement ce fut Fernand qui s'offrit pour rendre ce service à Mary.

Wampoa lui-même guidait la mule montée par Diana.

Pas un mot ne fut échangé entre eux, pas même un regard.

Diana, cependant, ne put se défendre de remarquer combien le fier pirate semblait heureux de la servir ainsi, combien il mettait de discrétion dans son bonheur.

Mais les mules étaient réellement si douces, que les deux jeunes filles ne tardèrent pas à remercier leurs guides.

Fernand resta quelques minutes encore auprès de Mary, la consolant, l'encourageant d'un regard plein de tendresse.

Wampoa, s'inclinant avec respect, s'éloigna sans même relever les yeux sur Diana, qui lui disait : Merci.

Vers le milieu de la nuit, une seconde halte eut lieu sous un bouquet de grands mélèzes.

Outre que chacun avait besoin de repos, la nuit devenait si sombre qu'il y aurait eu péril de tomber dans quelque embuscade.

Des éclaireurs furent envoyés en avant, des sentinelles établies tout à l'entour de la plaine.

Quant au reste de la caravane, après un frugal repas, chacun s'installa le plus commodément possible pour quelques heures de repos.

La fatigue était si grande que bientôt tout le monde fut endormi.

Diana seule luttait contre le sommeil. Elle s'était imposé le devoir de ne pas fermer les yeux, de veiller sans relâche auprès de son père mourant.

Mary, tout d'abord avait voulu l'imiter, mais elle avait fini par succomber ; elle dormait, la tête appuyée sur les genoux de sa sœur.

Tout en regardant autour d'elle, Diana ne tarda pas à remarquer un homme, un seul, qui restait obstinément éveillé, qui sans cesse allait interroger les sentinelles et stimuler leur vigilance.

Puis il revenait s'adosser contre un grand mélèze, le visage tourné vers Diana, les yeux brillant dans la nuit.

Elle reconnut enfin Wampoà ; elle se dit :

— Pourquoi donc, lorsqu'ils dorment tous, même Balthazar, un homme aussi fortement trempé, . . . même Fernand, un homme amoureux, un aimé, . . . mais d'où vient donc qu'il reste sans sommeil ? D'où vient donc qu'il me regarde ainsi ?

Et toujours, bien qu'à distance plus que respectueuse, elle voyait, elle sentait ce regard ardent se fixer sur elle avec une étrange adoration.

A l'aube naissante, on se remit en marche.

Vers le soir, au moment où les voyageurs atteignaient le sommet d'une haute montagne, un ravissant paysage s'offrit soudainement à leurs yeux.

C'était une riche et fertile vallée remplie de verdure, et dans laquelle serpentait majestueusement une large rivière.

— Vivat ! s'écria l'ex-caporal Pichard, qui cheminait à l'avant-garde en compagnie du Canadien, vivat ! . . . voici ce qui ressemble à ma Normandie, . . . voici ce qui me rappelle Jeanne !

— Ah ! fit négligemment Balthazar, vous y pensez donc toujours ?

— Toujours ! répliqua Saturnin. Jeanne m'a trahi, . . . Jeanne m'a bien fait souffrir ; . . . mais c'est égal, . . . c'était mon premier sentiment, mon premier espoir, ma jeunesse, . . . et ces choses-là, voyez-vous bien, ça reste dans le cœur quand même, et à perpétuité !

Et comme le Canadien s'abstenait de répondre, il continua de se souvenir tout haut, il continua de se raconter à lui-même toutes les petites joies, toutes les petites douleurs de ce passé qui n'était plus, qui ne pouvait plus être.

Il est vrai que le paysage semblait devenir de plus en plus français, de plus en plus normand.

On avait redescendu l'autre versant de la montagne, on arrivait dans une verdoyante prairie, à l'herbe épaisse, aux fraîches saulées, aux grandes haies tout égayées de gazouillement et de fleurs.

Vers l'horizon enfin, de l'autre côté du fleuve, des maisons, des chaumières d'un aspect européen, . . . un clocher qui tintait l'angélus, un clocher surmonté d'une croix.

— Décidément, fit Pichard, décidément, j'ai la berlue . . . Ne dirait-on pas mon village ?

C'est la chrétienté que dirigent mes neveux, répliqua Balthazar, c'est Christ-Si.

— Je leur fais mon sincère compliment, reprit Saturnin ; mais c'est bizarre comme ça me rappelle de plus en plus mon pays . . . Ah ! Jeanne, perfide Jeanne, . . . je ne t'oublierai donc jamais !

— Bah !

— Jamais, Balthazar, . . . au grand jamais !

Au moment même où l'ex-caporal répétait ce serment, une voix fémi-

nine, une claire et fraîche voix se prit à chanter tout à coup de l'autre côté de la haie d'aubépine.

C'était un cantique chrétien, un cantique français.

— Ah ! la jolie voix ! murmura Pichard ; c'est ainsi que Jeanne chantait le soir en revenant de traire ses vaches dans la prairie !

A peine achevait-il ces mots qu'une jeune fille apparut sur le chemin.

Une alerte et gracieuse jeune fille, qui précisément portait une cruche remplie de lait sur son épaule, à la façon de Perrette.

Elle aussi, elle s'en revenait de traire ses vaches !

Rien de plus svelte, de plus mignon, de plus printanier.

— Eh ! fit le Canadien, c'est l'Orpheline de Christ-Si, . . . c'est la gentille Fleur-de-Thé !

— Fleur de Thé ! se récria Saturnin, voilà un bien joli nom ; . . . mais jamais fillette n'a mieux mérité d'avoir une fleur pour marraine !

Et il pressait le pas pour admirer de plus près la jeune inconnue.

— Eh bien ! se prit à sourire Balthazar, eh bien ! . . . et Jeanne !

— C'est étonnant comme elle lui ressemble ! se contenta de répondre Saturnin.

Quant à Fleur-de-Thé, elle venait de reconnaître le Canadien, elle lui disait avec un charmant salut :

— Maître Balthazar ! . . . Ah ! c'est vous ; . . . comme nos deux pasteurs vont être heureux de vous revoir !

— Doublement heureux, Fleur-de-Thé, . . . car je leur ramène un blessé à guérir et deux chrétiennes à protéger.

Le reste de la caravane arrivait.

Un regard jeté en arrière et quelques autres mots du Canadien firent tout comprendre à la jeune fille.

— Hâtons-nous ! dit-elle en coupant au plus court vers le lac, hâtons-nous, . . . je vais vous servir de guide !

L'ex-caporal, de plus en plus ému, s'engagea le premier sur ses pas.

Quelques instants plus tard, comme l'arrière-garde quittait à son tour le chemin frayé, l'un des buissons qui bordaient ce chemin s'écarta sans bruit, et Kiao-Saug apparut, le visage rayonnant de joie, le regard plein de menaces.

XXIII

TROIS AMOURS.

Deux jours se sont écoulés.

Sir Cambridge est mort.

Le dévouement de ses filles, la science des frères Cauchois, n'ont pu le sauver.

A son heure dernière, il a recouvré toute sa connaissance, toute son énergie.

Par un de ces phénomènes qui attestent la bonté de Dieu, il a même eu comme un pressentiment de l'avenir.

—Diana!... Mary! s'est-il écrié dans un embrassement suprême, ô mes filles bien-aimées!... vous allez vous trouver seules dans la vie, ... seules dans ce pays inconnu;... je veux vous laisser un protecteur, ... un autre moi-même qui me remplace auprès de vous... Approche, Fernand; viens, mon fils, ... j'ai deviné ton amour pour ma jeune fille, ... et je vous unis, ... je vous bénis avant de mourir!

Sir William Cambridge n'est plus qu'un cadavre, ... un cadavre que tiennent embrassé ses deux filles à demi évanouies.

Tout le monde s'éloigne, hormis Fleur de-Thé, qui prodigue aux deux orphelines les soins intelligents d'une naissante amitié;

Hormis Dominique et Gabriel, qui restent en prière, auprès de celui pour lequel ils viennent d'ouvrir les portes du ciel.

A quelques pas de là, sous les jeunes sycomores qui ombragent la porte de l'église, Balthazar, Fernand, Saturnin et Wampoï sont réunis.

—Fernand, dit le Canadien, vous avez voulu attendre jusqu'à la dernière heure, et je n'ai point insisté. Mais permettez-moi maintenant de vous en faire ressouvenir, ... on vous attend depuis longtemps déjà, et pour une sainte cause, pour un grand devoir, ... il faut partir!

—Mais Mary! mais Diana!

—Elles resteront ici sous la sauvegarde de mes levéux, ... ne craignez rien pour elles.

—Oubliez-vous donc que Kiao-Sang nous a appelé, que l'armée de Kouang-Tzing n'est qu'à deux ou trois journées de marche de Christ-Si!

—S'il le faut, proposa Wampoï, je resterai avec mes pirates pour défendre les deux jeunes filles qui n'ont plus de père.

Cet avis allait être adopté, lorsque survinrent les deux missionnaires.

—Partez tous ce soir, dit Gabriel, nous n'avons besoin de personne

pour garantir la sécurité des deux orphelines, qui resteront parmi nous.

— Mais si le village était attaqué ? s'écria Fernand.

— Mon frère et moi, répondit Dominique, nous avons jadis sauvé d'une maladie mortelle l'empereur Hien-Foung, et sa reconnaissance est un bouclier pour nous comme pour les nôtres. Voyez plutôt, . . . voyez ces caractères chinois qui sont gravés sur les portes de l'église, . . . c'est un décret impérial, . . . il protège envers et contre tous la chrétienté de Christ-Si.

— Mais si Kouang-Tzing méconnaissait les ordres de son souverain ?

— Kouang-Tzing ignore que les filles de sir Cambridge se sont réfugiées ici ; . . . Kouang-Tzing, si la fatalité lui révélait leur retraite, arriverait avec toute une armée, . . . que pourriez-vous ?

— Mourir ! répondit Fernand avec une simplicité héroïque.

— Nous aussi, répliqua Gabriel, nous saurions affronter la mort ; mais pour en garantir ceux qui sont confiés à notre garde, pour la retarder, du moins, nos armes valent mieux que les vôtres.

— Quelles sont-elles donc, vos armes ?

— La résignation, la patience, la prière.

— D'ailleurs, ajouta Dominique, l'endroit où vous êtes attendu n'est pas très éloigné ; dans trois jours au plus vous pouvez être de retour, et, si l'événement ne trompe point mon espérance, avec une armée tout entière.

— Quoi ! fit Fernand surpris, eh quoi ! vous savez donc . . .

— Nous savons tout, répondit Gabriel, et comme l'avenir d'un peuple est en vous, comme le rachat de cent millions d'âmes dépend de votre existence, nous ne pouvons souffrir qu'elle reste à la merci des rôdeurs ennemis qui battent en ce moment la campagne, nous ne voulons pas que les nénuphars gravés sur votre poitrine s'effacent dans votre sang, à la veille même de leur triomphe !

En prononçant ces énigmatiques paroles, Gabriel avait eu le geste et le regard inspiré d'un prophète.

Fernand, de plus en plus étrangement impressionné, hésitait cependant encore.

— Sachez donc, conclut Dominique, sachez qu'il existe dans notre église un refuge connu de nous seuls, une introuvable retraite, et que, même en face du martyr, même pour sauver de la destruction notre village, . . . cette retraite, nous ne la révélerions pas, . . . j'en fais ici le serment !

— Moi de même, ajouta Gabriel, en posant la main au crucifix suspendu sur sa poitrine.

— Nous partirons ce soir, répondit Fernand.

Mais Wampoï s'avancant à son tour :

— Soit, dit-il ; partez avec les serviteurs de celui qui n'est plus ; partez avec tous mes pirates ; . . . peut-être ne seront-ils pas de trop pour vous défendre en chemin ; mais moi je demande à rester, afin qu'au premier péril, au premier sujet d'alarme, je puisse m'élancer à votre rencontre

sur mon cheval rapide comme le vent, et vous dire : Hâtez-vous, . . . hâtez-vous d'accourir pour sauver l'orpheline aux cheveux d'or, et sa sœur aux yeux noirs !

Dans ces derniers mots surtout, le fils du roi de la mer semblait avoir mis toute son énergie, toute âme.

L'autorisation qu'il sollicitait si ardemment lui fut accordée. On se sépara.

Balthazar et Wampoï allèrent tout organiser pour le départ.

Les deux missionnaires, suivis de Fernand, rentrèrent dans la chambre mortuaire.

Quant à Pichard, il demeura sous les grands sycomores, se promenant çà et là, parfois soupirant, parfois souriant, comme s'il attendait, comme s'il désirait quelqu'un.

Enfin la jolie Fleur-de-Thé sortit de la maison, traversa la place.

Saturnin courut vers elle, et lui prenant la main :

— Jeanne, dit-il, ah ! Jeanne . . .

— Mais pourquoi donc m'appeler ainsi, . . . je me nomme Fleur-de-Thé, répliqua-t-elle en très bon français, mais avec une certaine accentuation bizarre qui la rendait plus charmante encore.

— Je sais, je sais bien, . . . mais vous lui ressemblez tant, à Jeanne !

— En quoi donc cela, monsieur ?

— En cela surtout que je l'aimais, . . . et que je vous aime . . .

— Monsieur . . .

— Faut pas m'en vouloir, Fleur-de-Thé, . . . ça nous prend comme ça à nous autres Français, . . . v'là . . . comme un coup de foudre !

— Bah !

— Mais ça n'en est pas moins profond, sincère, éternel !

— Pouvez-vous parler ainsi ? . . .

— Pourquoi pas ? . . . Qui sait si nous nous reverrons, . . . qui sait si je ne serai pas tué demain, ce soir ? . . . Voilà pourquoi j'ai voulu vous dire franchement la chose avant de partir.

— Je le comprends, . . . je vous pardonne, . . . mais cependant un jour comme aujourd'hui, . . . parler d'amour . . . oh ! c'est mal.

Et Fleur-de-Thé continua son chemin vers l'église.

— Ce ne sera pas tous les jours comme aujourd'hui ! conclut philosophiquement Saturnin. Décidément elle est charmante, . . . et là, bien réellement, c'est pour toujours que je lui donne mon cœur . . . Mais quant au conjungo, ça sera-t-il jamais possible ?

Pauvre Saturnin ! dans sa naïve infidélité, dans sa naïve désespérance, il oubliait le proverbe qui dit : Ni jamais ni toujours.

À quelques pas de là, une autre scène d'amour se passait, mais solennelle et triste, sous les auspices de la mort.

Pour un instant Fernand était parvenu à distraire les deux jeunes filles de leur désespoir. Il avait annoncé son départ prochain, promis son prompt retour, Puis, tendant la main à Mary, à Diana :

—J'accepte la mission que m'a léguée sir Cambridge, . . . à bientôt, ma fiancée . . . à bientôt ma sœur !

Mary ne répondit que par un regard.

—Je veillerai sur elle, dit Diana, l'entourant de ses bras ; partez sans crainte, et revenez bientôt, mon frère !

Fernand mit de même un baiser sur la de Mary ; il agit de même à l'égard de Diana, et ce fut tout.

La cloche des trépassés sonna tout à coup.

On ne pensa plus qu'à ce suprême adieu qui s'appelle les funérailles.

La chrétienté tout entière était réunie aux abords de la maison.

Il faut se reporter aux premiers âges du christianisme, pour se figurer ce que c'est qu'une chrétienté chinoise.

Là, comme jadis dans les catacombes romaines, comme jadis dans les vieilles tribus gauloises nouvellement catéchisées par les apôtres convertisseurs, les sentiments religieux subsistent encore dans leur pureté fervente. C'est une paroisse vraiment chrétienne, où règne uniquement la loi de l'Évangile, où la parole du Christ n'est point une vaine formule, où tous les hommes sont frères.

Rien de touchant, rien de patriarcal, comme le tableau qui se déroulait aux yeux attendris des Européens, aux regards étonnés des pirates.

Le champ du repos se trouvait à quelques pas du village, sur le penchant d'une colline, entre deux grandes haies d'aubépine sauvage.

Cà et là, parmi les tombes enfouies sous l'herbe, des massifs de verdure et de fleurs.

Le cimetière était un véritable jardin, une sorte de paradis funèbre.

C'était le soir.

Tout était calme et silencieux dans les alentours.

Pas un nuage au ciel.

À l'occident, par delà la cime des montagnes, quelques derniers rayons, tristes et doux comme un suprême adieu.

Les deux jeunes pasteurs, qui avaient l'âge à peu près du Christ, et qui lui ressemblaient de visage, marchaient en tête du cortège.

Derrière eux, les enfants de la paroisse chantaient les hymnes de la mort.

Venait ensuite le cercueil, porté par Fernand, Balthazar, Saturnin et Wampo.

Diana et Mary suivaient immédiatement, tour à tour soutenues par Fleur-de-Thé, qui veillait sur elles avec un affectueux dévouement.

Tous les habitants du village, hommes et femmes, fermaient la marche, dans un recueillement profond.

Les pirates, tenant en main la bride de leurs chevaux, attendaient à l'autre extrémité du cimetière.

Lorsque la cérémonie fut terminée, Balthazar les rejoignit avec ses deux compagnons de voyage.

Fernand adressa un dernier regard aux deux orphelines, Saturnin un dernier sourire à Fleur-de-Thé.

Puis, précédés de leur escorte, ils partirent.

Wampo restait, caché derrière un massif et regardant Diana.

C'était peut être un troisième amour qui se personnifiait en lui.

Les deux missionnaires, cependant, avaient congédié du geste toute l'assistance, voire même Fleur-de-Thé, qui s'éloigna la dernière comme à regret.

Diana et Mary étaient agenouillées sur la tombe de leur père.

—Voici bientôt la nuit, murmura doucement Dominique, il est temps de rentrer au hameau, mes filles.

—Appuyez-vous sur moi, dit Gabriel, en relevant Mary, venez, . . . venez!

La pauvre enfant, brisée de douleur, obéit.

Mais Diana, refusant le bras de Dominique :

—Non, dit-elle d'un ton suppliant, non, laissez-moi seule ici . . . un instant encore . . . J'ai besoin de causer une dernière fois avec mon père . . . Je veux lui demander du courage pour l'avenir, . . . je veux prier pour son repos!

Dominique rejoignit Gabriel; mais, au moment de sortir à son tour du cimetière, il se retourna vers Diana.

Ecartant les branches d'un buisson voisin, Wampo se montra soudainement à lui.

—Ne craignez rien pour elle, dit le jeune pirate; j'ai promis d'être un fidèle gardien, . . . je suis à mon poste.

Mary ne s'était point aperçue de cet incident; mais, quelques pas plus loin :

—Où donc est ma sœur? demanda-t-elle.

Et sur la réponse de Dominique :

—Oh! je ne veux pas la laisser seule ainsi, . . . et je retourne auprès d'elle.

—Soit, consentit Gabriel, mais nous attendrons ici votre retour.

En cet endroit s'élevait un calvaire, au pied duquel les deux jeunes prêtres s'assirent.

Tout d'abord, auprès de la tombe de sir Cambridge, Diana était restée silencieuse, immobile, sans même une pensée nettement définie, mais élevant vers le Ciel ses mains jointes et ses yeux baignés de pleurs.

Tout à coup, une ombre s'allongea devant elle.

Elle se retourna vivement : c'était Wampo.

—Jeune fille, dit-il d'une voix gravement émue, pardonne-moi de troubler ta méditation, ta tristesse, . . . et surtout ne t'offense point de mes paroles. Une ancienne coutume de ce pays veut que ce qu'on n'a pu dire à une jeune fille devant son père vivant, on le lui dise devant son père mort. La tombe de sir William est à peine refermée, : son âme plane encore entre la terre et le ciel; . . . il est ici, . . . il nous regarde, . . . il nous écoute, . . . c'est bien le moment de parler.

—Parlez donc! fit elle de plus en plus étonnée.

Après s'être un instant recueilli, le jeune pirate continua :

Je suis le fils du roi de la mer... Si la juste cause triomphe, mon royaume s'étendra en terre ferme sur toute cette partie de l'Empire chinois. J'ai des serviteurs nombreux, des soldats dévoués, d'immenses richesses. Mon vingt-cinquième printemps n'est pas encore achevé... je me crois loyal et grave... Personne n'a le droit de mettre en doute ma parole, et l'on sait que quand j'ai promis une chose, c'est chose faite. Cependant, je suis seul dans la vie... jamais aucune femme de ma race n'a fait parler mon cœur. Oh ! si quelqu'un m'eût dit, il y a trois mois, que ce cœur s'éveillerait, s'animerait, se passionnerait pour une fille d'Europe, pour une chrétienne... à celui-là j'eusse répondu : tu mens ! ou j'aurais ri. Cela devait arriver cependant, c'était écrit là-haut ;... jeune fille, je t'aime !

—Malheureux ! se récria l'orpheline, oses-tu bien dans un pareil jour, en un lieu pareil ?...

—Ce n'est pas à toi que je m'adresse encore, interrompit Wampoa, c'est à ton père !

Et se penchant vers la tombe, il sembla prêter l'oreille à quelque mystérieuse voix que lui seul pouvait entendre.

Puis, après avoir promené sur tous les alentours et dans le ciel un regard interrogateur :

—Rien n'a protesté contre mon aveu, contre mon amour, reprit-il, pas un bruissement parmi cette herbe sacrée, . . . parmi ces feuilles confidentes des morts. . . Là-haut, pas une nuée, pas un oiseau de sinistre présage ;... ton père ne s'oppose point à mes vœux, jeune fille ;... à toi, maintenant, de me répondre.

Il y avait dans la voix de Wampoa, dans son attitude et dans son regard, une telle autorité, une telle conviction, une si loyale tendresse, que Diana, même en ce moment, ne put se défendre d'une profonde émotion, d'une sincère pitié.

Néanmoins, elle se taisait.

—Parle ! fit-il, oh ! réponds. . .

—Je ne pourrais répondre qu'à un chrétien, murmura-t-elle. '

Wampoa courba le front devant cet obstacle ; mais presque aussitôt, relevant la tête :

—Et si je me faisais chrétien pour l'amour de toi, . . . dit-il.

—Alors encore je ne pourrais te répondre, Wampoa, . . . car les cœurs libres peuvent seuls se donner, et le mien n'est plus libre.

A cet aveu, comme honteuse de sa franche loyauté, Diana se voila des deux mains le visage.

Mais le fils du roi de la mer lui répondit, et avec une pitié profonde, avec une mélancolique admiration :

—Je sais, jeune fille... Je sais que tu as aimé un de tes compatriotes, mort il y aura bientôt deux ans. Deux ans de dévouement, de larmes ! n'est-ce pas assez à ton âge ? Réfléchis donc de ton côté, comme moi du mien... Je vais m'efforcer d'oublier mon Dieu, fais un effort pour oublier ton amour.

Et plein de délicatesse, il se retira.

Durant quelques minutes, Diana resta plongée dans la stupéfaction, comme se demandant si tout cela n'était point un rêve.

Puis, tout à coup, rapportant sa pensée vers le tombeau :

— Mon père ! s'écria-t-elle, oh ! mon père... guide-moi. Veille sur tes enfants ; obtiens de Dieu que je puisse d'abord faire le bonheur de ma sœur, et inspire-moi après ! Tu dois lire dans mon âme, j'aime ; mais la fille de sir Cambridge peut-elle contracter une pareille alliance ?

— Oui ! s'écria soudainement la voix de Mary.

— Oh ! j'ai tout entendu... j'étais là... j'avais deviné ton secret ! Va, ... ma chère sœur ! Ne te revolté pas ! Nous serons heureuses, toutes les deux. C'est notre sauveur ; tu peux l'aimer.

Elles étaient dans les bras l'une de l'autre, elles confondirent leurs embrassements, leurs sanglots.

Puis, toutes palpitantes encore de cette émotion, elles rejoignirent enfin les frères Cauchois, auprès du Calvaire.

La nuit se passa sans aucune espèce d'alerte.

Wampoa avait pris à peine quelques minutes de repos ; il veilla de même durant toute la matinée suivante.

Rien d'alarmant dans les environs.

Dans la paroisse, les choses se passaient comme d'habitude.

Réveil général dès les premières heures de l'aube ; prière en commun dans l'humble chapelle ; départ des hommes et des jeunes gens pour les divers travaux qui les réclamaient dans la campagne ou sur la rivière, tandis que les femmes restaient au hameau pour vaquer aux soins du ménage ainsi qu'à l'éducation des enfants.

Il y avait dans tout cela tant d'ordre et de régularité, un si fraternel échange de services réciproques, tant de souriante aménité, une si complète réalisation des principes de l'Évangile, que Wampoa lui-même ne put se défendre d'admirer, d'estimer, d'aimer tous ces nouveaux chrétiens, et de se dire :

— Quel que soit mon amour pour Diana, je ne consentirais point à transiger avec ma conscience ; mais, d'après tout ce que je vois, d'après l'exemple surtout des deux saints pasteurs, quelque chose me dit, là, qu'ils conduisent leur troupeau sur le chemin de la vérité, sur le chemin à l'extrémité duquel il y a Dieu !

Le pirate, tour à tour regardant et la croix qui surmontait l'église et le chaume sous lequel étaient abritées les deux orphelines, devenait de plus en plus pensif.

Il ne tarda pas, cependant, à remarquer un détail qui piqua de plus en plus sa curiosité.

Parmi toutes ces chaumières librement ouvertes aux regards et si activement vivantes, une seule restait muette.

Parfois seulement, presque d'heure en heure, les deux frères Cauchois y pénétraient, tantôt isolément, tantôt ensemble.

A leur sortie, une femme les accompagnait, . . . une femme au visage pâle, à l'air chaste et doux, au regard étrangement bon.

Cette femme portait un costume qui ne ressemblait à nul autre, . . . un costume complètement inconnu à Wampoa, . . . le costume des sœurs de charité.

Elle ne s'éloignait jamais de la maison ; elle y rentrait aussitôt en refermant la porte derrière elle.

—Qu'y a-t-il donc dans cette mystérieuse maison ? se demandait le pirate.

Mais, fidèle à cette discrétion qui formait le fond de son caractère, il n'interrogeait personne à ce sujet.

Vers le déclin du jour, les deux missionnaires rentrèrent une dernière fois dans la maison.

Presque aussitôt, la bonne sœur en ressortit, déposant sur le seuil, en ce moment epressé par les derniers rayons du soleil couchant, un grand fauteuil de bambou, un fauteuil de malade.

Les deux jeunes gens ne tardèrent pas à reparaitre, soutenant de leurs bras robustes, un homme débile et blême, un convalescent, un blessé.

Pan-Tchu.

Wampoa bondit vers ce groupe, et s'adressant aux frères Cauchois :

—Comment ! s'écria-t-il, comment ! vous avez pu donner asile à ce misérable, à ce traître !

—Nous avons sauvé non seulement sa vie, mais encore son âme, répliqua Dominique. Ce n'est plus le même homme. . . Nous croyons pouvoir compter maintenant sur sa fidélité, sur sa reconnaissance.

—Oui, ajouta Gabriel, oui, car notre Dieu a permis en sa faveur un double miracle. . . Nous ne craignons plus rien de lui, nous en répondons !

Le pirate haussa légèrement les épaules, et s'éloigna, l'esprit plein de doute.

Il sortit du village, il s'aventura quelque peu sur la rive du fleuve, interrogeant du regard l'horizon, prêtant l'oreille aux moindres bruits qu'apportait le vent du soir.

Au milieu du crépuscule, il lui sembla distinguer comme de vagues ondulations et entendre dans l'éloignement comme de sombres rumeurs.

Mais la nuit venait, nébuleuse et sombre.

Wampoa craignit de s'aventurer plus loin, non pas pour lui, mais pour les deux orphelines dont il se trouvait être pour le moment l'unique défenseur.

Il revint donc s'asseoir devant la chaumière qu'elles occupaient, et là, l'œil aux aguets, la main sur ses armes :

—Si je ne puis les sauver, se dit-il, au moins je mourrai pour elles ! Autour de lui, le silence était profond ; toute la chrétienté semblait dormir.

Deux ou trois heures se passèrent ainsi.

Wampoa se sentait devenir de plus en plus inquiet.

Tout à coup, dans la chaumière qui servait d'asile à Pan-Tchu, il y eut un cri.

Puis, la sœur de charité parut sur le seuil, traversa la place en courant vers le presbytère, appela tour à tour frère Gabriel et frère Dominique.

Les deux pasteurs ne tardèrent pas à se montrer, interrogeant avec anxiété la sainte femme.

Wampoï s'était rapproché de ce groupe.

La révélation de la sœur de charité fut accablante.

Un instant, un seul instant, brisée de fatigue, elle s'était endormie.

Pan-Tchu avait profité de son sommeil pour prendre la fuite; il avait disparu.

XXIV

LE FILS DU CIEL.

Imaginez le plus fantastique décor d'opéra, une de ces pittoresques féeries comme on n'en voit qu'en rêve.

A droite, à gauche, partout, de gigantesques et sauvages montagnes, tantôt abruptes et décharnées, avec des arêtes de pourpre et de feu, tantôt ombragées de noirs sapins ou de chênes séculaires.

Sous vos pieds, des précipices sans fond, des gouffres béants ; au-dessus de votre tête, quelques dernières aiguilles embrunées, quelques derniers pitons couronnés d'éternelles neiges.

La scène se passe, pour ainsi dire, au milieu des nuées, entre la terre et le ciel.

Pour en arriver là, Fernand et ses deux compagnons ont dû franchir des défilés inconnus, des passages souterrains, des torrents tout pleins de fracas et d'écume.

Une étroite terrasse, comme suspendue aux flancs du rocher, se présente enfin, tellement étroite qu'elle donne le vertige.

Toutes les voix de l'enfer semblent mugir dans le fond de l'abîme ; sur les crêtes alignées comme des spectres, de grands vautours au cou fauve jettent au vent leurs cris sinistres.

Au loin, l'orage gronde, l'éclair brille, les formidables roulements du tonnerre sont répétés par les échos des montagnes.

Les trois voyageurs atteignent l'extrémité de la terrasse, qui s'avance en forme de promontoire au-dessus du précipice.

De toutes parts, le précipice semble intercepter le chemin.

En face du promontoire, non loin d'une grotte sombre, un grand sapin mort est resté debout.

Balthazar imite par trois fois le cri de l'aigle à tête blanche.

Après quelques secondes d'intervalle, une voix invisible articule lentement cette question :

— Qui es-tu ? que viens-tu faire dans l'autre des hommes-lions ?

— Je suis celui qu'attend l'aïeul, répond le Canadien ; j'amène celui qui doit faire reflourir les nénuphars !

Aussitôt, comme se mouvant de lui-même, le grand sapin s'abaisse en guise de pont sur le gouffre.

Balthazar passa le premier ; Fernand et Saturnin le suivirent.

Derrière eux, l'arbre se redressa.

Une dizaine de Miao-Tzé, au pittoresque vêtement, au fier regard, à la longue chevelure, sortirent de la grotte.

Balthazar échangea, dans une langue inconnue, quelques mystérieuses paroles avec celui qui paraissait être le chef.

—Passez ! répondit-il.

—Passez ! passez !... répétèrent les autres en s'inclinant tour à tour devant les trois arrivants.

Ceux-ci traversèrent tout d'abord une espèce de péristyle creusé de main d'homme dans le flanc de la montagne, puis une longue galerie naturelle qui s'en allait en descendant par une pente assez rapide.

Un Miao-Tzé, portant une torche, marchait devant eux.

De temps en temps, soit aux plus larges endroits, soit vers les espaces les plus rétrécis, des mains invisibles ouvraient de pesantes portes de bronze, et des voix gutturales répétaient encore :

—Passez... les nénuphars vont reflourir... Passez !... passez !...

—Ah ça ! finit par dire Saturnin, est-ce que nous voyageons dans les entrailles de la terre, au pays des ombres... comme dans les fêtes de la Porte-Saint-Martin ?

—Chut ! fit Balthazar.

Et ils avançaient toujours.

Soudainement, au dernier détour du souterrain, une étrange apparition éblouit leurs yeux.

Ils venaient de déboucher dans une vaste arène, d'une prodigieuse étendue, d'une vertigineuse hauteur.

Au centre de cette coupole, par une seule et large ouverture, qui semblait comme l'entrée du ciel, pleuvaient en auréole les rayons du soleil.

Ces rayons miroitaient, étincelaient, resplendissaient dans une multitude de stalactites suspendues à la voûte, dans une multitude de stalagmites surgissant du sol au milieu d'un beau sable comme mêlé de rubis et de topazes.

Sur toutes les parois, à travers cette forêt de lumineux cristaux, de profondes anfractuosités, verdâtres comme de la lave, et que, par intervalles, semblaient encore lécher d'immenses flammes, auxquelles il ne restait que la couleur du feu.

Effectivement, cette merveilleuse grotte n'était autre que le cratère d'un volcan éteint depuis des siècles.

Au-dessous de l'ouverture, à la surface d'un petit lac, où l'eau des pluies prenait l'apparence du mercure, s'échappait encore une légère fumée bleuâtre.

—Suivez-moi ! dit le guide en obliquant vers la droite.

Là, sous une espèce de portique sombre, d'immenses rideaux de crêpe de Chine.

Le guide, jetant un dernier cri de passe, éteignit sa torche.

Les draperies s'écartèrent aussitôt, dévoilant une seconde grotte, qui semblait comme taillée dans une mine de cuivre.

Là, une longue file de tombeaux, éclairés chacun par une lampe d'argent.

Sur chacun de ces tombeaux, trois némphars d'or.

Tout au fond de cette salle, sur des coussins de velours noir, un vieillard était assis.

Ce vieillard, qui devait avoir outre passé les dernières limites de la vie humaine, avait un aspect vraiment majestueux.

Grand front chauve, longue barbe blanche ; le visage aux traits caractérisés, mais pâle comme celui d'un spectre.

Une seule chose vivait encore en lui, les yeux.

Des yeux noirs, des yeux énormes, des yeux brillant d'un étrange éclat.

Il parut reconnaître Balthazar, qui s'inclinait respectueusement devant lui ; il lui tendit la main, il demanda :

— Est-il là !

— Oui, répondit le Canadien.

— Fais éloigner mes lions, commanda le vieillard.

Quelques Miao-Tzé, qui se trouvaient dans la salle de cuivre, disparurent comme par enchantement.

— L'heure de parler est venue, commençait le Canadien.

— Mais, interrompit l'inconnu, mais ils sont deux.

— Voici l'élève du père Andréa, dit Balthazar en désignant Fernand, faut-il que l'autre se retire ?

— Je ne veux rien avoir de caché pour Saturnin, déclara Fernand, je désire qu'il reste.

— Soit, consentit le vieillard ; Frappe-au-Cœur, tu peux parler.

Après s'être un instant recueilli, Balthazar commença en ces termes :

.....
— Il y a deux siècles de cela, Fernand, la Chine était florissante et les Mings régnaient. Mais le dernier empereur de cette illustre dynastie ayant ouvert l'oreille aux sages exhortations des missionnaires chrétiens, une révolte éclata, suscitée par le fanatisme des bonzes.

“ Vaincus, ils appelèrent à leur aide les Tartares Mandchoux.

“ Ceux-ci triomphèrent par la trahison, par le nombre ; et, voulant s'assurer la conquête de la Chine asservie, ils massacrèrent sans pitié toute la famille impériale.

“ L'impératrice seule leur échappa ; elle venait de mettre au monde un dernier rejeton des Mings, elle l'emporta dans sa fuite.

“ Lorsque cet enfant eut atteint l'âge d'homme, il se mit à la tête de ses partisans, il réclama ses droits.

“ La lutte fut terrible et dura vingt années.

“ Elle allait se terminer par le triomphe définitif du bon droit, lorsque le prétendant fut empoisonné.

“ Grâce au ciel, il laissait un fils.

“ Ce fils eut la même histoire, le même sort que son père.

“ Il en fut à peu près ainsi de deux ou trois autres générations successives.

“ Mais toujours par une sorte de volonté providentielle, lorsque la

« dynastie des Mings semblait devoir s'éteindre avec la vie du dernier prétendant, toujours ce prétendant laissait un enfant au berceau, un héritier de ses droits et de sa gloire.

« Un seul devait être épargné par le prison et par le fer ; un seul devait vivre au-delà de sa vingt-cinquième : née.

« Celui-là, durant toute la durée d'un siècle, a combattu, sans cesse écrasé par le nombre ou par la fatalité, sans cesse revenant à la charge avec ses fils, avec ses petits-fils, avec les enfants encore de ceux-ci.

« Il en a vu tomber autour de lui vingt-trois.

« Ces vingt-trois tombeaux qui nous entourent sont les leurs.

« En dernier lieu, pourchassé, traqué de toute parts, il s'est fait un refuge du cratère de ce volcan.

« Quelques amis seulement lui restaient ; parmi ces amis, un missionnaire chrétien . . . le père Andréa.

« Ils trouvèrent ici une jeune femme brisée de douleur, la veuve du dernier des Mings.

« Elle mourut en donnant le jour à deux fils.

« Tout d'abord, leur aieul voulut les élever dans la même foi, pour le même destin que les autres.

« Mais le père Andréa lui dit :

— « Si le ciel a jusqu'à ce jour refusé la victoire à ceux de ta race, c'est qu'aucun d'eux s'est rapproché des nations d'Europe, c'est qu'aucun d'eux ne s'est converti à la religion du Christ. Donne-moi l'un de ces enfants, je l'emporterai au-delà des mers, je le ferai élever en Européen, en chrétien. Avec celui qui te restera, tu pourras tenter encore une revanche, et dans ce cas, son frère ne lui contestera jamais la couronne impériale. Mais s'il y avait encore une défaite, un trépas, mon élève reparaîtrait alors, et par des moyens nouveaux, par la protection de notre Dieu, il délivrerait, il régènerait son peuple, veux-tu ?

« Le vieillard considérait le père Andréa comme un saint, comme un prophète ; il consentit.

« Seulement, à l'heure de la séparation, avant d'embrasser pour la dernière fois l'enfant, sur sa poitrine, lui-même, il grava les trois nénuphars qui sont l'emblème sacré de la dynastie des Mings.

« Grâce à ce signe, il devait être reconnu plus tard du peuple chinois.

« Fernar, J, vous avez déjà tout compris.

« Lorsque le père Andréa fut vous chercher en Europe, c'est que le premier des deux enfants, c'est que votre frère, le jeune empereur Sien-Ti, Vertu-Céleste, était tombé au pouvoir des Mandchoux, après une première série de glorieux triomphes . . . C'est que les Mandchoux avaient livré son corps aux flammes, et jeté ses cendres au vent.

« Voilà pourquoi sa tombe ne se trouve point ici avec les autres, qui sont celle de tous les héros de votre race.

« Quant à ce vénérable vieillard, c'est l'illustre Tai-Ping dont vous aller reprendre le nom, c'est votre aieul ! »

.....

Le vieux Tai-Ping s'était levé ; il tendit les bras à Fernand.

Il y eut entre eux une solennelle et cordiale étreinte.

—Cristi ! pensait Saturnin, me voilà l'ami d'un empereur !

Le vieillard cependant avait chancelé. Un instant on put craindre qu'il ne mourût de joie.

Mais, se redressant de toute la hauteur de sa taille qu'un siècle n'avait pu courber :

— Mon fils, dit-il à Fernand, mon bien-aimé Tai-Ping... acceptes-tu l'héritage des trois nénuphars ?

Le jeune homme réfléchit un instant.

Le vieil empereur, tout palpitant d'angoisse, attendait sa réponse.

— J'accepte, répondit-il enfin, mais aux conditions posées par le père Andréa le jour même de ma naissance. Il faut que la Chine devienne l'alliée de la France et de l'Angleterre. Il faut que la Chine reconnaisse la loi du Christ.

A ces mots, un nuage assombrit le visage rayonnant du vieux Tai-Ping.

Mais Balthazar reprit la parole.

—Souvenez-vous, s'écria-t-il, souvenez-vous du père Andrea... Souvenez-vous des conseils de ceux qui lui ont succédé dans sa mission, et qui sont les fils de ma sœur... C'est à ce prix qu'est la victoire !

— A ces mots, l'auguste centenaire parut enfin trouver le courage qui lui manquait, et pour remercier le fidèle serviteur qui venait de le lui donner, il s'en rapprocha rapidement ; il lui tendit impérialement la main.

— Puis, s'appuyant à l'épaule de Balthazar :

— Soit ! dit-il à son héritier, soit !... les Chinois se convertiront... hormis un seul : moi... J'ai passé l'âge où l'on change de Dieu. Mais, crois-moi, mon fils, avant d'aborder ce nouveau drapeau, relève tout d'abord l'étendard national. Avant de venir législateur, sois d'abord conquérant... Ce n'est qu'au lendemain d'une première victoire qu'il est permis de dicter les lois.

— J'attendrai d'avoir fait mes preuves, répliqua Fernand.

— Ce n'est pas tout, reprit le vieillard, il faudra tout d'abord te conformer aux vieux usages des Mia-Tzé. Le premier de ces usages impose au nouvel empereur, qui n'a pas encore fait reconnaître sa puissance, l'obligation de cacher son visage. Prends donc ce masque, ... c'est celui que portait ton malheureux frère !

Et, comme Fernand manifestait une certaine répugnance :

— Prends aussi cette épée, qui fut la sienne... il le faut !

— Il le faut ! répéta Balthazar.

Fernand fit signe qu'il se résignait.

Son aieul voulut lui-même attacher le masque ; mais avant d'en recouvrir les traits bien-aimés de son petit-fils, il le regarda longuement, il l'embrassa de même.

Puis, domptant son émotion, essuyant ses pleurs :

Pars ! dit-il d'une voix résolue, pars à l'instant, ... car mes heures

sont comptées, et je voudrais avoir la suprême joie de te revoir triomphant, Va... va donc, ... et que Balthazar veille sur toi, ma dernière espérance.

— Attends ! ajouta-t-il, attends, ... ma vieillesse n'a plus besoin que de quelques serviteurs, et je veux te donner tous les soldats, qui me restent. Ils vont te reconnaître à l'instant comme leur empereur.

Il s'était avancé vers la grande grotte ; il fit un geste, et presque aussitôt une bruyante fanfare ébranla les échos réveillés de la montagne.

A cette fanfare répondirent des cris nombreux.

Puis de chaque galerie, de chaque stalagmite, s'élançèrent de mâles soldats, de vrais hor-mes-lions.

Lorsqu'ils se trouvèrent tous rassemblés, il y eut un silence.

Balthazar attacha sur les épaules de Fernand le manteau impérial. Le vieil empereur Taï-Ping lui mit au front la couronne.

Puis, d'une voix sonore et puissante :

—Voici le dernier des Mings ! dit-il, mon fils bien-aimé ; qu'il soit l'héritier de son frère, ... qu'il soit un second Taï-Ping !

Un enthousiaste hurrah fut par trois fois répété des soldats.

Les chefs vinrent s'incliner tour à tour devant leur nouveau maître. Vint ensuite l'ordre du départ.

Guidé par son aïeul, Fernand suivit un autre chemin que celui par lequel il était venu.

Ce chemin, qui serpentait également dans les entrailles de la terre, aboutissait de même à une première grotte, mais au-devant de laquelle retombait une cascade.

A travers cette magnifique nappe d'eau, dans laquelle les rayons du soleil couchant allumaient des reflets de pourpre et d'or, on entrevoyait au loin, dans une gorge étroite et profonde, les Miao-Tzè qui se formaient en ordre de bataille.

Il y avait là mille cavaliers, quinze cents fantassins, tous de la plus vaillante mine.

Une collation avait été éparée dans la grotte.

Le repas fut court et silencieux.

Après la dernière coupe vidée aux futurs succès de Fernand, à son prochain retour, il s'agenouilla pieusement devant son aïeul, et lui dit :

—Bénissez-moi, mon père !

Le vieillard étendit ses tremblantes mains sur la tête du jeune homme, qui, presque aussitôt, s'éloigna, guidé par Balthazar.

Saturnin les suivait en se disant :

—Si ma gentille Fleur-de-Thé était ici, je la prierais de me pincer n'importe où, afin de m'assurer que tout ceci n'est point un rêve !

Une heure plus tard, Fernand rejoignait sa petite armée, qui l'accueillit par de bruyantes acclamations, tout en agitant ses armes aux derniers rayons du soleil.

Au milieu d'un intervalle que laissaient entre elles les eaux rejaillissantes de la cascade, on apercevait encore le vieux Taï-Ping.

Debout et les mains levées vers le ciel, il semblait l'invoquer en faveur du dernier de ses fils.

Fernand le salua de son épée, puis, indiquant le nord, il partit en tête des cavaliers.

A sa droite Balthazar, à sa gauche Saturnin.

Durant près d'une heure, aucune parole ne s'échangea entre eux.

Tous trois, ils se rappelaient le passé, ils songeaient à l'avenir.

—Eh bien ! fit tout à coup Fernand, eh bien ! l'ami Pichard... vous me semblez bien silencieux, ce soir !

—Dame ! balbutia Saturnin, dame... c'est que ne sais plus trop comment m'adresser à Votre Majesté... Monseigneur... Sire...

—Allons donc ! Fernand pour toi... rien que Fernand... Fernand toujours !

—A la bonne heure !... mais c'est égal ! ça change joliment les choses. Vous voilà maintenant si haut ! quelle promotion, mon lieutenant !

—Que t'importe, puisque désormais l'avancement ne dépend plus que de moi, Voyons... ne désires-tu rien... n'as-tu rien à me demander ?

—Rien de rien, pas même un bureau de tabac !

—Pas même une dot pour la jolie Fleur-de-Thé ?

—Ah ! bah ! comment... vous avez deviné, vous avez compris ?..

—Tout, mon pauvre garçon... absolument tout... et ça n'est pas bien difficile avec toi... Est-ce que je ne te connais pas ? Jeanne II... Le coup de foudre ! mais cette fois, du moins, je t'en réponds, tu seras heureux !

—Ah ! conclut joyeusement Saturnin, ah ! si j'osais me le permettre, comme je crierais volontiers : vive l'Empereur !

Ce fut en causant ainsi que s'acheva la première étape.

Vers la fin de la seconde, au moment même où l'on venait de mettre pied à terre pour la halte du milieu du jour, un cavalier fut signalé, accourant à toute bride.

C'était Wampo.

Quelques pas avant le campement, son cheval s'abattit.

Il se releva promptement, mais couvert de poussière et de sueur, haletant, prêt à retomber comme son cheval.

—Mon Dieu ! s'était écrié déjà Fernand, oh ! mon Dieu ;... que s'est-il donc passé ?

Ce fut en vain que le pirate voulut répondre ; aucun son ne sortit de ses lèvres desséchées, de sa gorge ardente.

Balthazar s'empressa de lui présenter sa gourde.

Le pirate la vida d'un trait, et put enfin respirer, s'expliquer.

Il raconta d'abord tout, ce que sait le lecteur, jusqu'à la disparition de Pan-Tchu.

Puis, il poursuivit en ces termes :

.....
—Au moment même où, reprochant aux deux missionnaires leur folle confiance, je m'emportais le plus vivement contre le fugitif, il reparut soudain devant nous et me dit :

—Tu avais tort, Wamboa, de douter de la parole de ces deux saints. Leur miséricordieuse douceur a fait une métamorphose complète à mon égard, et si je me suis absenté tout à l'heure, c'était pour vous prouver à tous ma reconnaissance, c'était pour vous sauver tous.

Et, comme nous ne comprenions pas encore :

—“ Hier soir, ajouta-t-il, durant les funérailles de sir Cambridge, un homme déguisé en pêcheur s'est glissé dans la cabane où, pour un instant, je me trouvais seul.

“ Cet homme, c'était Kiao-Sang.

“ Il me questionna longuement au sujet des deux jeunes miss ; il me demanda si ceux qui les avaient arrachées de ses mains étaient repartis, et, comme je déclarais avec vérité n'en rien savoir encore, il me donna rendez-vous pour la nuit suivante, sur la lisière de la forêt.

—“ A peine avait-il disparu que ma première pensée fut de courir vers vous et de tout vous dire.

“ Mais lorsque la bonne sœur revint auprès de moi, j'appris par elle le départ de tous ceux qui pouvaient défendre la chrétienté.

“ Je résolus alors de me taire et d'aller au rendez-vous. On ne me l'eût peut-être pas permis, si j'eusse parlé.

“ Je voulais connaître les forces dont disposent nos ennemis ; je voulais apprécier par moi-même les nouveaux périls qui vous menaçaient.

“ Hélas ! ces périls sont imminents, ils sont terribles.

“ Kiao-Sang a ramené avec lui Kouang-Tzing.

“ L'armée de Kouang-Tzing se dispose à cerner le village.

“ L'attaque devait même avoir lieu cette nuit.

“ J'ai déclaré que Frappe-au-Cœur et ses compagnons ne devaient partir que demain.

“ Ils attendront à demain, peut-être même davantage, si je parviens à les en frayer, à les retenir encore.

“ Mais toutes les forces de Kouang-Tzing seront alors réunies ! Mais s'il est quelque secours auquel vous puissiez faire appel, il faut partir à l'instant ! à l'instant !

Ainsi parla Pan-Tchu.

Déjà j'étais à cheval.

La pensée me vint d'emmener avec moi les deux jeunes miss.

“ On m'objecta leur fatigue, la nuit, l'impossibilité de leur faire traverser les lignes ennemies.

De plus, les frères Cauchois me rappelèrent le mystérieux refuge dont ils nous avaient déjà parlé ; ils me renouvelèrent le serment de mourir plutôt que d'en révéler le secret.

Je partis, et depuis lors j'ai constamment couru, sans une minute de repos, sans un temps d'arrêt, toujours au galop, toujours ventre à terre.

Enfin je vous ai rencontrés. Il était temps.

Voyez plutôt, mon cheval est tombé mort.

Seul, la force m'eût peut-être manqué d'aller plus loin.

Je sentais venir en moi l'ancantissement, le vertige.

Une soif ardente me dévorait, l'air manquait à mes poumons, la tête me tournait, je devenais fou ; j'allais expirer avant d'avoir atteint mon but.

Grâce à Dieu ! vous v. ici...vous voici !

Mais c'est déjà trop de temps perdu... Donnez à vos hommes l'ordre de remonter à cheval,...et partons,...partons!

Et fasse le Ciel qu'il ne soit pas déjà trop tard !

Lds Miao-Tzé s'avançaient en toute hâte à Christ-Si.

Fernand, Wampao, Balthazar, Saturnin, galopèrent en tête des cavaliers, palpitants d'impatience.

Tout à coup, à l'un des détours du chemin, ils aperçurent un groupe composé de quatre personnes qui venaient à leur rencontre :

Trois femmes qui semblaient brisées de fatigue, un homme qui les guidait.

Ce guide, c'était Pan-Tchu.

Ces trois voyageurs, c'étaient Diana, Mary, Fleur-de-Thé.

En quelques mots, cette nouvelle rencontre se trouva expliquée.

Les deux orphelines avaient été sauvées par la secrète rivalité de Kiao-Sang envers Kouang-Tzing.

Au moment de livrer à ce dernier les deux jeunes miss, Kiao-Sang en avait eu regret pour la seconde fois ; pour la seconde fois, il avait voulu les garder pour lui-même.

En conséquence, il s'était glissé derechef auprès de Pan-Tchu ; il lui avait dit :

—Je sais que leurs défenseurs sont partis maintenant, propose-leur de les sauver de Kouang-Tzing, offre de les ramener vers Canton... Voici un sauf-conduit pour passer le bac, hâte-toi. Tu m'attendras au campement, où je me suis laissé reprendre.

Pan-Tchu avait accepté.

Aussitôt après le départ de Kiao-Sang, il était accouru vers les frères Cauchois ; il leur avait facilement persuadé qu'une telle fuite était préférable à la meilleure des cachettes, et qu'en outre elle épargnait à Christ-Si tous les périls d'une attaque à main armée, d'une destruction sanglante.

Ce dernier argument décida surtout les deux jeunes filles.

Elles partirent à l'instant même avec Pan-Tchu, qui, bien loin de les conduire vers Kiao-Sang, s'était empressé de les ramener à la rencontre de Fernand.

Ce fut à qui remercierait Pan-Tchu.

Wampao lui-même se vit contraint de reconnaître que les missionnaires avaient eu raison.

Il tendit la main à Pan-Tchu ; il lui demanda ce qu'il voulait pour récompense.

—Une seule chose, répliqua Pan-Tchu, prompt secours à ceux qui m'ont sauvé, qui ont refait de moi un homme!

Et comme on lui demandait ce que les frères Cauchois pouvaient encore avoir à craindre...

—Kouang-Tzing, dit-il; mais vous ne savez donc pas ce que c'est que Kouang-Tzing?

A ce nom qui rappelait tant de massacres, les deux jeunes filles elles-mêmes insistèrent pour un immédiat départ.

On se remit en route; on atteignit vers le soir le sommet de la colline qui dominait la chrétienté, jadis si paisible et si souriante.

Hélas! quel changement...quel horrible spectacle.

Toutes les chaumières et l'église elle-même avaient été devastées, incendiées; ..elle n'existaient plus qu'à l'état de ruines.

Cà et là, sur de grandes croix sinistres, des malheureux se tordant dans les dernières convulsions de l'agonie.

Quant au reste des habitants, quant à leurs deux pasteurs, qu'étaient-ils devenus?

On ne tarda pas à l'apprendre, de la bouche même de l'un des crucifiés.

Kouang-Tzing, furieux de ce que ses victimes lui échappaient, furieux de ce qu'aucun des martyrs ne voulait parler, Kouang-Tzing avait d'abord saccagé les maisons, éventrant les murailles et fouillant le sol.

Puis, sa colère devenant de la rage, il avait ordonné le massacre de tous les habitants.

Vainement les frères Cauchois s'étaient prévalus de la sauvegarde de l'empereur.

Kouang-Tzing avait passé outre, et, pour en finir plus promptement, une infernale inspiration lui était venue dans l'esprit.

C'était à peu près, l'idée de Carrier.

Parmi les jonques que montait une partie de l'armée, il s'en trouvait quelques-unes à soupapes.

On s'en était déjà servi à l'égard des Miao-Tzé; on y transporta tout Christ-Si: hommes, femmes, enfants.

Les deux pasteurs furent embarqués les derniers.

Vers le milieu du fleuve, les soupapes furent ouvertes, et tous les chrétiens engloutis.

Mais la plupart de ces malheureux revinrent à la surface des eaux, se recherchant, s'appelant, s'embrassant une dernière fois.

Sur les deux rives, des soldats, armés d'arcs et de mousquets, les criaient de flèches et de balles.

Puis, c'étaient des clameurs féroces, et des grands éclats de rire parmi les bourreaux.

Parmi les victimes, des gémissements, des cantiques et des prières.

Parmi cette foule à demi submergée, Dominique et Gabriel allaient et venaient, nageant d'une main, bénissant de l'autre.

Bientôt, il ne resta plus autour d'eux que quelques groupes, les plus intrépides et les plus touchants, ceux où l'on tenait le plus à la vie.

Une jeune mère élevait au-dessus des eaux son enfant.

Puis, ça et là, des cadavres flottants, aux trois quarts disparus sous les eaux ensanglantées.

Les frères Cauchois nageaient et bénissaient encore.

Il y eut une décharge générale sur les deux rives... Sur le fleuve, il y eut un dernier cri !...

Le troupeau tout entier n'était plus, sauf les deux pasteurs.

Ils nageaient et bénissaient toujours.

Puis ils s'embrassèrent chacun d'un bras, redressant l'autre vers le ciel.

Quelques dernières balles les frappèrent en même temps, comme pour les réunir dans une même mort.

Et l'on ne distingua plus, à la surface du fleuve, çà et là marbrée de flaques rouges, que deux longues soutanes blanches emportées par le courant.

Jusqu'alors, sur les deux rives, les Mandchoux avaient accompli leur œuvre meurtrière tout en chantant, en riant, en dansant comme des cannibales ivres de sang.

Mais lorsqu'il n'y eut plus de victimes devant eux, lorsque le silence de la mort plana seul sur le fleuve, ils s'arrêtèrent tout à coup, ils se turent comme honteux de ce qu'ils avaient fait, comme consternés de la lumière du jour.

Kouang-Tzing lui-même s'empressa de donner le signal du départ.

Il y avait deux heures environ de cela, lors de l'arrivée de Fernand et de ses compagnons.

Hélas ! il était trop tard.

A peine quelques malheureux furent-ils retrouvés, sauvés.

Dominique ni Gabriel n'étaient pas de ce nombre !

Le désespoir de Balthazar fut quelque chose d'effrayant ; on eût dit qu'il venait de perdre, non pas des neveux, mais des fils.

Diana, Mary, Fleur-de-Thé, s'efforçaient vainement de consoler cette inconsolable douleur.

A quelques pas de là, Fernand, pâle et superbe de colère, s'informait de la route suivie par les assassins, prenait déjà toutes ses dispositions pour en tirer vengeance.

Wampoï crut devoir arrêter cet élan.

— Avant tout, dit-il, en montrant Diana et Mary, avant tout, il faut mettre en sûreté celles qui n'ont plus de père.

Soit ! consentit Saturnin, soit, ... mais en obliquant quelque peu vers la rivière de Canton, n'est-ce pas ? J'aime à croire qu'il nous sera permis de prendre un à-compte aux dépens de Kiao-Sang. En voilà un qui a eu tort de donner rendez-vous à son ex-ami Pan-Tchu ! Je lui en promets de grises pour ma part, ... et puis après, aux autres, ... et guerre à outrance, n'est-ce pas ? guerre aux Magots !

GUERRE AUX MAGOTS.

Kiao-Sang a reçu son juste châtement.

Surpris au campement où lui-même il avait frappé ses trois dernières victimes, jugé, condamné comme Pau-Tchu, par la terrible loi de Boudha, mais cette fois sans rémission, sans miséricorde, il a résumé dans un supplice de quelques heures l'expiation de tous les crimes de sa vie.

Fernand, ou plutôt Tai-Ping, a poursuivi sa marche vers le nord.

Mais, en atteignant la rivière des Perles, une séparation eut lieu.

Les filles de sir Cambridge sont redescendues vers Canton.

Une flottille était là, mandée d'avance par le fils du roi de la mer.

Tandis que Fernand et Mary échangeaient un dernier adieu, Wampoà s'est rapproché de Dianna ; il lui a dit :

— J'ai réfléchi. Peut-être consentirai-je à reconnaître la loi du Christ ; mais alors seulement que je serai tout à fait convaincu. Dans ce cas, obtiendrai-je la récompense que vos paroles m'ont permis d'entrevoir ?

— Adiez Fernand dans son œuvre de régénération, revenez avec lui, .. revenez chrétien, ... et le jour même du mariage de ma sœur, je vous répondrai.

A quelques pas de là, Saturnin prenait congé de Fleur-de-Thé, devenue la compagne des deux orphelines.

L'ex-caporal semblait dominé par l'émotion d'un véritable amour.

— Fleur-de-Thé, dit-il enfin, nous allons combattre les Magots. Voulez-vous mettre votre main dans la mienne ? ... je crois que cela me portera bonheur.

La jeune Chinoise, baissant les yeux, s'est empoignée comme une rose de mai.

— A mon tour, reprend l'ami Pichard, quelqu'un que je ne puis nommer, ... quelqu'un de très-puissant et de très-bon, ... adressera peut-être à vos parents une demande que vous devez lire dans mes yeux ...

— Mes parents ! mais c'étaient les frères Cauchois, mais c'était tout le village, ... et vous savez que les frères Cauchois sont morts, que la chrétienté de Christ-Si est morte ! Il ne me reste plus maintenant sur la terre que deux protectrices, deux amies, ... les jeunes miss.

— Alors c'est à elles que l'on devra s'adresser, et les choses n'en iront peut-être que mieux. Au revoir, Fleur-de-Thé ! ... au revoir !

La jeune fille répond par un sourire, et rejoint ses deux sœurs adoptives, qui s'embarquent sur la principale des jonques.

Wampoà les a précédées ; Wampoà veut les escorter lui-même jusqu'à

ce qu'elles soient en sûreté, sous la sauvegarde du drapeau anglais.

Puis, par mer, il rejoindra l'empereur Tai-Ping à Nankin.

Après un dernier signe d'adieu, lorsque la flottille a disparu sur le fleuve, Fernand remonte à cheval, y prend le commandement de son armée, qui s'est considérablement grossie durant le chemin.

Balthazar, Saturnin, Pan-Tchu, sont ses aides de camp.

La guerre sainte commence.

Il n'entre pas dans notre plan de suivre pas à pas l'empereur Tai-Ping dans sa marche triomphante.

Disons seulement qu'en vingt rencontres il écrasa les Mandchoux, s'empara de cinquante cités, reconquit dix provinces.

Partout, sur son passage, les pagodes tombaient, les couvents des bonzes étaient démolis, les idoles réduites en poussière.

Mais, craignant de compromettre sa popularité naissante, il n'osait pas arborer ouvertement encore la bannière du Christ.

Un message enfin lui arriva, un message annonçant la mort de son aïeul.

En apprenant la première victoire de son petit-fils, le vieillard s'était éteint dans un élan de joie.

Fernand était libre, il publia hautement sa volonté.

Quelques sourds murmures s'élevèrent parmi les hommes-lions.

Trois jours plus tard, au lendemain d'une seconde victoire, le prétendant déclara de nouveau qu'il entendait que la Chine fût librement ouverte aux Européens, aux missionnaires.

Les soldats répondirent par des acclamations enthousiastes; mais, parmi les chefs, il y eut un silence menaçant, des regards enfiévrés de fanatisme.

—Ils se soumettront, dit Fernand, ou bien je les abandonnerai, j'abdiquerai, je disparaîtrai comme un héros de légende!

Sur ces entrefaites, Pan-Tchu fut envoyé vers les deux filles de sir Cambridge, afin de les mettre au courant de ce qui se passait, afin de veiller sur elles.

Il connaissait leurs ennemis, il emportait une vague espérance de les sauver encore.

Arriva enfin la grande bataille qui rendit aux Miao-Tzé la ville de Nankin.

Wampo, remontant le fleuve avec ses pirates, avait puissamment contribué au succès.

Fernand avait fait des prodiges de valeur.

L'enthousiasme des vainqueurs était à son comble.

Nonobstant, la sourde opposition qui s'était manifestée semblait grandir encore.

Sans le dévouement de Balthazar et de Saturnin, qui sans cesse avaient combattu à ses côtés, peut-être eût-il été frappé durant la bataille par quelques fanatiques sectateurs de Boudha, peut-être eût-il trouvé la mort au milieu même de son triomphe?

Toutes ces résistances, toutes ces haines commençaient à refroidir singulièrement l'enthousiasme qui, tout d'abord, s'était allumé dans son âme. Il ne voulait régner que sur une nation complètement régénérée dans l'avenir, il songeait de plus en plus à renoncer à l'héritage impérial, si cet héritage ne devait être qu'une simple restauration du passé.

Wampoa connaissait son dessein, et l'approuvait.

Balthazar et Saturnin, pressentant que l'heure du péril était proche, veillaient plus que jamais sur Fernand.

Nankin était l'ancienne capitale des Mings.

Le nouvel empereur allait y être couronné le lendemain.

La veille au soir, un conseil général de tous les chefs devait avoir lieu.

— Ils m'entendront une dernière fois, dit Fernand à ses trois amis, ils m'entendront, masqué comme toujours ; . . . s'ils refusent, nul d'entre eux ne verra mon visage, et dès cette nuit, je retournerai à Canton pour y vivre ignoré, heureux !

En conséquence, une des jonques de Wampoa se trouverait prête pour le départ, à quelque distance de la grande pagode.

Dans cette pagode, le futur empereur devait passer la nuit qui précéderait son couronnement.

L'heure de l'assemblée arriva.

Fernand s'y rendit, accompagné de Wampoa, de Saturnin et de Balthazar.

C'était par une lourde et chaude soirée, il y avait de l'orage dans l'air.

Le dernier des Mings exposa brièvement, nettement, résolument, sa volonté.

Il y eut tout d'abord un grand silence.

Puis, les principaux chefs demandèrent à délibérer entre eux.

— Retirez-vous, dit Wampoa aux trois Européens ; moi je reste.

Fernand et ses deux amis regagnèrent la pagode.

Dans toute l'étendue de la large place qu'ils avaient à traverser, une foule compacte et sourdement agitée, comme la mer avant une tempête.

A peine les trois Européens se trouvaient-ils enfermés dans la pagode, que de bruyantes clameurs retentirent dans la ville, en même temps que l'orage dans le ciel.

Il y avait dans tout cela quelque chose de sinistre, de fatal.

Fernand se sentait le cœur étrangement serré.

Il en était de même de Balthazar et de Saturnin.

Ils se taisaient tous les trois, ils étaient oppressés, ils étouffaient.

Deux heures se passèrent ainsi.

L'ami Pichard, à bout de patience, enfin, voulu sortir.

La porte avait été refermée en dehors.

— Sommes-nous donc prisonniers ? fit Balthazar, qui de l'œil semblait mesurer la muraille comme pour la renverser au besoin.

— Patience ! répliqua Fernand, on ne peut tarder à venir . . . patience !

— Mais vous ne comprenez donc pas qu'ils méditent contre vous quelque infâme attentat, . . . qu'ils veulent vous tuer, qu'ils vous tueront !

Et le géant se rua sur la porte, qui gémit et craqua dans ses panneaux de bronze.

A ce bruit, il y eut sur la place comme un immense éclat rire, comme une longue imprécation de mort.

Puis, dans le ciel, un coup de tonnerre.

Fernand et ses amis, croyant leur dernière heure venue, se réunirent dans une même étreinte.

Tout à coup, la monstrueuse idole de la pagode parut osciller sur elle-même et s'entr'ouvrit.

Wampoï parut.

Il était très pâle.

— Venez ! dit-il. Sans ce passage connu de moi seul, il ne m'était pas permis de vous sauver ;... mais le temps presse, ... hâtons-nous, ... hâtons-nous !

Tous les quatre, ils disparurent dans les flancs de l'idole, qui se referma sur eux.

Ils descendirent un escalier étroit, puis un long conduit souterrain.

Ce passage secret aboutissait au bord du fleuve.

Non loin de là, la jonque de Wampoï.

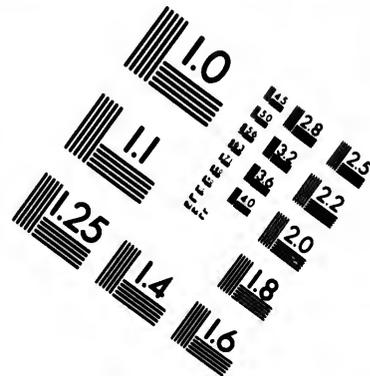
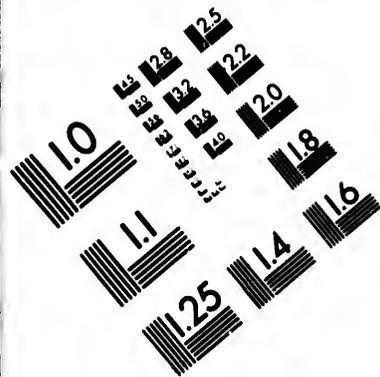
Il s'empressa d'y faire entrer ses amis, de couper le câble, de gagner le large.

Il était temps ; une immense explosion se fit entendre, ... la terre trembla, comme soulevée par l'éruption d'un volcan ; de gigantesques flammes s'élançèrent dans le ciel également en feu.

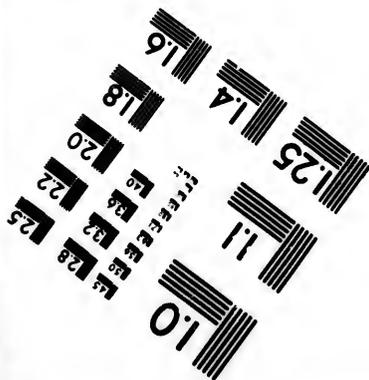
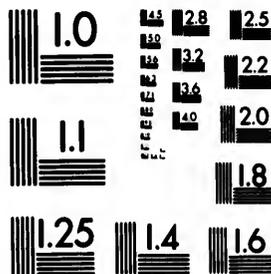
La grande pagode de Nankin venait de sauter.

Fernand, toujours masqué, se tenait debout à l'arrière de la jonque.

De toutes parts, on pouvait l'apercevoir, de toutes parts, la foule, le croyant sauvé par un miracle, s'agenouillait lentement comme frappée de stupeur.



**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



1.5 28 2.5
2 32
4 22
8 20
8

10
10

XXVII

CONCLUSION.

La patience européenne était à bout.

La dévastation de la villa de sir Cambridge, l'enlèvement de ses filles, plusieurs autres attentats du même genre, avaient enflammé la colère anglaise.

Douloureusement émue par le martyre des frères Cauchois, la France s'apprêtait à les venger.

Les deux escadres réunies remontèrent la rivière des Perles, et se rangèrent en ordre de bataille devant la ville de Canton.

Loin de s'épouvanter de cette menace, le vice-roi n'y répondit que par une violente proclamation contre les étrangers, contre les barbares.

Aussitôt, des pillards, des incendiaires, se portèrent sur les factoreries européennes.

La plupart de leurs habitants échappèrent au massacre par une fuite précipitée.

Quelques-uns se laissèrent surprendre, et furent emmenés en otage.

Parmi ces derniers, les deux jeunes miss Cambridge.

Le bombardement aussitôt commença.

Il dura trois jours, protégeant par ses ravages continuels les travaux des marins et des soldats, qui préparaient une attaque du côté de la terre.

Il ne s'agissait plus cette fois d'un simple châtiment, mais d'un siège en règle, d'une expiation complète.

Les assiégés, outre l'énorme population de la ville, comptaient derrière leurs murailles et dans les forts plus de cent mille soldats.

Les Anglais et les Français étaient à peine cinq mille.

Ce fut merveille de voir cette poignée de braves travaillant avec une ardeur superbe, et se préparant à l'assaut.

Enfin la brèche est reconnue praticable, et les Français, comme toujours, vont s'élancer en avant.

Ce fut précisément alors que Fernand, Wampo, Saturnin, Balthazar, arrivèrent.

Ils apprennent le nouveau danger de Diana et de Mary ; ils sollicitent l'honneur de servir en qualité de volontaires.

Ils se précipitent parmi les plus impatients, parmi les plus intrépides.

Mais laissons à d'autres le soin décrire cet héroïque combat ; nous faisons un roman, non point de l'histoire.

Au moment donc où déjà les Chinois sont en fuite, où déjà le drapeau de la France flotte sur les remparts, suivons nos quatre volontaires à travers les rues désertes de Canton.

Ils cherchent ardemment, mais en vain, quelques traces de celles qui leur ont été ravies.

Un homme enfin se présente devant eux, c'est Pan-Tchu.

— Ah ! j'avais bien dit que je leur serais utile ici !... venez... venez !

On arrive à l'autre extrémité de la ville, on longe une haute muraille ; on y trouve enfin une porte que Pan-Tchu désigne du doigt.

En quelques coups de crosse de fusil, Balthazar et Saturnin jettent bas cette porte.

Au delà, c'est un de ces vastes parcs chinois tout pleins de forêts en miniature, de rochers artificiels, d'étangs et de ruisseaux, de pavillons et de fleurs.

Plus loin, un bras de rivière.

Une jonque est là préparée pour la fuite.

A terre, un groupe nombreux.

Parmi ce groupe, Diana et Mary, qui se débattent entre des soldats, et Kouang-Tzing qui commande en maître.

A la vue des Européens, à l'explosion de leurs carabines, les Mandchoux se jettent à la nage ou prennent la fuite à travers les jardins.

Kouang-Tzing reste seul avec ses deux prisonnières.

D'un regard, il a compris qu'il est perdu ; mais il ne veut pas mourir sans vengeance.

Il bondit vers Mary ; d'une main, il la saisit par sa longue chevelure, de l'autre, il lève sur elle son long couteau malais.

Diana se jette au-devant du coup, le reçoit en pleine poitrine.

Déjà Kouang-Tzing relève le bras pour frapper de nouveau.

Wamboa, Fernand, Saturnin, sont encore à quelques pas de là, malgré toute la promptitude de leur course.

Mais Balthazar a eu le temps de recharger son rifle, et malgré son émotion, il justifie une fois encore le surnom de Frappe-au-Cœur.

Kouang-Tzing est tombé, comme frappé de la foudre.

Déjà Mary vient de relever sa sœur.

Fernand la soutient ; Wamboa s'agenouille devant elle.

— Je vais mourir, mais ma tâche est finie ! Sois heureuse avec Fernand, ma sœur ; c'est ma volonté suprême !

Et de ses mains défaillantes, elle réunit leurs mains.

Puis, ramenant vers le jeune pirate son regard, qui déjà s'éteint :

— Wamboa, lui dit-elle, vous êtes arrivé trop tard... je ne pourrai plus vous répondre que dans le ciel... et pour s'y rejoindre... pour y être unis... il faut avoir la même foi... il faut croire au même Dieu !...

— Diana ! s'écria le pirate, oh ! Diana... faites-moi donc chrétien... donnez-moi le baptême avant de mourir...

La rivière était là... presque à portée de la main de la jeune fille mourante.

Toujours soutenu par Fernand et par Mary, elle retrouve la force de faire quelques pas, de prendre un peu d'eau dans le creux de sa main.

Cette eau, elle la laisse retomber au front de Wampo, qui l'avait suivie, sur les genoux, les mains jointes.

Après avoir murmuré les paroles sacramentelles, elle lui tendit une main, de l'autre elle lui montra le ciel.

Puis, souriant encore, elle retomba...

Elle était morte!

.....
A quelque temps de là, un double mariage se célébrait dans la chapelle catholique de Macao.

Le mariage de Fernand et de Mary, le mariage de Pichard et de Fleur-de-Thé.

Balthazar et Wampo, ce dernier pâle et triste, avaient servi de témoins.

Le soir même, ils devaient partir pour rejoindre les Miao-Tsé.

Lorsque l'heure fut venue, Wampo, qui s'en revenait de prier sur la tombe de Diana, dit à Fernand :

— Adieu, Tai-Ping!... Que dirai-je à ceux de mes amis qui sont restés les tiens?

— Dis-leur que Tai-Ping est mort... mais que si jamais les Miao-Tsé vaincus avaient besoin de lui, s'ils voulaient réaliser enfin l'idéal du père André... Mary permettrait peut-être à Fernand de faire renaitre Tai-Ping!

.....
En sera-t-il jamais ainsi?

C'est le secret de l'avenir!

FIN.

lors de
e main
l'avait
dit une

.....
la cha-

Fleur-
servi de

sur la
nt res-

no-Tsé
léal du
maître

.....
l'air

l'air

l'air

l'air

l'air

l'air

l'air

